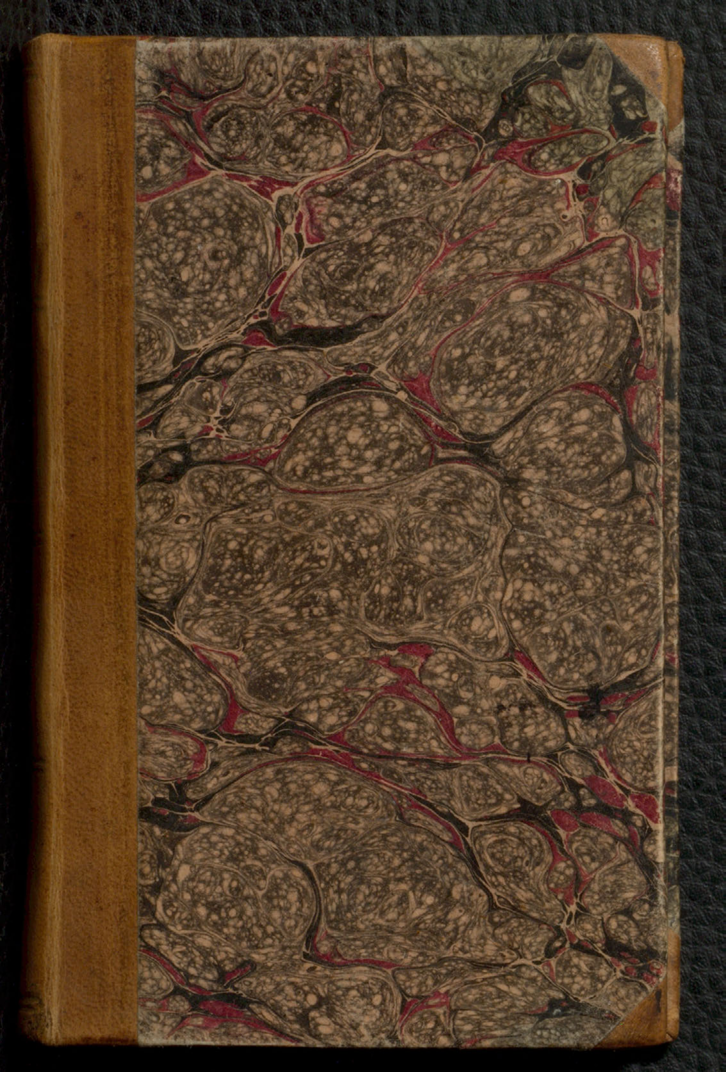




Qu'osez-vous dire, Miss !

ÉVELINA,

OU

L'ENTRÉE D'UNE JEUNE PERSONNE DANS LE MONDE.

PAR MISS BURNEY.

traduit de l'anglais.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez IMBERT, Imprimeur, cloître Notre-Dame, n°. 35.

AN VI. 1798.

ÉVELINA.

LETTRE XXXI.

Lady Howard à sir John Belmont, baronnet.

Howard-Grove, 5 mai.

Monsieur, vous serez surpris sans doute de recevoir une lettre d'une personne que vous n'avez connue, pour ainsi dire, qu'en passant, et dont vous n'avez plus entendu parler depuis si long-temps; mais le motif qui m'engage à vous écrire est trop sérieux pour que je puisse perdre le temps en excuses : je deviendrois d'une longueur insupportable.

Vous devinez probablement déja le sujet dont j'ai à vous entretenir. Vous connoissez l'estime que j'ai eue pour M. Evelyn et sa fille; leur souvenir, et le bien-être de leur famille, continuent toujours à m'être également chers.

J'avoue que je suis un peu embarrassée sur la manière d'entamer l'objet que je me propose

de traiter avec vous; mais comme je crois que, dans des affaires de cette nature, la franchise est essentiellement nécessaire pour établir une heureuse intelligence entre les parties intéressées, je me dispense d'un cérémonial pointilleux, et je vais droit au fait.

Je suppose, monsieur, qu'il seroit superflu de vous dire que votre fille est toujours dans le Dorsetshire, et qu'elle habite encore dans la maison de M. Villars, où elle est née; il est vrai que, jusqu'ici, personne ne s'est informé d'elle; mais nous présumons que les recherches que vous n'aurez pas manqué de faire à son égard, nous auront échappé. Je me bornerai donc à ajouter que son éducation est actuellement achevée, qu'elle a rempli toute notre attente, et qu'elle est devenue une personne aimable, accomplie et pleine de mérite.

Quel que soit le sort que vous lui destinez, il est temps de le fixer. Elle est généralement admirée, et je ne doute pas qu'il ne se présente dans peu des occasions pour l'établir avantageusement: il conviendra donc de savoir quelles peuvent être ses espérances et vos volontés.

Soyez assuré, monsieur, qu'elle mérite toute votre attention. Vous ne la verrez point

sans l'aimer, sans lui donner toute la tendresse qu'un père doit à son enfant. Vous retrouverez en elle le portrait de sa mère. — Pardonnez, monsieur, si je vous rappelle le souvenir de cette malheureuse dame ; mais je dois montrer dans ce moment l'amitié que j'avois pour elle. La mémoire de cette excellente femme n'a été que trop en butte à la calomnie : il est temps de venger sa réputation. Vous en avez les moyens dans vos mains, et vous ne sauriez le faire d'une manière plus agréable à ses amis, plus honorable pour vous-même, qu'en reconnoissant publiquement votre enfant *pour fille de feu lady Belmont*.

L'homme respectable qui s'est chargé de son éducation, a droit à votre entière reconnoissance ; il s'est acquitté de cette tâche avec le plus grand soin, avec une affection vraiment paternelle. La jeune Evelina est heureuse d'avoir trouvé un ami et un surveillant comme lui : je ne connois personne qui soit plus estimable, et dont le caractère approche plus de la perfection.

Permettez-moi, monsieur, de vous assurer que cette chère enfant récompensera largement les bontés que vous pourriez avoir pour elle : sa tendresse et son obéissance seront pour vous

une source de consolation et de félicité. Elle ne desire que d'être légitimement reconnue par son père, et elle consacrera sa vie à mériter votre approbation.

Mes représentations n'auront peut-être pas le bonheur de vous plaire; mais je me repose sur la pureté de mes intentions, elle doit me tenir lieu d'excuses, etc. etc.

MARIE HOWARD.

LETTRE XXXII.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Howard-Grove, 10 *mai.*

Il nous est venu une visite de Londres, qui, sans m'intéresser beaucoup, me fait cependant un certain plaisir dans ce moment-ci. Occupée sans relâche de ma situation présente, j'avois besoin d'être distraite, et l'arrivée d'un nouvel hôte sert du moins à répandre quelque variété sur le genre de vie uniforme que nous menons ici, et qui n'est que trop propre à nourrir les idées mélancoliques qui m'accablent.

J'étois ce matin à la promenade avec miss Mirvan, et nous nous étions écartées d'une bonne lieue du château, lorsque nous entendîmes le trot d'un cheval : comme nous étions dans un chemin fort étroit, nous retournâmes au plus vîte sur nos pas, mais nous fûmes arrêtées par une voix qui nous crioit de nous rassurer, et bientôt après nous reconnûmes sir Clément Willoughby. Il mit d'abord pied à terre, et nous accosta, les rênes à la main : « Ciel! nous dit-il avec sa vivacité ordinaire, n'est-ce pas miss Anville que je vois? — Et vous aussi, miss Mirvan » ? Après avoir remis son cheval à son domestique, il vint nous baiser les mains, et nous dit mille jolies choses sur sa bonne fortune, sur les charmes d'une campagne habitée par de *telles* divinités. « Londres languit, mesdames, depuis votre absence, ou plutôt j'y languis moi-même ; tous ses plaisirs me sont devenus indifférens. Ici le zéphyr me rend la vie et des forces nouvelles; mais, il faut l'avouer, jamais je ne vis la campagne aussi belle ».

« La capitale est-elle donc déjà si déserte » ? lui demanda miss Mirvan.

« Tant s'en faut, madame ; elle est plus remplie que jamais, et on ne se retirera guère

qu'après la fête du roi. Mais on vous y a vu si peu, qu'il n'y a qu'un petit nombre de personnes qui sachent la perte que la ville a faite. J'y ai eté trop sensible, pour avoir pu la supporter plus long-temps ».

« Y est-il resté quelques personnes de notre connoissance » ? lui dis-je.

« Oui, madame » ; et il me cita plusieurs de ceux que nous avions vus pendant notre séjour à Londres, mais il ne nomma pas le lord Orville, et je ne crus point devoir lui en demander des nouvelles, pour ne pas avoir l'air d'être trop curieuse. Peut-être sir Clément en parlera-t-il par hasard, s'il reste encore quelque temps avec nous.

Il continua dans ce style complimenteur, jusqu'à ce que nous rencontrâmes le capitaine Mirvan. Il fut extrêmement content de revoir son ami, et exprima sa joie en lui secouant cordialement la main, par un bon coup sur l'épaule, et par d'autres démonstrations également honnêtes. Il lui déclara entr'autres que sa visite lui étoit aussi agréable que la nouvelle du naufrage d'un vaisseau français. Sir Clément répondit avec chaleur à tant de politesse, et il protesta que son empressement seul à rendre ses devoirs au capitaine Mirvan,

l'avoit pu engager à quitter Londres dans toute sa splendeur, et à manquer à quantité d'engagemens qu'il avoit pris.

« Nous aurons beau jeu, reprit le capitaine; sachez que la vieille Française est ici. Jusqu'à présent, morbleu, son séjour m'a été de peu d'utilité, car je n'ai eu personne qui voulût se liguer avec moi pour lui faire pièce; mais nous irons grand train pour me dédommager.

Sir Clément accepta la proposition, et nous retournâmes au château. Notre hôte fut reçu assez froidement par madame Mirvan, et madame Duval fut également mécontente de son arrivée; elle me dit à l'oreille, que la présence du démon même ne l'effraieroit pas plus que celle de ce personnage impertinent.

Le capitaine est actuellement occupé à machiner quelque projet, *pour jouer pièce*, comme il dit, *à la vieille veuve*; et cette idée le divertit tant, qu'il peut à peine cacher sa joie devant madame Duval. Je souhaite qu'il ne me mette pas dans le secret, puisqu'il m'est défendu de prévoir celle qui doit être l'objet de ses plaisanteries.

LETTRE XXXIII.

Suite de la précédente.

13 *Mai.*

M. Mirvan a commencé ses opérations, et j'espère qu'il n'ira pas plus loin ; car la pauvre madame Duval a déjà assez de sujets d'être mécontente de la visite de sir Clément.

Hier matin, pendant le déjeûné, le capitaine étant occupé à lire la gazette, sir Clément lui demanda la permission de la parcourir, pour voir s'il y étoit question d'une affaire très-fâcheuse qui étoit arrivée à certain Français la veille de son départ. « Le cas est grave, ajouta-t-il, et même pendable, si je ne me trompe ».

Le capitaine voulut savoir des détails; sir Clément se mit alors à lui faire une longue histoire. Il lui conta qu'en passant près de la tour avec quelques amis, il avoit entendu la voix d'un homme qui crioit grace en français ; et s'étant informé de quoi il s'agissoit, il avoit appris que cet étranger venoit d'être arrêté pour crime de trahison.

« Le pauvre diable, continua-t-il, ayant remarqué que je parlois sa langue, me supplia de l'écouter. Il me protesta qu'il étoit honnête homme, qu'il n'étoit en Angleterre que depuis peu, et qu'il se proposoit de repasser dans sa patrie, dès qu'une dame de sa connoissance seroit de retour d'une course qu'elle étoit allée faire à la campagne ».

Madame Duval changea de visage, et redoubla d'attention.

« Quoique je n'aime pas trop cette foule d'étrangers qui viennent sans cesse fondre sur notre pays, je ne pus m'empêcher pourtant d'avoir pitié de ce malheureux qui ne savoit pas assez l'anglais pour se défendre. Mais il me fut impossible de le secourir; la populace s'étoit déjà ameutée, et je crains qu'il n'en ait été rudement traité ».

« L'a-t-on un tant soit peu plongé » ? lui demanda le capitaine.

« Je crois qu'oui ».

« Tant mieux, répondit M. Mirvan; c'est tout ce que méritent ces faquins Français. Je parie que celui-ci est un coquin ».

« Puissiez-vous avoir été à sa place! interrompit madame Duval; mais de grace, monsieur, ne savoit-on pas qui étoit cet homme » ?

Sir Clément. « Si fait; et même on m'a dit son nom, mais il m'est échappé ».

Madame Duval. « Ce ne seroit pas, par hasard, M. Dubois » ?

Sir Clément. « Précisément, lui-même; je me le rappelle à présent très-distinctement ».

Madame Duval. « Dubois! M. Dubois, dites-vous » ? et sa tasse lui tomba des mains.

Le Capitaine. « Dubois! eh, c'est mon ami, monsieur croc-en-jambe! Eh bien! il aime les bains froids, et on les lui aura donnés, je gage, tout son saoul ».

Sir Clément. « Il me sembloit bien que j'avois vu cet homme quelque part, et je me souviens maintenant que c'étoit avec vous, madame ».

Madame Duval. « Avec moi » ?

Le Capitaine. « Mais c'est donc lui; rien n'est plus clair. Et que croyez-vous qu'on lui fera » ?

Sir Clément. « Je n'en sais rien; mais s'il n'a pas de puissantes protections, je crains bien qu'il ne passe mal son temps : on ne badine point avec ces sortes d'affaires ».

Le Capitaine. Ne vous semble-t-il pas que cela prend tout doucement le chemin de la potence » ?

Sir Clément secoua la tête, sans répondre.

Madame Duval ne fut plus la maîtresse de cacher son trouble ; elle sauta en bas de sa chaise, en s'écriant d'une voix à moitié étouffée : « Le pendre ! non, on ne le pourra, on ne l'osera pas ! Qu'ils l'essaient, s'ils en ont le courage ! — Mais tout ce que vous dites est faux ; je n'y ajoute pas la moindre foi. De ce pas je vais à Londres chercher M. Dubois ; rien ne peut me retenir ».

Madame Mirvan la pria de ne pas s'alarmer; mais elle se précipita hors de la porte, et monta dans sa chambre. Lady Howard blâma les deux messieurs de s'y être pris si brusquement, et elle sortit pour suivre madame Duval. Je l'aurois accompagnée, si M. Mirvan ne m'avoit retenue ; et, après quelques éclats de rire, il me dit qu'il alloit lire ses instructions à l'équipage.

« Quant à lady Howard, poursuivit-il, je ne prétends pas l'enrôler, et elle restera libre de faire ce qui lui plaira ; mais, pour vous autres, j'en attends une parfaite soumission à mes ordres. Je me suis engagé dans une expédition hasardeuse : soyez sur vos gardes ; et si quelqu'un avoit des avis à me donner, qui pussent servir à avancer l'entreprise, qu'il parle, et je lui saurai gré de son zèle : mais si, d'un

autre côté, l'un de vous s'avisoit de capituler, ou d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, il sera considéré comme rebelle, et chassé ignominieusement ».

Après cette harangue, qui fut entrelardée de plusieurs termes de marine, dont je ne me souviens plus, le capitaine fit signe à sir Clément, et ils sortirent tous deux.

Quoique j'aie essayé plusieurs fois de vous donner une idée des manières et du jargon de M. Mirvan, il faut pourtant vous imaginer, monsieur, que vous n'en avez qu'une foible esquisse. Je passe une quantité de termes barbares que je ne comprends pas, et autant de juremens que je ne veux pas comprendre, et dont je serois fâchée de souiller ma plume.

Madame Duval envoya de tous côtés pour savoir si elle pourroit faire le voyage de Londres dans une voiture publique; mais le domestique du capitaine lui rapporta que le coche ne passeroit que le lendemain à Howard-Grove. Elle fit demander une chaise de poste, et on lui dit qu'on manquoit de relais. Tous ces contre-temps l'impatientèrent, au point qu'elle voulut se mettre en route à pied; et lady Howard eut les plus grandes peines à lui faire quitter ce projet insensé.

Ces

Ces messages avoient rempli toute la matinée. Madame Duval parut au dîné beaucoup plus tranquille, et elle déclara à diverses reprises qu'elle ne croyoit rien de ce récit, du moins en tant qu'il intéressoit M. Dubois; qu'apparemment on se seroit trompé de personnage.

Le capitaine employa tous ses efforts pour lui persuader qu'elle se faisoit illusion. Sir Clément joua son rôle avec plus d'adresse; il affecta de se rapprocher de l'avis de madame Duval, et il convint qu'il pourroit y avoir de l'erreur dans le nom; mais en même-temps il eut soin d'augmenter son inquiétude, en appuyant sur les dangers que couroit cet *inconnu*, et en exagérant la situation critique où il se trouvoit.

Nous fûmes à peine levés de table, qu'on vint rendre une lettre à madame Duval. Elle n'y eut pas plutôt jeté les yeux, qu'elle demanda de qui elle venoit. Le domestique lui répondit qu'elle avoit été apportée par un garçon, qui étoit reparti aussi-tôt.

« Courez après au plus vîte, et ne manquez pas de me le ramener. Mon Dieu, quelle aventure » !

« Qu'y a-t-il donc » ? lui dit le capitaine.

« Rien; laissez-moi. Oh, mon Dieu! que

ferai-je » ? Elle se leva de sa chaise, et se promena à grands pas dans sa chambre.

« Cette lettre, continua le capitaine, est-elle du monsieur » ?

« Non; et d'ailleurs cela ne vous regarde pas ».

« Oh! dans ce cas, je suis sûr que j'ai deviné juste. Allons, madame, ne soyez pas si retenue; contez-nous de quoi il s'agit. Que vous dit votre ami? a-t-il goûté le bain? Quel dommage que vous ne fussiez pas avec lui » !

Le domestique revint, et rapporta qu'il n'y avoit pas eu moyen d'atteindre le messager. Madame Duval le gronda beaucoup, et se mit dans une telle colère, que lady Howard crut devoir se mettre de la partie. Elle la pria de lui confier le sujet de son embarras, et de disposer d'elle, si elle pouvoit lui être utile.

Madame Duval lui répondit qu'elle souhaitoit de lui dire un mot en particulier.

« Retirez-vous, miss Anville, s'écria le capitaine, et vous aussi, Marion, pour que madame Duval puisse nous ouvrir son cœur ».

« Choisissez mieux vos dupes, monsieur, répliqua-t-elle; vous ne m'attraperez pas, soyez-en bien persuadé ».

Lady Howard lui proposa de passer dans une autre chambre, et me dit de la suivre.

Dès que nous fûmes seules, madame Duval se répandit en lamentations: « Oh! milady, s'écria-t-elle, quel affreux accident! Mais je n'osois pas m'expliquer en présence de ce brutal capitaine; le récit de sir Clément n'est que trop vrai: le pauvre monsieur Dubois est arrêté ».

Lady Howard tâcha de la tranquilliser, et lui représenta que si M. Dubois étoit innocent, il n'y avoit rien à craindre pour lui, et qu'il réussiroit aisément à se justifier.

« Oh! sans doute, milady, il est innocent, j'en réponds; mais croyez-vous qu'on pourra le pendre? Ce seroit une méchanceté inouie ».

« Vous avez tort, répliqua lady Howard, de vous inquiéter. Nous sommes dans un pays où l'on ne punit personne sans des preuves convaincantes ».

« Soit, milady; mais tout ce que je crains, c'est que ce capitaine ne pénètre le fond de cette aventure; il en feroit des reproches éternels à moi et au pauvre monsieur Dubois ».

Lady Howard demanda à voir la lettre, et elle lui promit des conseils.

Madame Duval la lui montra; elle étoit

signée du clerc d'un juge de paix, qui l'informoit qu'un prisonnier arrêté pour crime de trahison, disoit être connu de madame Duval, et qu'avant de le transporter en prison, on avoit bien voulu lui en écrire préalablement, pour savoir si elle pouvoit rendre un témoignage favorable au caractère et à la famille d'un français nommé Pierre Dubois.

Je ne comprends pas comment cette lettre a pu l'alarmer un moment. Est-il vraisemblable qu'un crime de cette nature puisse être du rapport d'un juge de paix de village? La fausseté de cette intrigue sautoit aux yeux; mais la pauvre madame Duval, malgré son caractère violent, s'effraie de peu de chose; elle a un fond de poltronnerie qui contraste singulièrement avec sa vivacité, et elle est si peu capable de réfléchir sur les circonstances ou la probabilité d'un événement, qu'elle est toujours la dupe de sa simplicité; je tranche le mot, car je n'en connois pas d'autre pour exprimer la chose.

Je suppose que lady Howard se doutoit déjà que toute cette histoire étoit une invention du capitaine, et la lettre devoit confirmer ses soupçons. Elle désapprouvoit assurément une aussi mauvaise plaisanterie; mais elle ne vou-

loit pas se compromettre en révélant le secret; j'en juge ainsi par l'air embarrassé qu'elle affectoit, et par le silence qu'elle gardoit sur l'authenticité de la lettre pendant notre entrevue. Il est apparent qu'elle est convenue avec M. Mirvan de ne pas contre-carrer ouvertement ses projets; et cette connivence est peut-être nécessaire pour éviter des querelles.

Madame Duval, sans attendre les conseils de lady Howard, la supplia de lui accorder sa voiture, pour qu'elle pût incessamment aller au secours de son ami. Milady lui répondit poliment qu'il ne tiendroit qu'à elle d'en disposer. Madame Duval accepta cette offre avec empressement, et elle demanda, pour toute faveur, que le capitaine ne fût point instruit de l'accident qui étoit arrivé à monsieur Dubois. Lady Howard lui promit qu'elle pouvoit compter sur sa discrétion. Il fut résolu que je serois du voyage : vous sentez, monsieur, que j'aurois desiré d'en être dispensée.

Je sortis pour commander le carrosse, et je trouvai le capitaine qui m'attendoit déjà au bas de l'escalier; il brûloit d'impatience de savoir l'issue de cette conférence. Sir Clément survint en même temps, et ils m'accablèrent

de leurs questions ; je tâchai de les éluder autant que je pus. J'eus la plus grande peine à me débarrasser de ces deux importuns.

Le carrosse fut bientôt prêt; et madame Duval, qui avoit prié lady Howard de la faire passer pour indisposée, se glissa hors de la maison sans être vue de personne. Nous sortîmes par la porte du jardin. Elle ordonna au cocher de nous mener chez le juge de paix de Tyrell ; c'étoit l'adresse que l'auteur de la lettre avoit indiquée. Je me flattois que ce seroit un nom supposé; mais, à ma grande surprise, on nous dit que M. Tyrell demeuroit à neuf milles d'ici. Nous partîmes.

Notre course fut des plus ennuyantes. Madame Duval n'étoit occupée que de ses craintes pour la sûreté de M. Dubois. Elle se félicitoit d'avoir échappé au capitaine, qu'elle croyoit même capable de prévenir le juge de paix contre son ami. Je rougissois d'être enveloppée dans cette ridicule affaire, et ne pensois qu'à la sotte figure que nous ferions chez M. Tyrell.

Nous étions déjà en chemin depuis près de deux heures, et nous attendions à tout moment d'être rendues à notre destination, lorsque j'observai que le domestique de lady Howard,

qui nous avoit suivies à cheval, prenoit les devans à perte de vue. Il revint bientôt sur ses pas; et s'avançant au galop vers la portière, il remit à madame Duval un billet, qu'il disoit tenir d'un messager que le clerc de M. Tyrell envoyoit justement à Howard-Grove. Il me glissa en même temps un papier dans la main, sur lequel étoit écrits ces mots: « Ne vous alarmez pas, quoiqu'il puisse arriver; vous êtes en pleine sûreté, tandis que personne ne l'est avec vous.

Je reconnus d'abord le style de sir Clément. Je me préparois à quelque aventure désagréable; mais je n'eus guère le temps de prendre des précautions. Dès que madame Duval eut achevé sa lecture, elle s'écria: « Que faire à présent? Ne voilà-t-il pas que nous avons fait tout ce chemin inutilement »!

Elle me fit voir le billet: on l'y prévenoit qu'elle ne se donnât pas la peine d'aller chez M. Tyrell, puisque le prisonnier avoit trouvé le moyen de s'évader. Je lui fis compliment de cette bonne nouvelle; mais elle étoit trop en colère pour me répondre; et en pestant contre la peine inutile qu'elle avoit prise, elle donna ordre au cocher de retourner à Howard-Grove avec toute la diligence possible:

elle espéroit de regagner le château avant que le capitaine se fût apperçu de son absence.

Nous cheminâmes fort tranquillement pendant une heure, et je commençois à croire que nous arriverions chez nous sans autre accident, quand tout-à-coup j'entendis le domestique qui disputoit avec le cocher sur la route qu'il falloit prendre; et après plusieurs contestations, ils nous confirmèrent qu'effectivement nous nous étions déjà égarés. Ce nouveau contre-temps ajouta encore aux frayeurs de madame Duval, d'autant plus que ces deux drôles, suivant les instructions du capitaine, firent semblant de ne pas pouvoir retrouver le chemin. Nous leur ordonnâmes de nous conduire jusqu'à la première auberge, où nous prendrions des informations. Bientôt après nous fîmes halte devant une petite métairie, où le domestique entra. Il revint nous dire qu'il s'étoit procuré à la vérite les directions nécessaires, mais qu'on lui faisoit craindre que la route ne fût pas des plus sûres; qu'il croyoit même devoir nous conseiller de donner en garde nos bourses et nos montres au fermier, qui lui étoit connu comme un parfait-honnête homme, et l'un des tenanciers de milady.

Madame Duval regarda autour d'elle d'un air farouche, et s'écria dans son angoisse : « Dieu nous assiste ! nous allons être assassinés tous ensemble ».

Le fermier se présenta à la portière, et nous lui remîmes tout ce que nous avions sur nous. Les domestiques suivirent notre exemple. Dès ce moment, la colère de madame Duval s'appaisa au point, qu'elle pria nos gens, dans les termes les plus honnêtes, de faire diligence ; elle promit de louer leur complaisance auprès de leur maîtresse : elle faisoit arrêter la voiture à chaque pas pour s'informer s'il y avoit du danger ; enfin, elle succomba totalement sous le poids de ses craintes, et elle engagea le domestique d'attacher son cheval au carrosse et de venir s'asseoir à côté d'elle. J'employai tous mes soins pour lui inspirer du courage ; mais tout fut inutile, elle ne quitta plus le bras du garçon, et lui promit d'assurer sa fortune, pourvu qu'il lui sauvât la vie. Son inquiétude me faisoit une peine réelle, et je fus tentée plus d'une fois de lui avouer qu'on la jouoit ; mais la crainte de m'attirer des désagrémens inévitables de la part de M. Mirvan, l'emporta sur mes bonnes intentions. Notre gardien mouroit d'envie de rire, et il lui en coûtoit visiblement de se contraindre.

Tout d'un coup nous entendîmes le cocher crier : « aux voleurs » !

Le domestique ouvrit la portière, et mit pied à terre. Madame Duval poussa les hauts cris. Alors je ne pus me résoudre à garder plus long-temps le silence : « Au nom du ciel ! madame, lui dis-je, tranquillisez-vous, nous ne courons aucun risque, vous êtes en sûreté ; tout ceci n'est qu'un...... »

Dans ce même instant deux hommes masqués arrêtèrent le carrosse, en exprimant par leurs gestes qu'ils demandoient nos bourses. Madame Duval, tout hors d'elle-même, cria grâce ; et de mon côté je jetai un cri involontaire, quoique je fusse préparée à l'attaque : l'un des deux masques me retint par le bras, tandis que l'autre traîna madame Duval hors de la voiture, malgré ses menaces et sa résistance.

J'étois effrayée, et je tremblois comme la feuille. « De quoi vous alarmez-vous » ? me dit l'homme qui s'étoit emparé de mon bras, « ne me connoissez-vous pas ? Je ne me pardonnerois jamais d'avoir eu le malheur de vous faire une peur réelle ».

Certainement, lui répondis-je, sir Clément, vous avez réussi à m'effrayer tout de bon ; mais,

au nom du ciel! où est madame Duval? qu'a-t-on fait d'elle?

« Elle est en pleine sûreté, le capitaine en prend soin; mais souffrez, mon adorable miss, que je profite de ce moment précieux pour vous parler sur un sujet qui m'est infiniment plus cher et plus intéressant ».

Il entra malgré moi dans le carrosse, et s'assit à côté de moi. Il me fut impossible de lui chapper, quelqu'envie que j'en eusse. « Ne me refusez pas, continua-t-il, ô la plus aimable des femmes! ne me refusez pas la faveur de vous découvrir mon cœur; de vous dire combien je souffre de votre absence; combien je crains de vous déplaire; combien je suis pénétré de votre cruelle froideur »!

« Monsieur, vous choisissez mal votre temps pour me tenir de pareils propos. — De grace, laissez-moi; courez au secours de madame Duval. Je ne saurois consentir qu'on lui fasse éprouver des traitemens aussi indignes ».

« Et pouvez-vous desirer, pouvez-vous ordonner mon absence? Quand retrouverai-je l'occasion de vous entretenir, si ce n'est pas à présent? Ce capitaine me laisse-t-il un moment de repos? et ne suis-je pas environné sans cesse d'une foule d'importuns »?

« Sir Clément, je vous prie de changer de langage, sans quoi je ne vous écouterai plus. Ceux qu'il vous plaît d'appeler *importuns*, sont du nombre de mes meilleurs amis ; et si effectivement vous me vouliez du bien, vous parleriez d'eux avec plus d'égards ».

« Vous vouloir du bien ! — ô miss Anville ! mettez-moi à l'épreuve ; — montrez-moi ce qu'il faut faire pour vous convaincre de l'ardeur de mon amour ; — dites quels sont les services que vous me permettez de vous rendre, et vous me verrez prêt à mettre ma fortune et ma vie à vos pieds ».

« Je n'ai nul besoin, monsieur, de tout ce que je pourrois tenir de vous. Le seul service que j'attends de votre part, c'est de m'épargner à l'avenir des conversations aussi singulières. Encore une fois, laissez-moi, et croyez que c'est s'y prendre bien mal pour s'insinuer dans mon esprit que de tremper dans des complots aussi effrayans pour madame Duval, que désagréables pour moi ».

« Ce projet est de l'invention du capitaine ; je m'y suis même opposé, quoiqu'à dire vrai, je n'eusse pas la force de me refuser au bonheur de hâter l'instant si long-temps desiré, où je pourrois vous parler encore une fois sans

être

être épié de vos amis. Je m'étois flatté d'ailleurs que mon billet auroit prévenu toutes vos alarmes.

« En voilà assez, je crois, monsieur ; et si vous ne jugez pas à propos d'aller trouver madame Duval, souffrez du moins que je descende moi-même pour voir où elle est restée ».

« Et quand oserai-je vous revoir » ?

« N'importe ! je n'en sais rien. — Peut-être .... ».

« Quand, ma chère, ce peut-être » ?

« Peut-être jamais, si vous me tourmentez de la sorte ».

« Jamais ! ô miss Anville, ce mot cruel, ce mot glacé me fend le cœur. — Je ne supporterai point une pareille disgrace ».

« Vous ne pouvez l'éviter qu'en vous retirant sur-le-champ ».

« J'obéis, madame ; mais du moins tenez-moi compte de ma soumission à vos ordres, et permettez-moi despérer que dans la suite, vous aurez moins de répugnance à m'accorder un tête-à-tête de quelques momens ».

Je fus choquée de la hardiesse de cette proposition, et je me préparois à y répondre, lorsque l'autre masque s'avança vers la portière en étouffant de rire, et en s'écriant : « Ah

ça, j'ai fini ma besogne, notre vieille est en lieu de sûreté ; mais il nous faut décamper au plus vîte, sans quoi nous risquons d'être découverts ».

Sir Clément me quitta aussi-tôt, se jeta à cheval et partit : le capitaine le suivit après avoir donné quelques ordres aux domestiques.

J'étois très-inquiète du sort de madame Duval ; je descendis d'abord du carrosse pour la chercher. Je demandai au domestique de me montrer le chemin qu'elle avoit pris ; il me l'indiqua par signe. Je courus vers cet endroit, et bientôt je trouvai la pauvre femme assise dans un fossé. Un mouvement de pitié me fit voler à son secours. Elle sanglotoit, ou plutôt elle rougissit de colère. Dès qu'elle m'apperçut elle redoubla ses cris, mais d'une voix si entrecoupée, qu'il n'y eut pas moyen de comprendre un mot de ce qu'elle disoit. Je sentis dans cet instant combien J'avois eu tort de favoriser, par mon silence, les projets du capitaine, et peu s'en fallut que je ne me récriasse contre sa barbarie. Je fis tout ce que je pus pour consoler madame Duval ; je tâchai de la persuader que nous étions maintenant hors de danger, et je la suppliai de retourner avec moi au carrosse.

Elle ne me répondit rien ; mais en écumant de rage, et en frappant des deux mains contre terre, elle me fit signe de regarder ses jambes. Je vis alors qu'on les lui avoit liées avec une grosse corde qui étoit attachée à un arbre : je voulus défaire le nœud ; mais je ne pus en venir à bout, et je fus obligée de recourir au domestique. Pour éviter cependant à madame Duval la confusion de paroître dans cet état devant un valet, je lui demandai un couteau qui me servit à couper la corde, et je réussis ainsi à la remettre sur pied. Mais quelle fut ma récompense ! elle ne fut pas plutôt relevée, qu'elle m'appliqua un rude soufflet. Cet acte de violence fut suivi d'un torrent d'injures et de reproches, qu'elle débita d'un ton fort inintelligible. Tout ce que je pus démêler, c'est qu'elle s'imaginoit que je l'avois quittée de bon gré : elle paroissoit persuadée d'ailleurs que ceux qui nous avoient attaqués, étoient effectivement des voleurs.

J'étois tout étourdie du coup que j'avois reçu, et je résolus d'abandonner madame Duval à sa fureur ; mais son extrême agitation et ses souffrances réelles me rendirent bientôt ma pitié. Je lui protestai que j'avois été empêchée malgré moi de la suivre, et que j'étois vrai-

ment affligée du traitement qu'elle avoit essuyé.

Elle commença à se calmer un peu, et je la priai de nouveau de retourner dans la voiture ou de permettre que je la fisse avancer. Elle n'y consentit qu'après que je lui eut fait sentir qu'un plus long séjour dans cet endroit nous exposeroit à de nouveaux dangers ; frappée de cette idée, elle se détermina enfin à partir.

Elle étoit dans un état effroyable, et je tremblois de la faire paroître devant les domestiques qui à l'exemple de leur maître, se préparoient à rire à ses dépens. Imaginez-vous une femme sortant d'un fossé, les cheveux hérissés, sans mouchoir, sans souliers, la robe déchirée, les jupes à moitié arrachées, le visage couvert de rouge, de sueur et de poussière, et vous trouverez que cette figure bisarre ne ressembloit guère à une créature humaine.

Ce que j'avois prévu arriva. Dès qu'elle parut, les domestiques pensèrent étouffer de rire ; je la pressai de monter au plus vîte en carrosse, pour l'empêcher de se donner en spectacle : mais toutes mes remontrances ne furent d'aucun effet ; elle ne lâcha prise qu'après avoir querellé tout le monde de n'être

point venu à son secours. Le domestique esseya de se justifier ; et, sans oser la regarder en face, il lui conta que les voleurs l'avoient menacé de lui brûler la cervelle, s'il s'avisoit de faire un seul pas ; que l'un d'eux avoit veillé de près la voiture, et que l'autre s'étoit apparemment porté à ces excès, parce qu'il s'étoit vu trompé dans l'attente de faire une riche capture. Madame Duval fut assez crédule pour adopter cette idée.

Il me restoit à être sur mes gardes pour ne rien laisser échapper qui pût faire soupçonner le fond de cette scandaleuse histoire : une découverte de ce genre auroit amené une rupture ouverte avec le capitaine, et m'exposoit d'ailleurs à des désagrémens inévitables.

Un autre incident retarda encore notre départ. Madame Duval s'apperçut de la perte de ses boucles de cheveux : cette découverte donna lieu à des recherches et à de nouveaux emportemens.

Chemin faisant, sa colère se convertit en tristesse ; elle lamenta sur son sort, et elle s'écria qu'elle étoit la plus malheureuse des créatures.

Dès que sa douleur fut un peu appaisée, je risquai de lui demander des détails de cette

fâcheuse aventure : j'essaierai de rendre ce récit dans ses propres termes.

« Tout ce malheur ne seroit point arrivé, si ce faquin de valet ne nous avoit point conseillé de nous dépouiller de nos bourses ; car le voleur, voyant que je n'avois pas de quoi lui graisser la main, m'a tirée hors de la voiture, peut-être dans le dessein de m'assassiner. Il avoit une force de lion. Jamais personne ne fut maltraité comme moi ; il m'a traînée tout le long du chemin dans la poussière, en m'accablant de coups. Que ne puis-je le voir tenailler et écarteler tout vif ! Mais patience, il n'échappera pas la potence. Dès qu'il m'eut menée à l'écart, il me battit comme plâtre, sans qu'aucun de ces misérables valets soit accouru à mes cris. Puis, appuyant ses deux mains sur mes épaules, il m'a secouée de façon que j'en porterai les marques toute ma vie : tous mes os sont démis. J'ai eu beau faire du bruit et me débattre, le traître a continué à me secouer jusqu'à me réduire en marmelade. Mais laissez faire, dût-il m'en coûter mon dernier sol, j'aurai le plaisir de le voir pendre : je viendrai à bout de le découvrir, s'il reste encore un ombre de justice en Angleterre. Quand il a été las de me traiter de la sorte, il

m'a saisie à brasse-corps, et m'a jetée dans le fossé. Pour le coup, je croyois que c'en étoit fait de moi. Il a étendu ses mains, et m'a fait encore une fois signe de lui donner de l'argent. Le coquin étoit assez rusé pour ne pas prononcer un seul mot, afin de ne pas se trahir par la voix ; mais je le retrouverai bien sans cela. Quand il a vu que je n'avois rien à lui donner, il a recommencé à me sangler de rudes coups ; et après m'avoir appuyé contre un arbre, il a tiré une grosse corde de sa poche. J'étois prête à tomber en foiblesse ; car je suis sûre que son intention étoit de m'étrangler. J'ai crié au meurtre, et je lui ai promis, dans l'angoise où j'étois, que, pourvu qu'il épargnât ma vie, je ne le poursuivrois jamais, et ne parlerois à personne de ce qu'il m'avoit fait souffrir. Après avoir rêvé un moment à ce qu'il lui restoit à faire, il m'a forcée de m'asseoir dans le fossé, et il m'a lié les pieds comme vous l'avez vu : enfin, après m'avoir tiraillée par les cheveux, il s'est remis à cheval, toujours sans dire mot, et s'en est allé, espérant sans doute que je périrois dans la situation où il me laissoit ».

J'étois trop indignée contre le capitaine, pour faire attention à la partie comique de ce

récit, et je détestois du fond de mon cœur les excès inhumains et inexcusables auxquels on avoit poussé cette barbare plaisanterie. Je fis de mon mieux pour consoler madame Duval, et je lui dis que, puisque M. Dubois avoit eu le bonheur de s'échapper de sa prison, j'espérois que tout finiroit bien, quand elle seroit revenue de sa frayeur.

« Frayeur ! reprit-elle ; c'est-là le moindre mal. Je suis meurtrie depuis les pieds jusqu'à la tête, et jamais je ne rattraperai l'usage de mes jambes. La seule chose qui me réjouit, c'est que le traître n'a tiré aucun profit de ses cruautés ».

Les plaintes de madame Duval durèrent jusqu'à la fin de notre course. Rendues au château, nous rencontrâmes de nouvelles difficultés. La pauvre femme étoit impatiente de voir lady Howard et madame Mirvan, pour leur faire le récit de son aventure ; mais elle ne put point se résoudre de paroître dans l'état où elle étoit, en présence du capitaine et de sir Clément : elle étoit sûre que l'un et l'autre, loin d'avoir pitié de son sort, ne feroient que s'en divertir. Je fus chargée de prendre les devans, pour épier le moment où elle pourroit gagner l'escalier sans être apperçue de ses

persécuteurs. Je réussis à m'acquitter de ma commission, ces messieurs ne jugeant pas à propos de se montrer; mais ils voulurent du moins contempler encore une fois cet ouvrage, et ils se cachèrent pour avoir le plaisir de voir passer madame Duval.

Elle se mit d'abord au lit, et prit quelques rafraîchissemens. Lady Howard et madame Mirvan eurent la complaisance de rester avec elle pour écouter le récit de ses malheurs. Miss Mirvan et moi nous nous retirâmes dans notre chambre : ainsi finit cette fatale journée.

La satisfaction du capitaine pendant le souper étoit sans bornes; il s'applaudissoit du bon succès de son plan. J'en ai parlé cependant à madame Mirvan avec toute la franchise à laquelle ses bontés m'autorisent, et je l'ai priée de remontrer à son époux la dureté de ses procédés. Elle m'a promis de saisir la première occasion pour lui en faire des reproches; et elle s'en seroit acquittée sans délai, si les dispositions actuelles du capitaine avoient permis d'espérer le moindre effet de ses représentations. En attendant, si l'on machinoit encore quelque nouveau dessein pour tourmenter la pauvre madame Duval, je ne demeurerai sûrement pas spectatrice indifférente. Si j'avois pu

prévoir que l'on en viendroit à de telles extrémités, j'aurois parlé plutôt, aux risques de me brouiller avec le capitaine.

Madame Duval a gardé le lit toute la journée; elle se dit froissée à mort.

Adieu, mon cher monsieur; voilà une lettre d'une longueur digne de servir de pendant à celles que je vous ai écrites de Londres.

LETTRE XXXIV.

Continuation de la Lettre d'EVELINA.

H. ward-Grove, 15 *mai.*

Le capitaine est insatiable; si nous le laissions faire, il tourmenteroit la pauvre madame Duval à mort; il ne connoît d'autre plaisir que celui de l'effrayer et de la mettre en colère, et il s'étudie nuit et jour à inventer quelque nouveau stratagême.

Madame Duval gardant encore le lit hier matin, ne descendit point pour déjeûner : le capitaine profita de son absence pour nous donner à entendre qu'il la croyoit suffisamment remise, et en état de soutenir les fatigues d'une nouvelle attaque.

Il étoit facile de deviner son intention, et un coup-d'œil significatif jeté à sir Clément, aida encore à l'expliquer. Je résolus d'abord de prévenir de nouvelles entreprises de sa part, et je suivis madame Mirvan dans une salle voisine, pour la prier de s'employer en faveur de madame Duval, sans perdre de temps, auprès du capitaine. « Ma chère, me répondit-elle, je me suis déjà expliquée avec lui ; mais tous mes efforts seront inutiles, tant qu'il sera encouragé par les conseils de son ami Clément ».

« Dans ce cas, répliquai-je, permettez que j'aille parler à sir Clément ; je suis sûr qu'il se désistera de ses projets, si je l'en prie ».

« Prenez-y garde, ma chère ; il est dangereux quelquefois de faire des prières aux hommes ».

« Eh bien ! madame, souffrirez-vous donc que j'intercède pour madame Duval auprès du capitaine » ?

« Volontiers, et même j'irai le trouver avec vous ».

Je la remerciai, et nous sortîmes ensemble pour le chercher. Il se promenoit dans le jardin avec sir Clément. Madame Mirvan eut la bonté de se charger des premières ouvertures.

« Voici, lui dit-elle, une suppliante que je vous amène ».

« Et que me veut-elle ? de quoi s'agit-il? Je tremblois de le fâcher ; et tout en bégayant, je lui dis que j'espérois qu'il n'étoit pas question d'un nouveau plan pour tourmenter encore madame Duval.

« Un nouveau plan ! et croyez-vous que nous reprendrons encore une fois le premier? non qu'il n'ait été excellent, mais je doute qu'elle y morde une seconde fois ».

« En effet, monsieur, elle n'a que trop souffert déjà, et vous me pardonnerez si je vous avoue qu'il est de mon devoir de faire tout ce qui dépend de moi pour prévenir de pareilles scènes dans la suite ».

Un air sombre et irrité couvrit son front aussi-tôt : il me tourna brusquement le dos, et me dit que je pouvois faire ce qu'il me plairoit; mais qu'il m'assuroit que j'aurois lieu de me repentir de mon zèle plutôt que de m'en applaudir.

Cet accueil me déconcerta trop pour être tentée de répondre au capitaine ; mais comme je voyois que sir Clément défendoit ma cause avec chaleur, je me retirai, et je les laissai discuter l'affaire entre eux.

Madame

Madame Mirvan, qui a toujours soin de fuir son mari quand il est de mauvaise humeur, me suivit d'abord, et me fit, avec sa politesse ordinaire, mille excuses du refus impoli que j'avois essuyé.

Je fis après cela une visite à madame Duval, que je trouvai levée et occupée à examiner les débris de sa garde-robe. Elle passa en revue toutes les pièces qui avoient servi à son ajustement le jour de sa malheureuse aventure : chaque lambeau renouvela sa douleur, et lui fournit matière à de nouvelles lamentations. Elle est toujours très-fâchée contre le capitaine, uniquement parce qu'il se plaît à la tourner en ridicule.

Madame Mirvan est parvenue à lui faire renoncer au dessein de poursuivre en justice les prétendus voleurs. Une telle recherche n'auroit pu manquer de faire du bruit dans le voisinage, et de compromettre le capitaine. Madame Mirvan a représenté à madame Duval l'inutilité de ses perquisitions, à moins qu'elle ne fût en état de donner des indices plus sûrs; ce qui seroit d'autant plus difficile, qu'elle n'a vu ni entendu parler ceux qui l'ont attaquée.

Madame Duval, en me rapportant ces détails, se plaignit amèrement de la dureté de

son sort, qui lui ôtoit même jusqu'au plaisir de se venger. Elle protesta cependant qu'elle *n'empocheroit pas lâchement* l'affront qu'elle avoit reçu ; mais qu'elle se consulteroit avec M. Dubois sur les mesures qui lui restoient à prendre contre les coupables.

Pendant cette conversation, elle acheva sa toilette : jamais je ne vis une femme aussi difficile à contenter, et d'une coquetterie aussi raffinée ; le soin de se parer semble être sa première occupation.

En la quittant je rencontrai sir Clément, qui, d'un air fort empressé, me demanda un moment d'entretien. Il ajouta que les choses importantes qu'il avoit à me communiquer, rendoient cette complaisance indispensable ; et sans attendre ma réponse, il me conduisit au jardin : je refusai absolument de le suivre plus loin que jusqu'à la porte.

Il prit un visage sérieux, et me dit d'un ton de voix fort grave : « Enfin, miss Anville, je me flatte d'avoir trouvé un moyen de vous obliger, et je vais le mettre en usage, quelque peine qu'il m'en coûte.

Je le priai de s'expliquer.

« J'ai vu le zèle avec lequel vous vous êtes employée en faveur de madame Duval, et j'ai

été sur le point de reprocher au capitaine sa conduite barbare ; mais je dois éviter de me brouiller avec lui, de peur qu'il ne m'interdise l'entrée d'une maison que vous habitez. J'ai fait tous mes efforts pour l'engager à renoncer à un nouveau projet qu'il médite ; mes représentations ont été inutiles, et même il m'a été impossible de lui arracher son secret : ainsi j'ai résolu de chercher un prétexte pour quitter incessamment ce château, qui m'est devenu si cher, qui renferme tout ce que j'ai de plus précieux au monde ; je retourne à Londres pour laisser au caractère impétueux du capitaine le temps de se ralentir ».

Il s'arrêta, et je gardai le silence ne sachant que répondre. Il prit ma main et la baisa : « Faut-il donc vous quitter, miss ; sacrifier volontairement le plus grand bonheur de ma vie, sans être honoré d'un seul mot, d'un seul regard d'approbation » ?

Je retirai ma main, et je lui répondis en souriant : « Vous connoissez trop bien, monsieur, le mérite de votre complaisance, pour qu'il soit nécessaire que je l'apprécie encore ».

« Charmante créature ! avec tant d'esprit, avec tant de perfections, suis-je le maître de vous quitter ? n'y auroit-il pas un moyen » ?

« Comment, monsieur, vous repentez-vous si vîte du bien que vous prétendiez faire à madame Duval » ?

« A madame Duval! cruelle, vous ne souffrez donc pas seulement que je vous fasse honneur du sacrifice auquel je vais me résoudre ».

« Monsieur, vous l'attribuerez à qui il vous plaira; mais je suis trop pressée pour demeurer plus long-temps avec vous » ?

Je voulus m'en aller, mais il me retint de force : « Si je ne suis donc pas assez heureux pour obliger miss Anville, elle ne sera pas surprise que je cherche à m'obliger moi-même; et si mon projet n'obtient pas l'approbation de celle pour qui il étoit formé, je l'abandonne, puisque de tout côté, j'y trouve du désavantage ».

Nous gardâmes tous deux le silence pendant un moment; j'aurois été fâchée de voir échouer un plan qui rompoit si efficacement les mesures du capitaine, et en même-temps je ne voulus point désobliger sir Clément. Peut-être, sans les remontrances de madame Mirvan, aurois-je accepté sa proposition sur-le-champ. Cependant, comme il insistoit sur une réponse, je lui dis d'un ton ironique : « J'aurois cru, monsieur, que la haute idée que vous attachez à vos services suffiroit pour vous dédommager;

mais, puisque je me suis trompée, il faut bien que je vous en remercie moi-même. En voilà assez, j'espère, pour vous contenter ».

« La plus aimable des femmes », reprit-il.... mais je ne lui laissai pas le temps d'achever, et je me retirai promptement.

Miss Mirvan ne tarda pas à m'informer que sir Clément venoit de recevoir une lettre qui l'obligeoit à partir sans délai, que sa chaise étoit même déjà commandée. Je crus devoir la mettre au fait des raisons qui donnoient lieu à ce prompt départ. Je n'ai point de secret pour cette aimable fille, et c'est de bien bon cœur que je l'ai choisie pour ma confidente.

Au diné, nous nous apperçûmes tous de l'absence de sir Clément; car, malgré la légèreté de sa conduite à mon égard, je dois avouer qu'il est de bonne société et d'un commerce agréable. Le capitaine sur-tout est désolé d'avoir perdu le compagnon de ses exploits; il ne dit plus le mot. Madame Duval, au contraire, qui commence à reparoître en public, est enchantée de ne plus voir un de ses puissans antagonistes.

On nous a rapporté l'argent que nous avions laissé en dépôt chez le fermier. Combien de peines et de soins il doit en avoir coûté au ca-

pitaine pour tramer cette entreprise scandaleuse ! Mais il court grand risque d'être découvert. Madame Duval a reçu ce matin une lettre de M. Dubois, et elle est fort intriguée de ce qu'il ne parle pas de son emprisonnement. Jusqu'ici elle s'imagine que son ami a ménagé ce silence, de peur que sa lettre ne fût interceptée.

Je n'ai pas trouvé une seule fois l'occasion de demander à sir Clément des nouvelles de mylord Orville ; il me semble qu'il en auroit bien pu dire un mot de son propre chef. Il est singulier aussi que madame Mirvan n'ait pas pensé à s'informer de ce cavalier, auquel elle a fait cependant une attention particulière.

Maintenant toutes mes idées se tournent involontairement vers cette réponse que nous attendons de Paris. La visite de sir Clément a du moins contribué à me distraire, dans un moment où j'avois besoin de dissiper mes chagrins ; je dois donc lui savoir gré de ce qu'il a si bien pris son temps. Adieu, mon cher monsieur.

LETTRE XXXV.

Sir JOHN BELMONT à lady HOWARD.

Paris, 11 *mai*.

MADAME,

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je ne perds pas un instant pour y répondre.

On peut passer pour saint, et avoir bien des défauts; on peut également être peint sous les couleurs les plus odieuses, sans être dépouillé de tout sentiment d'humanité. C'est, madame, une vérité dont je me flatte de vous convaincre dans peu, relativement à M. Villars et à moi.

Quant à la jeune demoiselle qu'il se propose de me présenter si obligeamment, je lui souhaite tout le bonheur auquel elle semble avoir des droits par la protection dont vous l'honorez; et pourvu seulement qu'elle ait une partie du mérite de la personne à laquelle vous la comparez, madame, je ne doute pas que M. Villars ne réussisse aisément à établir sa fortune

dans la suite ; mais je lui conseille de s'adresser autre part que chez moi, puisque je le dispense volontiers de la préférence dont il lui plaît de me favoriser, etc.

JOHN BELMONT.

LETTRE XXXVI.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Howard-Grove, 6 mai.

TOUT est dit, mon cher monsieur! la lettre attendue avec tant d'impatience est enfin arrivée, et mon arrêt est prononcé. Je n'ai point de paroles pour vous décrire le poids de la douleur qui m'accable. Vous, qui connoissez mon cœur, qui l'avez formé, vous sentirez aisément quelle doit être ma situation dans ce moment décisif.

Rebutée, rejetée pour jamais par celui auquel j'appartiens de plein droit, vous demanderai-je encore votre protection? Non, monsieur, je n'offenserai point votre générosité par une prière qui sembleroit impliquer des doutes; je sais que vos bras paternels me sont encore ouverts; je sais que votre premier souhait est

d'adoucir mes chagrins; et puisque vous me restez seul pour toute consolation, je suis plus sûre que jamais de vos bontés.

Je tâche de supporter ce coup avec résignation, et vos conseils me sont déjà d'un grand secours, même avant que je les aie reçus; mais jusqu'ici cette secousse est trop forte pour mon pauvre cœur. Quelle lettre, monsieur, de la part d'un père ! Il faudroit que je fusse sourde à la voix de la nature, si j'etois insensible à l'abandon auquel il me condamne. Je n'ose vous avouer, je n'ose m'avouer à moi-même, toutes les idées qui m'assiégent quelquefois, et j'ai de la peine à m'en défendre; la dureté de ce procédé m'inspire des sentimens qui sont difficiles à *concilier* avec mon devoir. Qu'il me soit permis cependant de vous le demander, cette réponse ne pouvoit-elle pas être adoucie? Ne suffisoit-il pas de me renoncer pour toujours, sans me traiter avec mépris, sans ajouter une si cruelle dérision?

Mais, tandis que je vous entretiens de l'impression que cet événement produit sur mon âme, je ne puis m'empêcher de faire un retour sur ce père lui-même; hélas! comment pourra-t-il supporter les angoisses qu'il se prépare pour le temps? mon cœur saigne pour lui toutes les fois que je fais cette réflexion.

Et dans quels termes il parle de vous, mon protecteur, mon ami, mon bienfaiteur! Juste ciel! quelle récompense pour tant de bontés!

En vain je cherche à détourner mes pensées d'un sujet aussi affligeant; je prévois malheureusement que cette lettre ne terminera point la querelle, quoiqu'elle renverse d'un seul coup toutes mes espérances. Madame Duval est résolue de n'en pas demeurer là; elle est extrêmement irritée, et elle proteste que sir Belmont *n'en sera pas quitte à si bon marché* : ce sont ses propres expressions; elle regrette la facilité avec laquelle elle a abandonné la direction de cette affaire *à des gens qui ne s'y entendoient pas*; elle *jure* qu'elle ne prendra plus conseil que d'elle-même.

Je me suis récriée, comme de raison, contre ses projets violens, et je l'ai suppliée de nous épargner des poursuites qui ne serviront qu'à aigrir les esprits; je lui ai représenté que ce ménagement est d'autant plus convenable, que la lettre de sir Belmont semble insinuer qu'il se propose de reprendre cette affaire dans la suite avec lady Howard. Tous mes efforts ont été inutiles : madame Duval s'est attachée à un plan dont l'idée seule m'effraie déjà; elle prétend me conduire à Paris, me présenter à

mon père, et me faire justice sur les lieux même. Je ne connois pas l'art d'appaiser cette femme ; mais pour tout au monde je ne souffrirai pas d'être traînée ainsi sous les yeux redoutables d'un père que je n'ai jamais vu.

La tournure fâcheuse que cette négociation a prise, semble consterner lady Howard et madame Mirvan ; elles redoublent d'attention pour moi : ma cher Marie, l'ami de mon cœur, fait tous ses efforts pour me consoler ; quelquefois elle manque son but, mais alors elle partage mes peines.

Je suis fort aise de ce que le départ de sir Clément Willoughby ait précédé l'arrivée de la lettre. La confusion générale qui règne dans la maison n'auroit pas manqué de lui révéler un secret, que je suis plus intéressée que jamais de voir enseveli dans le plus profond oubli.

Lady Howard me conseille de ménager madame Duval, mais elle désapprouve la démarche qu'elle médite. Je mourrois plutôt que de l'accompagner dans ce voyage. Cependant elle est d'un caractère si violent, qu'elle eût souhaité de partir sur l'heure avec moi, si lady Howard ne lui avoit fait sentir que je ne pouvois pas quitter sa maison sans votre consentement.

Ce refus l'a beaucoup indisposée, et les railleries que le capitaine y a ajoutées, l'ont poussée au point de déclarer que, si dans votre première lettre vous persistiez à lui disputer le droit de me diriger selon son bon plaisir, elle se rendroit incessamment à Berry-Hill, *pour vous apprendre à connoître qui elle est.*

Si effectivement madame Duval pensoit à réaliser cette menace, j'en aurois de l'inquiétude; les emportemens de cette femme et la volubilité de sa langue, ne sont pas faits pour vous.

Incapable d'agir par moi-même, ou de discerner la route qu'il me convient de suivre, que je suis heureuse d'avoir un ami tel que vous, duquel il m'est permis de prendre conseil! Adieu, mon cher monsieur; dussé-je être rejetée et méprisée par tout le monde, vous me resterez du moins.

LETTRE XXXVII.

M. VILLARS à EVELINA.

Berry-Hill, 5 *mai.*

NE vous laissez point abattre, ma chère Evelina, par un coup du sort, dont vous n'êtes

pas responsable. Ce n'est point pour avoir manqué à vos devoirs, ni même par inconsidération, que vous vous êtes attiré la disgrace qui vous afflige; vous êtes à l'abri de tout reproche, cela doit vous suffire. Munissez-vous, mon enfant, du courage qu'inspire l'innocence, et laissez votre tristesse à celui qui en est l'auteur; il ne sentira que trop un jour les remords de sa conscience.

Ce que sir Belmont dit de moi dans sa lettre, m'est absolument inintelligible; mon cœur, j'ose le dire, ne me reproche aucun vice; mais ai-je jamais prétendu passer pour un homme *sans tache?* Quoi qu'il en soit, il semble nous promettre dans la suite une explication plus précise: j'attendrai cette époque; et s'il paroissoit alors que j'aie contribué, par ma faute, aux calamités que nous pleurons aujourd'hui, je serai tout aussi frappé de cette découverte que ceux de mes amis qui mettent le plus de confiance en ma probité.

Cette autre phrase où il parle *de la fortune que je pourrois vous trouver dans la suite*, passe également mon intelligence. — Mais je m'abandonne à des réflexions qui naturellement doivent rouvrir les plaies de votre cœur. — Je finirai par vous faire remarquer qu'il

règne dans toute cette lettre un air de mystère que le temps seul peut expliquer.

Le projet de madame Duval est tel qu'on devoit l'attendre d'une femme ennemie de toute contradiction, et d'ailleurs entièrement incapable de sentir la délicatesse de votre position. J'approuve très-fort la répugnance que vous lui avez témoignée pour l'exécution de son plan, et votre façon de penser à cet égard est parfaitement d'accord avec la mienne. Que madame Duval entreprenne seule ce voyage, et personne ne s'y opposera. Ce seroit le plus sûr moyen de rendre à mon Evelina cette heureuse tranquillité que sa présence a renversée. Quant à la visite qu'elle me destine, je l'en dispenserois volontiers sans doute ; mais si elle est décidée à ne pas se contenter du refus que je lui ferai par lettre, elle peut venir prendre celui que je lui prépare de bouche.

Les détails que vous me rapportez du séjour de sir Clément Willoughby, me font souhaiter plus que jamais votre prompt retour. Je suis peu surpris de l'opiniâtreté qu'il met dans ses assiduités ; mais je suis choqué des familiarités dont il les accompagne. Vous ne sauriez, ma chère, être trop sur vos gardes ; cet homme est d'un caractère à tirer avantage

de la moindre imprudence que vous pourriez commettre. Il ne vous suffit pas d'être réservée avec lui, sa conduite exige du ressentiment ; et s'il s'avisoit encore, comme il n'y manquera pas, de vous proposer des entrevues particulières, marquez-lui votre mépris et votre mécontentement, dans des termes qui soient capables de lui faire changer de manières. D'ailleurs, je vous préviens que si ses visites étoient répétées, votre séjour à Howard-Grove ne pourra plus être de longue durée ; lady Howard sera la première à reconnoître que votre départ deviendroit nécessaire.

Adieu, mon cher enfant : n'oubliez pas de présenter mes devoirs à la famille respectable à laquelle nous avons tant d'obligations.

LETTRE XXXVIII.

M. VILLARS à Lady HOWARD.

Berry-Hill, 27 mai.

MADAME,

La visite de madame Duval, que j'ai à vous annoncer aujourd'hui, ne sauroit être une nou-

velle inattendue pour vous; elle n'aura pas manqué de vous informer de ses desseins avant son départ. J'aurois desiré d'être dispensé de cette entrevue, mais je n'ai pu l'éviter décemment; il n'étoit guère possible de renvoyer cette dame sans l'entendre.

Elle me dit qu'elle s'étoit déterminée à faire le voyage de Berry-Hill d'après la défense que j'ai faite à sa petite-fille de la suivre à Paris, et elle me demanda raison de l'autorité que je prétendois m'attribuer. Pour peu que j'eusse été disposé d'entrer en contestation avec elle, je l'aurois trouvée prête à disputer les titres valables que j'aurois pu alléguer; mais mon intention étant d'éviter des débats inutiles, je pris le parti de l'écouter tranquillement; et lorsque je remarquai qu'elle étoit lasse de parler, je la priai du plus grand sang-froid de me mettre au fait du motif de sa visite.

Elle me répondit qu'elle venoit pour me démettre du pouvoir que je m'étois arrogé sur sa petite-fille, et elle protesta qu'elle ne quitteroit point ma maison sans y avoir réussi.

Je m'abstiendrai de vous rapporter, madame, les détails de cette conversation désagréable; je me bornerai à vous rendre compte du résultat de notre entrevue.

Madame Duval voyant que j'étois fermement résolu de m'opposer au départ de miss Evelina pour Paris, insista sur ce que ma pupille demeurât du moins avec elle à Londres jusqu'au retour de sir Belmont. Je combattis ce nouveau projet avec toute la force dont j'étois capable ; mais mes représentations n'aboutirent à rien, je perdis mon temps et elle sa patience : elle finit par me déclarer que de ce pas elle iroit faire son testament pour léguer à des étrangers tout son bien, qu'elle laisseroit sans cela à sa petite-fille.

Cette menace auroit produit peu d'effet sur moi : je suis persuadé depuis long-temps, qu'avec le seul nécessaire que je puis lui assurer, mon Evelina seroit aussi heureuse que si elle étoit riche à millions ; mais l'incertitude de son sort m'empêcha de suivre à la lettre le plan que je m'étois prescrit. Les liaisons qu'elle pourroit former dans la suite, le genre de vie pour lequel elle pourroit être réservée, la famille où elle pourroit entrer un jour, toutes ces raisons ajoutèrent du poids aux menaces de madame Duval ; et, après des discussions infiniment fatigantes, cette femme intraitable m'arracha enfin la promesse de lui céder ma pupille pour un mois.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais accordé une demande d'aussi mauvaise grace et avec plus de répugnance. Je n'avois que trop de raisons pour persister dans mon refus ; le caractère emporté de la Duval, ses bassesses, sa grossière ignorance, ses liaisons de famille, les mauvaises sociétés qu'elle fréquente, voilà, je crois, des objections plus que suffisantes. Mais, d'un autre côté, avois-je le droit de frustrer mon Evelina d'un héritage immense qui dépendoit de mon consentement ? Cette seule considération m'a décidé ; et nous nous sommes quittés très-mécontens l'un de l'autre.

Il me reste à vous remercier, madame, de toutes les bontés que vous avez eues pour ma pupille pendant son séjour à Howard-Grove, et à vous prier de la laisser partir lorsque madame Duval jugera à propos de réclamer la promesse qu'elle m'a extorquée.

Je suis, etc.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XXXIX.

M. VILLARS à EVELINA.

Berry-Hill, 28 *mai*.

MADAME Duval a réussi à m'arracher un consentement qui me coûte bien des regrets. Vous quitterez, ma chère, la respectable lady Howard, pour retourner dans une ville où je n'espérois pas de vous voir rentrer de sitôt. Hélas! mon enfant, faut-il que nous soyons si souvent les esclaves du préjugé et des circonstances! faut-il céder au torrent, lors même que la raison désapprouve notre conduite! Vous sentez bien que cette résolution doit avoir été déterminée par de grands motifs; et puisque l'affaire est une fois conclue, tâchons du moins d'en tirer le meilleur parti possible.

Voici le moment de vous armer plus que jamais de prudence; le mois que vous allez passer avec madame Duval, sera pour vous un temps d'épreuve. Quand même elle ne seroit pas capable de vous donner de mauvais conseils par méchanceté, vous devez pourtant être

sur vos gardes, et vous défier de son peu de jugement. Accoutumez-vous à juger et à agir par vous-même ; et si l'on vous proposoit des démarches ou des projets incompatibles avec votre devoir, rejetez-les hardiment, et ne risquez point, par une trop grande facilité, d'encourir la censure du public, et de vous préparer des regrets pour l'avenir.

Ayez des attentions pour madame Duval ; mais fuyez autant que vous pourrez ses sociétés : les personnes qu'elle fréquente ne sont ni d'un rang, ni d'une éducation à vous faire honneur. Souvenez-vous, mon Evelina, qu'une bonne réputation est ce qu'une femme a de plus cher au monde ; mais aussi rien de plus délicat et de plus fragile ! la moindre tache suffit pour la flétrir.

Adieu, mon enfant ; je ne retrouverai le repos que dans un mois.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE XL.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Londres, 6 *juin*.

Je vous écris de nouveau, mon cher monsieur, de cette grande ville. Hier matin j'ai eu la douleur de quitter nos amis de Howard-Grove, et il me tarde déjà de les revoir. Lady Howard et madame Mirvan prirent congé de moi, en me donnant les preuves les plus flatteuses de leur affection. Les adieux de Marie étoient déchirans : que cette séparation nous parut dure ! J'ai promis à cette excellente fille de lui écrire régulièrement par chaque courrier ; je mettrai dans cette correspondance la même franchise et la même confiance dont vous me permettez de faire usage dans la nôtre.

Je n'ai pas à me plaindre du capitaine ; il m'a traitée avec honnêteté : mais il n'a pas discontinué de se quereller avec madame Duval jusqu'à la dernière minute. Au moment où j'allois monter en voiture, il me tira à part, et me dit : « Ecoutez, miss Anville, j'ai une

grace à vous demander; c'est de nous marquer mot à mot ce que la vieille française dira lorsqu'elle saura que tout ceci n'a été qu'un jeu. N'oubliez pas non plus de nous donner des nouvelles de ce gros lourdaud de Dubois ».

Je lui répondis que je ferois mon possible pour le satisfaire; mais cette commission me déplaît beaucoup, et je m'en acquitterai mal: je ne suis pas faite au métier de rapporteur, et je ne suis guère tentée de me mêler des extravagances du capitaine.

Dès que nous fûmes parties, madame Duval exprima son consentement dans un monologue que je vais vous transcrire: « Dieu soit loué, m'en voici dehors! Quel séjour que ce Howard-Grove! Non, jamais je n'y retournerai! trop heureuse d'en être échappée saine et sauve; car depuis le moment où j'ai mis les pieds dans cette maison, il n'y a sorte de guignon que je n'aie éprouvé. D'ailleurs, c'est bien l'endroit le plus triste qui puisse exister dans toute la chrétienneté; nul divertissement, nuls plaisirs ».

A cette exclamation succédèrent des plaintes amères sur le sort de M. Dubois; et des conjectures sur l'accident qui lui étoit arrivé, occupèrent madame Duval pendant tout le reste du voyage.

Je lui demandai dans quel quartier de Londres nous logerions. Elle me répondit qu'elle avoit chargé M. Branghton de nous chercher des chambres, et qu'elle lui avoit donné rendez-vous dans l'auberge où nous descendrions. Le cocher nous mena donc dans le Bishopsgate-Street, où nous trouvâmes M. Branghton. Il nous reçut poliment ; mais il marqua quelque surprise de me voir arriver avec sa tante : il ne savoit pas que je serois du voyage. Madame Duval ne tarda pas à s'expliquer à mon égard. « Il faut que vous sachiez, dit-elle à M. Branghton, que je me propose d'emmener cette jeune fille à Paris, pour lui faire voir le monde, et pour la former un peu : d'ailleurs, j'ai encore d'autres desseins sur elle, dont je vous instruirai plus en détail. Mais vous imaginerez-vous que ce vieux curé dont je vous ai parlé quelquefois, a voulu la retenir. Je compte cependant qu'il me paiera son refus ; car je partirai avec elle sans dire le mot à personne ».

J'étois stupéfaite d'une pareille ouverture ; mais toujours suis-je heureuse d'avoir découvert les sentimens de madame Duval ; je prendrai mes précautions en conséquence, et je me garderai bien de la suivre hors de ville.

Après ces préliminaires, elle fit à M. Branghton le récit d'une grande partie des événemens qui ont rendu son séjour à Howard-Grove si remarquable. L'aventure du vol, comme vous pensez, ne fut point oubliée. Elle donna lieu à une explication. M. Branghton assura sa tante, que, depuis son départ, M. Dubois n'avoit point quitté Londres; qu'il étoit logé chez lui, et qu'il n'avoit point été en prison; que même il ne lui étoit arrivé aucun accident de cette espèce.

Ces informations lui ouvrirent les yeux tout d'un coup, et elle commença à se persuader que toute cette aventure n'étoit qu'un jeu inventé par le capitaine: là-dessus, des emportemens horribles; elle me fit un millier de questions l'une sur l'autre. Mon embarras étoit visible; mais sa colère ne lui permit pas d'y faire attention. La vengeance fut son premier cri de guerre, et elle résolut de se rendre dès le lendemain chez un juge de paix, pour intenter procès au capitaine.

M. Branghton ayant dit que sa famille et M. Dubois nous attendoient chez lui, on fit avancer un fiacre qui nous transporta à Snow-Hill.

La maison de M. Branghton est petite et incommode,

incommode, à la boutique près qui est vaste et belle. On nous conduisit au second ; car les appartemens du premier étoient occupés, à ce qu'on nous disoit, par un nommé M. Smith. Nous trouvâmes la famille Branghton et un jeune homme que je ne connoissois pas. L'accueil que je reçus ne fut pas absolument gracieux, et on ne me cacha point que j'étois un hôte inattendu.

M. Dubois m'apperçut d'abord en entrant : « Ah, mon Dieu ! s'écria-t-il, vous voilà, mademoiselle » ?

Le jeune Branghton. « Oh ! bonté, oui ; c'est miss elle-même ».

Miss Polly. « Je ne me serois jamais doutée de sa visite ».

Miss Branghton. « Et moi non plus, assurément, sans quoi je ne l'aurois point reçue dans une chambre comme celle-ci ; j'en suis vraiment honteuse, je n'attendois que ma tante seule. Après tout, c'est votre faute, Tom ; vous savez que j'ai voulu demander à M. Smith de nous céder son appartement, vous m'en avez empêchée ; et voilà comme vous faites toujours, grogneur que vous êtes ».

Le jeune Branghton. « Eh ! quel mal y a-

t-il? ne diroit-on pas que miss n'a jamais monté à un second étage » !

Je les priai de ne point se déranger le moins du monde pour l'amour de moi, et je les assurai que toute chambre m'étoit égale.

Miss Polly. « Eh bien! la première fois que vous reviendrez, miss, nous vous recevrons dans la chambre de M. Smith; elle est au premier, très-jolie et très-bien meublée ».

Miss Branghton. « A dire vrai, je ne m'imaginois pas que la cousine viendroit nous voir en été; cela n'est pas du bon ton, et vous ne pouvez pas nous quitter décemment qu'en septembre, après l'ouverture des théâtres.

Telle fut la réception qu'on me fit, et je suppose, monsieur, que vous ne la trouvez pas excessivement *cordiale.* Madame Duval gronda sévèrement M. Dubois, de ce qu'il avoit négligé de lui donner de ses nouvelles; après quoi elle se mit à conter l'histoire de ses malheurs, ce qui attira l'attention de toute la compagnie.

Ce récit produisit des impressions très-différentes; M. Dubois l'écouta en frémissant, et il l'interrompit à tout moment par les gestes et les exclamations les plus lamentables. Les jeunes demoiselles semblèrent s'intéresser vé-

ritablement à leur tante ; mais le sieur Branghton fils et l'étranger ne firent que s'en moquer. Madame Duval étoit trop échauffée pour les observer ; mais lorsqu'elle dit qu'elle avoit été liée et jetée dans un fossé, le jeune Branghton ne put se retenir plus long-temps, et fit de grands éclats, en protestant que ce conte lui paroissoit des plus plaisans : son ami ne fut pas plus modéré que lui, et leur mauvais exemple entraîna également les demoiselles Branghton ; de sorte que la pauvre madame Duval fut entièrement décontenancée et étourdie par les démonstrations d'une joie aussi déplacée.

Il y eut un moment de rumeur ; d'un côté, madame Duval étoit en fureur ; M. Dubois avoit un air tout ébahi ; M. Branghton père grondoit : de l'autre, ses filles ricanoient, et les deux messieurs qui avoient donné le ton à tout ceci continuoient hardiment leurs éclats ; en un mot, cette scène étoit digne de Bedlam. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que M. Branghton parvint à rétablir l'ordre, moyennant quelques mauvaises excuses qu'il obligea les rieurs de faire à madame Duval. Elle ne voulut les accepter, ni consentir à poursuivre son récit, qu'après qu'on l'eut assurée que ce

n'étoit pas d'elle, mais du capitaine seul, qu'on s'étoit moqué. Cette défaite l'appaisa un peu, et elle reprit le fil de son histoire, qu'elle acheva tant bien que mal, non sans qu'il en coûtât bien des efforts aux jeunes gens pour l'écouter avec décence jusqu'au bout.

M. Branghton prenant la chose fort à cœur, prouva que le cas étoit de nature à être poursuivi en justice; et que puisque madame Duval avoit couru danger de mort, elle étoit en droit de réclamer les dommages qu'il lui plairoit. Il lui proposa le juge de paix Fielding pour conduire cette affaire.

Madame Duval saisit cette idée avec beaucoup d'empressement, et déclara qu'elle ne perdroit point de temps pour tirer vengeance du capitaine, dût-il lui en coûter la moitié de son bien : « Car, ajouta-t-elle, quoique je n'estime point l'argent, dont Dieu merci je n'ai pas besoin, je ne souhaite rien de plus que de me venger de ce misérable; il a une dent contre moi, sans que je sache pourquoi, et depuis qu'il me connoît, il n'a cessé de me jouer toutes sortes de tours ».

Après le thé, miss Branghton me confia que l'inconnu que je voyois avec eux, étoit l'amant

LETTRE XLI.

ÉVELINA à miss MIRVAN.

Holborn, 7 juin.

COMMENT vous exprimer ma reconnoissance pour tant de marques d'affection dont vous m'avez comblée, vous, ma douce amie, votre respectable mère, et l'excellente lady Howard? Comment vous exprimer les regrets dont j'étois pénétrée en quittant des amies aussi tendres et aussi généreuses, auxquelles j'ai trouvé des sentimens qui font autant l'éloge de leur cœur, qu'ils honorent celle qui a été l'objet de leur bonté? Mais pour ne pas tomber dans des redites, je vous renvoie à la lettre que je viens d'écrire à madame Mirvan; elle contient une foible expression de mes remercîmens. Quant à vous, ma chère, je vous les épargnerai entièrement, puisque vous me les avez défendus; mais vous ne m'empêcherez point de conserver le souvenir de ce que je vous dois. Je passe à d'autres objets, pour ne pas blesser votre délicatesse en appuyant trop sur celui-ci.

O ma chère Marie! Londres n'est plus cette ville où je goûtois tant de satisfaction lorsque j'y étois avec vous : tout y a pris pour moi une face nouvelle; ma position n'est plus la même: je ne retrouve plus mes sociétés; je ne suis plus logée avec une amie de cœur : tout a changé; tout justifie le dégoût que j'ai eu pour ce voyage.

Londres est aujourd'hui un désert à mes yeux. Cette apparence de gaîté et de grandeur que j'ai tant vantée, a disparu ; tout ce que je vois porte une empreinte lugubre et ennuyeuse : il n'y a pas jusqu'au climat que je ne trouve altéré ; un air grossier, des chaleurs excessives, beaucoup de poussière, des habitans ignorans et mal élevés : tel est du moins le tableau que m'offre la capitale dans le quartier où je réside.

Vous souvient-il encore, ma chère Marie, du temps que nous avons passé ensemble à Londres? Pour moi, j'y pense souvent, très-souvent; mais je ne le rappelle que comme un songe, comme une vision passagère et chimérique. — Avoir connu mylord Orville, — lui avoir parlé, — avoir dansé avec lui; — cela me paroît aujourd'hui une illusion de roman, et cette politesse élégante, ces attentions, cette

délicatesse du grand monde qui le distinguoient si avantageusement entre tous les autres hommes, et qui nous remplissoient d'estime et d'admiration pour lui; tout ce souvenir semble convenir à un être idéal créé par mon imagination, plutôt qu'à l'espèce de gens avec laquelle je suis condamnée à vivre dans ce moment-ci.

Je n'ai aucune nouvelle à vous marquer; la lettre que j'ai écrite à madame Mirvan renferme déjà ce que j'avois à dire de madame Duval, et les aventures particulières me manquent entièrement à ma grande satisfaction : dans ma situation actuelle, je n'ai point d'autre vœu à faire que de demeurer tranquille et inconnue.

Adieu, ma chère amie; excusez le sérieux de cette lettre, et croyez-moi toujours, etc.

ÉVELINA ANVILLE.

LETTRE XLII.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Holborn, 9 juin.

HIER matin nous fûmes invitées à dîner et à passer la journée chez les Branghton ; M. Dubois, qui fut aussi de la partie, vint nous prendre, et nous accompagna à Snow-Hill.

Le jeune Branghton nous reçut à la porte, et m'annonça comme une grande nouvelle, que ses sœurs n'étoient pas encore habillées. « Venez, miss, il faut les surprendre ; je parie que vous les trouverez dans le miroir ».

Il voulut m'introduire chez elle, mais je l'en remerciai, et je préférai de rester avec madame Duval. M. Branghton père se chargea peu après de nous y conduire lui-même ; il fallut le suivre, et se résoudre à grimper les escaliers ; mais il n'eut pas plutôt ouvert la porte, que ses filles poussèrent de hauts cris. L'aînée surtout fut très-mécontente. : « A quoi pensez-vous, papa, de nous amener du monde avant que nous ne soyons habillées » ?

M. Branghton.

M. Branghton. « Ayez-en honte, paresseuses ; voilà votre tante, la cousine, et M. Dubois qui vous attendent ; où voulez-vous que je les laisse » ?

Miss Branghton. « Et qui leur a dit de venir si-tôt » ? Je croyois que miss se conformoit aux heures du grand monde, et je ne l'attendois pas encore.

Miss Polly. « Il n'y a qu'a les reconduire dans la boutique ; nous ne serons pas prêtes d'une demi-heure.

M. Branghton se mit fort en colère, et fit un tapage horrible. Nous n'en fûmes pas moins obligés de redescendre, et de prendre place dans la boutique. Le frère se divertit beaucoup de ce que nous avions *attrapé* ses sœurs ; il jugea à propos de m'entretenir longuement de leur paresse, et des querelles qu'ils ont souvent ensemble.

Les demoiselles Branghton ayant enfin achevé leur toilette, vinrent nous joindre. Elles eurent un démêlé assez désagréable avec leur père, et elles répondirent très-impertinemment aux reproches justement mérités qu'il leur faisoit. Cette scène amusa beaucoup le frère, ce qui engagea une seconde querelle : « Et de quoi riez-vous, monsieur Tom ? il vous sied bien de

vous moquer de nous quand papa nous gronde ».

« Qu'est-il besoin que vous passiez la moitié de la journée à la toilette? Vous n'êtes jamais prêtes, vous autres ».

« En tout cas, cela ne vous regarde point; mêlez-vous de vos affaires, et laissez-nous avoir soin des nôtres. Jeune drôle comme vous êtes, savez-vous le temps qu'il faut à une femme pour finir sa toilette » ?

« Jeune drôle! en effet, vous seriez bien aises un jour d'être à mon âge, quand vous serez devenues vieilles filles ».

Ce dialogue amusant fut poussé jusqu'au moment où on servit le diné. Nous remontâmes; chemin faisant, miss Polly me confia que sa sœur avoit demandé la chambre de M. Smith, mais qu'il l'avoit refusée en prétextant que, dans une occasion pareille, on y avoit répandu de la graisse; que cependant nous y prendrions le thé, et que je devois m'attendre à voir un homme du bon ton, mis avec élégance, qui fréquente les bals et les assemblées, et tient un domestique en livrée.

Nous fîmes un très-mauvais repas: des mets mal apprêtés, le service partagé entre une servante et les jeunes Branghton, des querelles sans fin; tout cela ne contribua pas à

nous égayer, et bien moins encore à faire ressortir l'air de prétention et de fête qu'on affecta d'attacher à ce régal.

A l'issue du dîné, miss Polly me proposa de descendre *pour voir les passans*.

Le jeune Branghton. « Vous aimez furieusement à faire les badaudes. Ce n'est pas votre beauté pourtant qui devroit vous y engager, car des visages comme les vôtres feroient peur aux chevaux ».

Miss Polly. « Il appartient bien à un magot comme vous de parler de beauté ; mais je vous conseille de ne pas prendre ces airs, sans quoi je dirai à miss ce que vous savez ».

Le jeune Branghton. « Je m'en moque, dites-lui tout ce qu'il vous plaira ».

Je les priai de se tranquilliser, puisque je ne prétendois pas savoir leurs secrets.

Miss Polly. « Ah! vous les saurez, cependant ; pourquoi mon frère s'avise-t-il de faire l'impertinent? L'autre soir — ».

Le jeune Branghton « Halte-là, Polly, si vous ne voulez qu'à mon tour je raconte votre dernière aventure avec M. Brown. Nous serons bientôt quittes, je vous en avertis ».

Miss Polly rougit ; et pour détourner la conversation, elle me proposa une seconde

fois de descendre dans la boutique, en attendant que nous puissions entrer chez M. Smith.

Miss Branghton. « C'est ce que nous pouvons faire de mieux, cousine ; notre rue est un grand passage, et vous verrez bien du beau monde : c'est notre amusement favori quand nous sommes parées ».

Le jeune Branghton. « Elles ne feroient que cela toute la journée, si mon père les laissoit faire ; mais ce n'est pas tout-à-fait la même chose quand vous les voyez le matin en négligé sale et en bonnet de nuit ; alors elles restent nichées en haut dans leur chambre. Quelquefois je leur envoie le jeune Brown ; cela les déconcerte horriblement ; elles courent, elles se cachent, elles crient comme des folles. Pour achever ensuite la pièce, je me mets à rosser les chats ; cela fait un chorus, un vacarme de tous les diables ».

Ce beau récit donna lieu à une nouvelle dispute, qui dura jusqu'à ce que nous fûmes convenus que nous descendrions tous dans la boutique.

En passant devant la chambre de M. Smith, miss Branghton eut soin de dire assez haut pour être entendue, qu'elle étoit surprise de ce qu'on tardoit tant à nous ouvrir cet appartement. Ce

fut autant de peine perdue ; M. Smith fit la sourde oreille, et nous laissa continuer tranquillement notre chemin.

Nous trouvâmes dans la boutique un jeune homme habillé de noir, appuyé contre le mur, les mains jointes et les yeux fixés contre terre ; toute son attitude annonçoit un homme mélancolique, absorbé dans une profonde rêverie. Il se retira dès qu'il nous apperçut ; et comme je vis que personne ne faisoit attention à lui, je ne pus m'empêcher de m'informer qui il étoit.

Miss Branghton. « Ce n'est qu'un pauvre poëte écossais ».

Miss Polly. « Qui meurt de faim, je pense ; car Dieu sait de quoi il vit ».

Le jeune Branghton. « De son savoir, apparemment. N'est-ce pas tout ce qu'il faut à un poëte » ?

Miss Branghton. « Sur-tout à un poëte comme celui-là, fier et gueux ».

Le jeune Branghton. « Mais, avec tout cela, il faut bien qu'il vive et qu'il mange : d'ailleurs, il n'est pas écossais pour rien ; ces gens ne viennent ici que pour vivre à nos dépens ».

La situation de cet étranger excita à la

fois ma compassion et ma curiosité ; et je témoignai quelque envie de savoir d'autres détails.

J'appris alors qu'il demeuroit dans la maison depuis trois mois ; que dans les premiers temps, il s'étoit mis en pension chez les Braughton ; mais que bientôt après il s'étoit retiré de leur table. « Depuis cette époque, ajouta miss Polly, on ne lui a vu prendre aucune nourriture, et Dieu sait s'il a de quoi mettre sous la dent. Il a toujours eu un air abattu ; mais pendant l'espace d'un mois, il nous a paru plus endormi que jamais : il a pris le deuil tout d'un coup, sans qu'on sache pour qui, ni à quelle occasion : nous croyons que c'est uniquement par goût ; car personne ne se met en peine de lui, et nous doutons qu'il ait une famille. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'il est en arrière de trois semaines de loyer, et ses fonds doivent être très-bas : quelques pièces de vers que nous avons trouvées de temps en temps dans sa chambre, nous font juger qu'il étoit poëte, ou du moins qu'il a un coup de hache ».

Ils me montrèrent quelques fragmens confus, écrits sur des feuilles volantes, sans ordre, ni liaisons : ils portent tous l'empreinte d'une humeur mélancolique. J'y ai distingué

un morceau que je crois digne d'être conservé ; j'en ai pris copie, et je vous le transcris ici.

« O vie humaine ! douloureux et pénible mélange singulier de tous les maux, de toutes les vicissitudes de la nature ! tantôt tu flattes les malheureux mortels des plus belles espérances, et tantôt tu les accables du poids cruel du désespoir. O homme ! esclave de l'orgueil, tu ressembles à un enfant capricieux, qui, sans connoître ce qui lui est utile, ne trouve du plaisir que dans les choses qu'on lui refuse, et du dégoût que dans ce qui lui est accordé !

« O toi ! dont la durée est si précaire et si courte, en bute au vice et à la folie, toujours tourmentée par l'indigence, la honte et les remords ! ô vie ! à mesure que tu avances tes pas pénibles, tu semble offrir à la jeunesse des couronnes et des fleurs, et tu réserves à la vieillesse des herbes venimeuses ; tu ne cesses de reproduire, sous des formes nouvelles, les maux les plus cruels » !

Ce morceau pathétique annonce un cœur en proie à la plus vive douleur. L'auteur m'intéresse ; il doit lui être arrivé de grands malheurs : mais je ne conçois pas comment il peut se résoudre à rester avec des personnes aussi

insensibles, et qui le méprisent, tant à cause de sa pauvreté, que par préjugé national. Il faut qu'il ait de puissans motifs pour supporter leur dureté ; peut-être, hélas ! est-ce la nécessité seule qui lui fait la loi. Je le plains sincèrement, et je voudrois être en état de lui donner quelque secours.

Dans cet intervalle, le domestique de M. Smith vint avertir miss Branghton qu'elle pouvoit disposer actuellement de la chambre de son maître, parce qu'il alloit sortir.

Ce message gracieux n'augmenta guère ma curiosité de faire la connoissance de M. Smith ; son offre fut cependant acceptée avec empressement par les demoiselles Branghton, et elles m'invitèrent d'en profiter ; je les priai de souffrir que j'allasse tenir compagnie à madame Duval en attendant le goûter.

Je retournai donc en haut, accompagnée du jeune Branghton, qui me fit l'honneur de me présenter sa main, et je demeurai avec madame Duval jusqu'à ce qu'on nous appelât pour prendre le thé ; alors nous descendîmes tous.

Les demoiselles Branghton étoient assises dans l'une des croisées, et M. Smith étoit appuyé nonchalamment contre celle qui étoit à

l'autre extrêmité de la chambre. Ils se levèrent tous dès que nous entrâmes; et M. Smith, pour montrer qu'il étoit le maître du logis, me conduisit fort obligeamment vers un fauteuil qui étoit placé au haut bout; il ne fit attention à madame Duval qu'après que je me fus levée pour lui céder mon siége.

M. Smith se mit peu en peine du reste de la compagnie; et s'attachant à moi seule, il entama la conversation dans un style galant, qui m'étoit également nouveau et désagréable. Il est vrai que sir Clément Willoughby m'a assez accoutumée aux complimens et aux propos doucereux; mais son langage, quoique trop recherché, est du moins celui d'un homme comme il faut, et il y auroit de l'injustice à le mettre en comparaison avec les habitans de cette maison. M. Smith veut paroître gai et spirituel; mais sa vivacité est maussade, et toutes ses manières me déplaisent au point que si j'avois à choisir entre sa *pétulance* et la *stupidité*, je me déciderois pour celle-ci, fût-elle même aussi hébêtée que Pope nous la dépeint.

M. Smith me fit mille excuses de ce qu'il avoit refusé sa chambre pour le dîné, et il ajouta qu'il n'auroit assurément pas commis

cette impolitesse, s'il avoit eu l'honneur de me voir plutôt; qu'il se croiroit trop heureux si, dans la suite, je voulois bien disposer de lui. Je lui répondis que tous les appartemens de cette maison m'étoient également indifférens, et en cela j'accusois juste.

« A vous dire vrai, madame, les demoiselles Branghton n'ont soin de rien, sans quoi ma chambre seroit très-fort à leur service. Je ne demande pas mieux que d'obliger le beau sexe; c'est-là mon fort: mais la dernière fois que je les reçus chez moi, elles ont mis la chambre dans un état à faire peur. Or, quand on aime la propreté, comme moi, vous sentez bien que cela ne fait pas plaisir. Quant à vous, madame, ce n'est pas la même chose; et, je vous proteste, dût-on ruiner tous mes meubles, je ne croirai pas avoir acheté trop cher le plaisir de vous être utile; trop heureux encore de ce que je possède une chambre qui soit digne de vous recevoir » !

Je ne vous citerai plus rien de notre conversation; il suffira de vous dire que je fus obsédée pendant toute la soirée de cet ennuyant personnage: il eut tout le temps d'excéder ma patience, malgré les efforts qu'il fit pour paroître à son avantage.

Adieu, mon cher monsieur, je suppose que vous serez las d'entendre parler de ces gens-ci : mais il faut bien que je vous entretienne d'eux ; car je ne vois pas d'autre société. Heureux le moment où je pourrai les quitter et retourner à Berry-Hill !

LETTRE XLIII.

Continuation de la Lettre d'EVELINA.

M. SMITH est venu ce matin m'offrir un billet pour l'assemblée de Hampstead. Je l'ai remercié de son attention, mais en le priant de m'en dispenser. Il ne se rebuta point de mon refus, et il insista avec chaleur : enfin, voyant que je ne pouvois me débarrasser de lui, je lui déclarai net que mon parti étoit pris, et que je n'accepterois point son billet. Une réponse aussi ferme le décontenança, et il jugea à propos de me demander mes raisons.

Tout autre que lui les auroit aisément devinées ; mais comme il ne parut pas s'en douter, je crus qu'il seroit déplacé d'en venir à des explications. Il me prévint d'ailleurs. « Mais, en vérité, madame, vous êtes trop modeste ;

je vous assure que ce billet est entièrement à votre service, et je serai très-flatté d'avoir l'honneur de danser avec vous: plus de façons, je vous en prie ».

« Vous vous trompez, monsieur, lui répondis-je; je ne suis pas capable de penser que vous m'ayez offert une politesse, sans avoir l'intention de me la faire accepter; mais il seroit inutile de vous alléguer les raisons de mon refus, puisque également il ne dépend pas de vous de lever mes difficultés ».

Cette réplique sembla le mortifier un peu, et je n'en fus pas fâchée, car je ne goûtois pas trop les libertés qu'il se donnoit. Persuadé enfin que toutes ses instances étoient inutiles, il se tourna vers madame Duval, et la pria d'intercéder pour lui; qu'il auroit soin de se procurer un second billet pour elle-même.

« Monsieur, lui dit-elle avec humeur, vous eussiez pu tout aussi bien me demander la première; je ne suis pas accoutumée à ces sortes de grossièretés: gardez vos billets, nous n'en avons que faire ».

Cette sortie acheva de le déconcerter: il fit quelques excuses à madame Duval, en ajoutant assez adroitement qu'il n'auroit pas manqué de s'assurer d'avance de son agrément,

s'il avoit pu prévoir le refus de la jeune demoiselle; qu'il avoit espéré, au contraire, que celle-ci l'aideroit à la persuader elle-même.

Cette justification parut suffisante à madame Duval; et M. Smith, à mon grand chagrin, emporta son consentement; elle lui promit, pour elle et pour moi, que nous le suivrions à Hampstead dès qu'il voudroit.

M. Smith, fier de ce succès, s'approcha de moi pour me demander, d'un air triomphant, si je comptois encore persister dans mon refus? Je ne lui répondis rien, et il se retira. Il a entièrement réussi à captiver les bonnes grâces de madame Duval; et elle dit, lorsqu'il fut parti, que c'étoit le plus aimable jeune homme qu'elle eût vu en Angleterre. J'ai saisi la première occasion pour essayer de prier madame Duval, avec toute la modération possible, de me dispenser de cette partie. Je lui ai représenté de mon mieux combien il seroit indécent que j'acceptasse un cadeau de la part d'un jeune homme que je ne connois point; elle s'est moquée de mes scrupules, en m'appelant une sotte petite campagnarde, qui a grand besoin d'apprendre l'usage du monde.

Le bal aura lieu la semaine prochaine. Je

suis persuadé qu'il ne convient pas que j'y aille, et par cette raison je ferai tout ce qui dépendra de moi pour esquiver cette invitation. Miss Branghton pourroit m'être utile dans cette occasion; elle a des vues sur M. Smith, et elle désapprouvera vraisemblablement qu'il m'ait choisie pour sa moitié; de sorte qu'elle m'accordera volontiers ses bons offices.

11 *juillet*.

Oh! mon cher monsieur, j'ai eu une frayeur mortelle, et en même temps un grand sujet de joie; j'ai sauvé un homme, qui sans moi étoit perdu.

Madame Duval m'annonça ce matin qu'elle se proposoit d'inviter pour demain la famille Branghton, et ne jugeant pas à propos de se lever encore (elle passe ordinairement la matinée au lit), elle me chargea de son message. M. Dubois, qui arriva dans le même moment, m'accompagna.

Je trouvai M. Branghton dans sa boutique; il me dit que ses enfans étoient sortis; mais qu'ils rentreroient incessamment. Il me pria de prendre la peine de monter pour les attendre. C'est ce que je fis, pendant que M.

Dubois resta en bas. J'entrai dans la chambre où nous avions dîné la veille ; et, par un hasard des plus singuliers, je me plaçai le visage tourné contre l'escalier.

Dans moins d'un quart-d'heure, je vis passer l'écossais dont je vous ai parlé dans ma dernière ; il avoit les yeux égarés, et sa démarche étoit incertaine. En tournant le coin de l'escalier, qui est fort étroit, le pied lui glissa, et il tomba. Dans le mouvement qu'il fit pour se relever, j'apperçus distinctement le bout d'un pistolet qui sortoit de sa poche.

Je fus saisie au-delà de toute expression. Ce que j'avois entendu de la situation misérable de ce jeune homme, me fit craindre qu'il ne méditât un mauvais coup. Frappée de cette idée, les forces me manquèrent ; je demeurai immobile, incapable d'agir, glacée d'effroi.

L'étranger continua son chemin, et je le perdis bientôt de vue. Je tremblois comme une feuille ; mais la réflexion que je pourrois peut-être prévenir un malheur, me rendit mes esprits, et je me remis, soutenue par l'espérance de sauver cet infortuné.

Je résolus d'abord de courir vers M. Branghton ; mais tout pouvoit dépendre d'un seul

instant. Je ne pris donc conseil que de mes craintes, et je montai au troisième étage.

Arrivée au haut de l'escalier, je m'arrêtai; la porte de la chambre étoit entr'ouverte, et je pus distinguer ce qui s'y passoit.

J'apperçus un pistolet qui étoit posé sur la table; l'étranger en tira un second de sa poche: il sortit quelque chose d'un petit sac de cuir; après quoi il prit un pistolet dans chaque main, se jeta à genoux, et s'écria : « Pardonnez, ô mon Dieu » !

Dans ce moment, mes forces et mon courage me revinrent comme par inspiration; je me précipitai dans la chambre, et je n'eus pas plutôt saisi son bras, qu'accablé de frayeur, je tombai moi-même sans connoissance. Je ne fus pas long-temps à me remettre; cet infortuné étoit devant moi, et me regardoit d'un œil à-la-fois farouche et attendri. Je me relevai : les pistolets étoient sur le plancher. J'aurois voulu les ôter; mais j'étois trop foible pour m'y hasarder. L'homme étoit immobile comme une statue; et sans proférer une parole, il me fixa avec des yeux toujours également égarés. J'étois appuyée d'une main sur la table, et dans cette position nous passâmes plusieurs minutes.

Enfin, ne sachant quel parti prendre, j'allois sortir. Il me laissa passer, et demeura toujours dans une attitude qui marquoit le dernier degré du désespoir.

Un mouvement de pitié me fit revenir sur mes pas; et poussée par un sentiment que je n'eus pas la force de réprimer, je me déterminai à emporter les pistolets; mais le malheureux pour qui je m'exposois me prévint, et s'empara de nouveau des armes que je voulois lui arracher.

Je ne savois plus ce que je faisois; mais, par un heureux instinct, je lui retins le bras, et je lui dis: « Monsieur, ayez compassion de vous-même ».

A ces mots, il laissa tomber les pistolets, et joignant les mains, il s'écria avec ferveur: « O mon Dieu! est-ce un ange que tu m'envoies » ?

Encouragée par ces mots, j'essayai encore une fois de m'emparer de ses armes; mais ce furieux m'en empêcha, et s'écria: « Que prétendez-vous faire » ?

« Vous réveiller, repris-je, avec une intrépidité que j'aurois de la peine à retrouver; vous ramener à la raison, vous sauver du précipice ».

Je pris les pistolets ; l'homme ne dit pas un mot, il ne chercha pas non plus à me retenir. Je me glissai hors de la chambre, et je descendis avant qu'il eût le temps de revenir de son extase.

De retour dans la chambre, d'où j'avois observé le commencement de cette scène effrayante, je n'eus rien de plus pressé que de me jeter sur une chaise, pour m'y abandonner aux sentimens douloureux dont j'étois accablée ; un ruisseau de larmes me soulagea fort à propos.

Je demeurois dans cette situation pour rêver à l'aventure dont je venois d'être témoin ; le premier objet que je vis en levant les yeux, fut le malheureux jeune homme qui m'avoit causé tant d'alarmes : il se tenoit appuyé contre la porte, ses yeux égarés fixés sur moi.

Je voulus m'avancer vers lui, mais je n'eus pas la force de quitter mon siége. Alors il me dit d'une voix tremblante : « Qui que vous soyez, tirez-moi, je vous supplie, de l'incertitude où je me trouve ; ce qui vient de m'arriver, est-ce un songe » ?

Je n'eus pas la présence d'esprit de répondre à cette question, qui me saisit par le ton singulier et en même-temps solemnel dont elle fut prononcée. Mais, comme je remarquai que

l'étranger cherchoit des yeux les pistolets, et qu'il faisoit mine de vouloir s'en rendre maitre, je fus la première à les relever, et je lui criai : « Arrêtez ! au nom du ciel » !

« Mes yeux ne me trompent-ils pas, reprit-il? suis-je bien au monde? Et vous-même, y êtes-vous » ? —

Il fit quelques pas vers moi; je me retirai à mesure, en tenant toujours les pistolets : « Non, lui dis-je, vous ne les aurez pas; vous ne les obtiendrez jamais de mes mains ».

« Et dans quelle vue prétendez-vous me les retenir? »

« Pour vous laisser le temps de réfléchir, pour vous sauver d'un malheur éternel ».

« Vous me surprenez, reprit-il, les yeux et les mains levés vers le ciel; vous me surprenez très-fort ».

En disant ces mots, il parut plongé dans la plus profonde rêverie. Le bruit qui se fit entendre au bas de l'escalier, annonça l'arrivée des Branghton : aussi-tôt cet infortuné se réveilla comme en sursaut. Il s'approcha de moi, mit un genou en terre, saisit ma robe, qu'il pressa de ses lèvres, et vola promptement hors de la chambre.

Une aventure aussi extraordinaire et aussi

touchante, fit sur moi la plus forte impression, j'étois épuisée au point que je tombai évanouie avant que les Branghton fussent entrés.

Ma vue devoit les effrayer; j'étois étendue par terre, les pistolets à côté de moi : ce coup-d'œil sembloit leur annoncer une catastrophe tragique.

Je repris insensiblement mes esprits, graces aux cris, plutôt qu'aux soins qu'ils me donnèrent. Ils me supposoient morte, et personne ne pensoit à m'apporter du secours.

J'étois à peine un peu revenue, qu'ils m'étourdirent d'un torrent de questions; ils crioient tous à pleine tête. Je satisfis leur curiosité aussi bien que je pus, et mon récit les remplit d'effroi; mais comme je n'étois guère en état de parler long-temps, je demandai une chaise à porteurs pour retourner au plus vîte chez moi.

Avant que de quitter la maison, je leur recommandai instamment de veiller de près leur malheureux locataire, et d'écarter sur-tout soigneusement, tout ce qui pourroit servir à exécuter le coup funeste qu'il méditoit.

M. Dubois parut fort en peine de mon indisposition; il suivit ma chaise, et me reconduisit chez madame Duval.

Le sort de cet infortuné absorbe actuellement

toute mon attention. Si malheureusement il persiste dans l'horrible dessein qu'il a formé, on l'en empêchera difficilement. Que ne puis-je approfondir la nature des maux auxquels il est livré ! Que ne puis-je apporter quelque soulagement à ses souffrances! Je suis sûre, monsieur, que vous lui accorderez votre compassion. Que n'êtes-vous ici, vous trouveriez peut-être le moyen de le faire revenir de l'erreur qui l'aveugle, et de verser dans son âme affligée un rayon de paix et de consolation.

LETTRE XLIV.

Suite de la Lettre d'EVELINA.

Holborn, 13 juin.

HIER, les Branghton ont tous dîné ici. La conversation roula en grande partie sur l'aventure que je vous ai rapportée. M. Branghton exprima ses sentimens à l'égard du malheureux qui en fut l'objet, dans des termes qui méritent d'être cités. Voici sa harangue mot à mot ; vous la trouverez marquée au coin de l'humanité la plus désintéressée.

« Ma première idée, dit-il, étoit de mettre

incessamment mon locataire à la porte, car si malheureusement il s'avisoit de se tuer dans ma maison, il m'en résulteroit un embarras infini. D'un autre côté, si je le laisse aller, je risque de perdre ce qu'il me doit; au lieu que s'il meurt dans ma maison, j'ai un droit exclusif sur sa succession, et j'aurai du moins de quoi me payer. J'avois déjà pensé précédemment de l'envoyer en prison; mais qu'y aurois-je gagné ? Il ne sait rien faire, et le peu de travail auquel on pourroit l'employer, n'auroit pas de quoi acquitter ma prétention. J'ai donc cru devoir recourir à la voie de la douceur, et je lui ai déclaré positivement l'autre jour qu'il me falloit mon argent sur l'heure. Il me renvoya à la semaine prochaine; mais je lui ai donné à entendre que je n'étois pas homme à me laisser leurrer. Alors il me remit une bague qui, j'en suis sûr, vaut dix guinées entre frères. Il me dit que pour tout au monde il ne voudroit pas s'en défaire; mais je me moque de ses balivernes, et je compte bien garder le bijou jusqu'à ce que je sois satisfait ».

« Qui sait d'ailleurs, ajouta la cadette des Branghton, comment cette bague lui est venue » ?

« Sans doute; mais n'importe, je pourrai toujours légitimer ma propriété.

Quels principes ! mon cher monsieur ; quelle façon de penser ! Et je dois vivre avec ces gens-là ! Mais écoutez la suite, s'il vous plaît.

M. Brangton le fils n'oublia pas d'ajouter son avis : « Je lui promets bien, dit-il, qu'à la première occasion je lui ferai boire un affront des plus sanglans. Ah ! si j'avois su que cet homme n'étoit qu'un gueux, comme je lui aurois rabattu les grands airs qu'il s'est donnés en arrivant » !

« Et quels airs, demanda madame Duval » ?

« Vous n'avez pas d'idée, ma tante, des querelles que j'ai eues avec lui. Un jour entr'autres, je lui dis, je ne me rappelle plus à quel propos, que peut-être il n'avoit jamais eu ci-devant une aussi bonne table que la nôtre. A cette seule parole, voilà-t-il pas qu'il se met dans une colère de possédé. Heureusement je n'y fis pas grande attention ; mais à l'avenir je saurai bien l'obliger à filer plus doux ».

« Oui, reprit miss Polly ; mais il a bien changé depuis quelques jours, il ne se sauve plus, il ne se cache plus ; il est d'une honnêteté charmante : on le voit toujours dans la boutique, il monte et descend à tout moment, il guette tous ceux qui entrent chez nous ».

« Vous voyez bien ce qu'il cherche, ré-

pondit M. Branghton ; c'est à miss qu'il en veut ».

« Ah ! parbleu, ajouta le fils, cela seroit plaisant, s'il étoit devenu amoureux de ma cousine ».

« Fi donc ! répartit miss Branghton ! la conquête d'un mandiant, j'en aurois honte pour elle ».

Tel fut cet entretien, auquel je n'ai pas pris grande part, comme vous voyez. L'arrivée de M. Smith donna une tournure différente à la conversation. Miss Branghton me pria d'observer avec quel air déjagé M. Smith se présentoit, et elle me demanda si je ne lui trouvois pas la mine d'un homme de distinction ?

Il jugea à propos de nous interrompre : « Venez, mesdemoiselles, que je vous sépare ; je ne souffre nulle part deux femmes l'une à côté de l'autre ». Et en même temps il fit passer poliment miss Branghton sur une autre chaise, et il s'assit entr'elle et moi.

M. Smith. « N'est-il pas vrai, mesdames, que vous voilà mieux placées que tantôt, et ne trouvez-vous pas que mon arrangement est très-bien imaginé » ?

Miss Branghton. « Je n'y ai rien à redire, pourvu que ma cousine en soit contente ».

M. Smith.

M. Smith. « Oh ! je me pique toujours d'étudier le goût du sexe, — c'est le premier de mes soins. Et d'ailleurs, pouvois-je être de trop ici ? Deux femmes, qu'auroient-elles à se dire » ?

Le jeune Branghton. « A se dire ? parbleu ! vous n'y pensez pas ; comme si les femmes pouvoient manquer de matières à jaser. En avez-vous jamais vu qui soient chiches de paroles » ?

M. Smith. « Point de ces sorties, M. Tom, en ma présence ; vous savez que je ne les aime pas, et que je suis le champion du sexe ».

Miss Branghton m'ayant offert ensuite quelques gâteaux, ce galant homme s'avisa de me dire qu'à ma place, il n'accepteroit jamais rien des mains d'une femme.

Je lui demandai la raison.

« Parce que je craindrois, dit-il, d'être empoisonné par quelque rivale de ma beauté ».

« Je croyois, monsieur, que vous n'aimiez pas les sorties » ?

« Vous avez raison, madame, ce mot m'est échappé malgré moi : on ne réfléchit pas toujours à ce qu'on dit ».

Après cela, on se jeta sur les endroits publics et sur les spectacles. Le jeune Branghton me

demanda si j'avois vu la salle de George à Hampstead ?

Je lui répondis que je n'en avois jamais entendu parler.

Le jeune Branghton. « Tant mieux, miss, c'est un plaisir de plus qui vous attend, et je vous promets que vous en aurez. Nous irons voir cela un de ces dimanches, et moi je prétends régaler ; mais c'est à condition que mes sœurs ne vous préviennent sur rien ; je veux vous ménager une surprise : et puisque c'est moi qui paye, je crois qu'il m'est permis aussi de faire les conditions ».

M. Smith. « Mais y pensez-vous, monsieur Tom ? Voudriez-vous conduire mademoiselle dans un endroit qui n'est fait que pour les gens du peuple ? Si c'étoit encore chez don Saltero à Chelsea, passe pour cela. Connoissez-vous, miss, ce spectacle » ?

« Non, monsieur ».

M. Smith. « J'aurai donc le plaisir de vous y accompagner ; vous y trouverez du beau monde, j'en suis sûr, sans quoi je me garderois bien de vous proposer la partie ».

M. Branghton père. « Avez-vous vu, cousine, les jets d'eau de Sadler » ?

« Non, monsieur ».

M. Branghton père. « Vous n'avez donc rien vu » ?

Le jeune Branghton. « Et que dites-vous de la tour de Londres » ?

« Je ne l'ai jamais vue ».

Le jeune Branghton. « Comment, jour de Dieu ! vous n'avez pas vu la tour ? — Vous n'y êtes jamais montée » ?

« Non, assurément ».

Le jeune Branghton. « Hé bien ! il valoit tout autant ne pas venir à Londres ».

Miss Polly. « Vous n'avez donc peut-être pas été non plus au dôme de l'église de S. Paul » ?

« Tout aussi peu ».

M. Smith. « Mais du moins, j'espère, au Vauxhall et à Marybonne » ?

« Non plus, monsieur ».

M. Smith. « Non ! Dieu me pardonne, vous me surprenez. Le Vauxhall est le premier de tous les plaisirs ; je ne connois rien qui y soit comparable. Il faut que vous ayez vécu dans une singulière société à Londres : n'avoir pas vu le Vauxhall, c'est n'avoir rien vu de la ville. En attendant, c'est à nous à vous venger, et à prendre soin de vos amusemens ».

Pendant le cours de ce cathéchisme, on

nomma encore plusieurs autres spectacles dont je n'ai pas retenu les noms ; mais je répondois à chaque question par une négative, et mon ignorance désespéra beaucoup ces messieurs.

« Ah çà, reprit M. Smith, quand on eut desservi le thé, commençons par montrer à mademoiselle la différence qu'il y a de vivre avec des gens qui aiment à se divertir. Vive la joie ! Où irons-nous, par exemple, ce soir ? Quant à moi, je proposerois le théâtre de Foote; mais c'est aux dames à choisir, je n'ai d'autre volonté que la leur ».

Miss Branghton. « Il faut convenir que monsieur Smith est toujours d'une humeur charmante ».

M. Smith. « Eh ! sans doute, j'aime à être de bonne humeur, et rien ne m'en empêche; je suis sans souci, sans femme ! — ha, ha, ha ! excusez, mes desmoiselles, cette idée me fait rire ».

Personne n'ayant envie de contredire le projet de M. Smith, ni de répondre à sa saillie, nous allâmes à Haymarket, où je vis représenter *la Pupille* et *le Commissaire*, qui me divertirent beaucoup.

Au sortir du spectacle ; tout le monde est venu souper ici,

LETTRE XLV.

Suite de la Lettre précédente.

JE fus encore députée hier matin chez M. Branghton, conjointement avec M. Dubois ; nous étions chargés de lier une partie pour la soirée ; madame Duval n'avoit pas trouvé à sortir la veille, et elle en a eu des vapeurs.

J'apperçus, en entrant dans la boutique, mon malheureux Ecossais assis dans un coin, un livre à la main. Il me reconnut d'abord, car je le vis changer de visage.

Je fis ma commission à M. Branghton, qui me répondit que miss Polly étoit dans la chambre d'en haut, mais que ses frère et sœur étoient sortis. Je montai pour les attendre.

Miss Polly étoit seule avec M. Brown ; je fus un peu confuse de troubler ce tête-à-tête ; ma présence ne parut cependant pas les gêner beaucoup. Les douceurs et les caresses de M. Brown n'étoient pas celles d'un amant discret et délicat, et sa maîtresse n'avoit pas l'air de vouloir le tenir en respect. Je crus que j'étois un témoin superflu, et je leur dis que je des-

cendrois pour voir si miss Branghton étoit revenue : ils n'eurent pas honte de me laisser aller.

Je retournai à la boutique, et j'y retrouvai l'étranger ; il avoit la tête penchée sur son livre, mais j'observai très-distinctement que ses yeux étoient fixés sur moi.

M. Dubois fit de son mieux pour nous entretenir dans son jargon anglais jusqu'à l'arrivée des jeunes Branghton : ils parurent enfin.

« Ciel ! que je suis fatiguée, » s'écria la demoiselle en entrant, et aussi-tôt elle s'empara de la chaise dont je venois de me lever pour la recevoir. M. Branghton fils, qui apparamment étoit aussi fort fatigué, fit la même politesse à M. Dubois : deux chaises et trois tabourets composoient tout l'ameublement de la boutique, et il n'en resta pas pour moi. M. Branghton ne jugeant pas à propos de se déranger, invita l'étranger de se lever, et lui cria : « Allons, monsieur Macartney, prêtez-nous votre tabouret ».

Choquée de cette grossièreté, je déclinai le siège qui me fut présenté, et je priai miss Branghton de partager le sien avec moi, puisque de cette façon, nous ne dérangerions personne.

Le jeune Branghton. « Hé ! voilà bien des complimens ; cet homme n'a-t-il pas eu tout le temps de se reposer » ?

Miss Branghton. « Et s'il ne l'avoit pas eu, il lui reste une chaise là-haut dans sa chambre, et la boutique est à nous, je pense ».

J'étois indignée, et je crus venger en quelque façon l'injure qu'on faisoit à M. Macartney, en lui rendant la chaise qu'il venoit de quitter. Je le remerciai de son attention, en l'assurant que je préférois me tenir debout. Il n'osa plus se rasseoir, et il me salua respectueusement, avec la mine d'un homme qui n'est pas accoutumé à recevoir un traitement aussi honnête.

Je vis bientôt que cette légère marque de politesse de ma part envers cet infortuné, devint un objet de risée pour les Branghton; et qu'à l'exception de monsieur Dubois, tout le monde s'en mocquoit. Ainsi, pour couper court, je priai qu'on fît réponse au message de madame Duval, puisque j'étois pressée.

M. Branghton. « Allons, Tom; — allons, Biddy; où avez-vous envie d'aller ce soir? Votre tante et la cousine ont besoin de se divertir, comme vous voyez ».

Miss Branghton. « Eh bien! papa, ne pourrions-nous pas aller chez don Saltero? M. Smith

aime ce spectacle, et peut-être nous y accompagnera ».

Le jeune Branghton. « Il vaudroit mieux, selon moi, aller au théâtre de Hampstead ».

Miss Branghton. «Fi donc ! je n'en veux pas ».

Le jeune Branghton. « Eh bien ! vous vous en passerez : — personne ne vous presse d'être des nôtres ; nous n'en serons que mieux sans vous ».

Dans ce moment M. Smith revint au logis ; et il alloit traverser la boutique sans s'arrêter, lorsqu'il m'y remarqua par hasard, et ne tarda pas à me complimenter et à me demander gracieusement des nouvelles de ma santé, en protestant que s'il avoit pu se douter de ma visite, il auroit hâté son retour. Il fut singulièrement choqué de me voir debout, et il m'approcha au plus vîte le siège que j'avois déjà refusé.

M. Branghton lui dit qu'il arrivoit à point nommé, puisque Tom disputoit avec sa sœur sur une partie qu'on devoit arranger pour le soir : qu'il s'agissoit seulement de savoir où nous irions.

M. Smith. « Fi donc ! monsieur Tom, disputer avec une femme ; cela n'est pas dans l'ordre. Quant à moi, j'irai par-tout où ces

dames voudront, pourvu que mademoiselle soit de la partie (c'étoit de moi qu'il prétendoit parler). Choisissez, miss, je vous suivrai partout ; mais pas à l'église pourtant, s'il vous plaît, car les sermons me font peur ».

Miss Branghton. « Mon idée étoit que nous allassions chez Saltero ; n'êtes-vous pas du même avis » ?

M. Smith. » Vous savez bien miss Biddy, que je me remettrai volontiers au choix des dames, et je n'ai point de volonté à moi, mais il me semble pourtant qu'il feroit trop chaud aujourd'hui au café de Saltero. Cependant décidez, mesdames; j'attends vos ordres ».

C'est un tic assez singulier que j'ai remarqué à cet homme : il prétend toujours se soumettre à l'avis de tout le monde, et il ne manque jamais de désapprouver celui qu'il n'a pas proposé ; cela ne l'empêche pas de passer chez les Branghton pour un homme parfaitement bien élevé.

M. Branghton « Il n'y a qu'à aller aux voix, et chacun dira alors son sentiment. Ah ça ! Biddy, dites à votre sœur qu'elle descende ».

Miss Branghton. « Vous pourriez aussi bien charger Tom de cette commission ; c'est toujours moi que vous choisissez pour faire des

messages ». Il s'ensuivit une dispute entre le jeune Branghton et sa sœur, dans laquelle celle-ci fut obligée de céder.

M. Brown et miss Polly ayant jugé à propos de paroître, cette dernière se plaignit beaucoup de ce qu'on la dérangeoit pour si peu de chose ; qu'on auroit mieux fait de la laisser tranquille.

M. Smith. « Allons aux voix, mesdames ; et c'est à vous, miss, à commencer ». Là-dessus, il me demanda ce que je préférois, et il me dit en même tems à l'oreille, que je pouvois être sûre que mon choix seroit le sien, soit qu'il fût de son goût ou non.

Je m'excusai, et je lui fis sentir que n'ayant aucune idée des spectacles de Londres, il étoit juste que j'attendisse le sentiment de ceux qui les connoissoient mieux que moi. On eut de la peine à adopter cette réflexion : on recueillit cependant les voix. Miss Branghton se décida pour le café de Saltero ; sa sœur, son frère et M. Brown, pour des spectacles obscurs que je n'ai jamais entendu nommer ; M. Branghton père, pour les jets d'eau de Sadler; et M. Smith, pour le Vauxhall. Après que tout le monde eut prononcé, M. Smith me demanda ma voix, qui devoit être décisive. Comme M. Macartney

n'étoit entré pour rien dans cette délibération, je résolus de lui faire politesse, et de lui prouver que j'étois d'une meilleure trempe que le reste de cette société. Je remarquai pour cette raison que les suffrages n'étoient pas complets.

M. Branghton eut la brutalité de me répondre qu'il ne voyoit pas lequel pouvoit nous manquer, à moins que je n'eusse envie de prendre celui du chat.

« Non, monsieur, répliquai-je ; c'est celui de M. Macartney que je souhaite, s'il veut bien consentir à être des nôtres ».

Ils partirent tous d'un éclat de rire immodéré ; et moi j'étois si indignée de cette conduite révoltante, que je dis à M. Dubois que s'il ne vouloit pas me suivre, j'appellerois une voiture pour me retirer seule.

M. Dubois consentit d'abord à m'accompagner, malgré les efforts que M. Smith fit pour me retenir jusqu'à ce que la partie du soir fût arrangée.

Je lui répondis que je n'y étois pas intéressée, puisque je comptois rester chez moi ; que d'ailleurs je priois M. Branghton de faire rendre réponse à madame Duval quand il le jugeroit à propos. Après quoi je sortis de la boutique.

Cette entrevue a achevé de me dégoûter des Branghton. J'éviterai leur société autant que possible; mais je saisirai toutes les occasions pour distinguer l'infortuné Macartney. J'ai été fort contente de M. Dubois, qui témoigna ouvertement son mécontentement de la conduite indécente de ces gens.

Nous n'étions pas à dix pas de la maison, que M. Smith vint nous joindre pour me faire ses excuses, en protestant que tout ce qui s'étoit passé n'étoit qu'une *plaisanterie*, dont je ne devois pas être offensée; que si je croyois avoir à me plaindre des Branghton, il se chargeroit de ma satisfaction. Je le priai de ne pas s'en mettre en peine; mais je ne pus l'empêcher de me reconduire chez madame Duval.

Elle fut très-fâchée du mauvais succès de notre négociation. Un messager des Branghton nous apprit peu après qu'on s'étoit déterminé pour l'endroit qu'on appelle le *White-Conduite*. Je voulus être dispensée de la partie; mais il fallut en être malgré moi.

Je prévoyois que je passerois une soirée désagréable, et mon attente ne fut que trop remplie. Je tombai dans une foule de gens bruyans et mal élevés, en un mot, au milieu

de

de la lie du peuple : jugez combien je fus à mon aise ! Malheureusement les personnes de ma société y sembloient être parfaitement à leur place.

LETTRE XLVI.

Continuation de la Lettre d'ÉVELINA.

Holborn, 7 juin.

M. Smith réussit hier à lier une partie pour le Vauxhall. Madame Duval, M. Dubois, les Branghton, M. Bown, en étoient, et moi aussi; car, malgré tous mes efforts, il faut que j'en passe par tout ce qu'ils veulent.

Il fut convenu que nous partirions à huit heures en barque. Une course sur la Tamise étoit une nouveauté pour moi; j'avoue que je fis le trajet avec un vrai plaisir.

Le jardin du Vauxhall est beau, mais trop régulier; j'y voudrois moins d'allées tirées au cordeau, moins d'uniformité. L'illumination, et la société brillante qui s'assemble en cercle près de l'orchestre, offrent un coup-d'œil admirable; et si j'avois été en meilleure compagnie, je crois que je me serois plu beau-

coup dans cet endroit. Nous y avions une assez bonne musique, et entr'autres un concert de hautbois, qui fut supérieurement bien exécuté : cet instrument est d'un grand effet en plein air.

M. Smith s'attacha encore à me faire sa cour avec autant d'assiduité que de hardiesse; il m'excéda bientôt, et je m'en tins au seul M. Dubois : il est honnête et respectueux, et depuis que j'ai quitté Howard, je n'ai pas fait la connoissance de personne de son sexe qui le vaille. Il parle à la vérité un anglais à écorcher les oreilles; mais, tant bien que mal, il se fait comprendre : je suis trop timide pour risquer de parler le français, que je sais peu d'ailleurs. Au reste, je retire un double avantage de mes conversations avec M. Dubois; je me débarrasse par-là des autres personnages de cette société, et en même temps je fais plaisir à madame Duval.

Nous étions à nous promener dans le voisinage de l'orchestre, quand j'entendis sonner une cloche : je ne connoissois pas ce signal, et M. Smith, pour me l'expliquer, me fit courir à perte d'haleine jusqu'au bout du jardin ; là, il me fit entendre qu'on alloit faire jouer les eaux. Nous arrivâmes encore à temps pour jouir de ce spectacle, qui méritoit effective-

ment d'être vu. Ensuite on me fit faire quelques tours dans le jardin, où tous les objets m'étoient nouveaux : mon ignorance et mes méprises amusèrent infiniment ceux qui étoient de notre partie.

Le soupé fut servi dans une des premières loges, et nous nous mîmes à table vers dix heures. On trouva beaucoup à redire à chaque plat, et cependant on les vida jusqu'au dernier morceau. La conversation roula pendant le repas sur la cherté des vivres, et sur les profits que l'hôte pouvoit faire sur notre dépense. Après qu'on nous eut apporté du vin et du cidre, M. Smith s'écria : « Ah çà, donnons-nous-en au cœur joie ; il en est temps ou jamais. Comment trouvez-vous, miss, notre Vauxhall » !

Le jeune Branghton. « Comment elle les trouve ? Admirable, je pense ; où voulez-vous qu'elle ait jamais vu un endroit comme celui-ci » ?

Miss Branghton. « Quant à moi, je m'y plais, parce qu'on y est en belle société ».

M. Branghton. « Convenez, miss, que cette soirée est une fête pour vous ; je juge que de long-temps vous ne vous êtes pas divertie comme aujourd'hui ».

Je tâchai de leur marquer mon contentement; mais apparemment mes éloges ne leur parurent pas assez exaltés : ils avoient l'air du moins d'en attendre davantage.

Le jeune Branghton ajouta à cette dissertation, que pour goûter véritablement le Vauxhall, il falloit y être à la clôture. « Cela fait, continua-t-il, une soirée délicieuse, un désordre, une confusion de monde, un tintamare ; ici, des lampions brisés; là, des femmes qui courent pêle-mêle. — Oh ! sur ma foi, je ne manquerois pas la dernière soirée pour bien de l'argent ».

On demanda enfin le compte de la dépense, et nous nous levâmes. Les demoiselles Branghton proposèrent de prendre l'air pendant que les hommes régleroient l'écot. Madame Duval ne voulut point s'exposer dans la foule sans cavalier, et je refusai également.

« Sans doute par la même raison », reprit miss Polly, en jetant un regard significatif sur M. Smith.

Ce fut uniquement pour ne pas flatter la vanité de ce dernier, que je demandai à madame Duval la permission de la quitter pour un instant : elle me l'accorda sans peine, et nous convînmes que nous la rejoindrions dans la salle.

Je fus d'avis de nous y rendre d'abord, mais les demoiselles furent d'avis qu'il falloit auparavant nous divertir encore un peu : avec cela, elles parloient si haut et rioient avec si peu de ménagement, qu'elles attirèrent tous les regards sur nous.

« Il faudroit, reprit l'aînée, que nous fissions un tour dans les allées sombres ».

« L'idée est bien trouvée, ajouta sa sœur; nous nous y cacherons, et M. Brown croira que nous sommes égarées ».

Je leur fis sentir toute l'incongruité de ce projet, qui d'ailleurs nous exposoit à ne pas retrouver notre coterie du reste de la soirée. Mes représentations furent inutiles, et miss Branghton me fit même entendre que je serois apparemment mal à mon aise sans cavalier. Cette ineptie ne me parut pas digne de réponse. Je me laissai entraîner machinalement malgré moi, et nous nous engageâmes assez avant dans une longue allée foiblement éclairée. Nous étions presque arrivées au bout, quand nous fûmes accostées par une troupe de jeunes gens. Leur démarche, leurs cris et leurs éclats de rire nous annoncèrent qu'ils étoient pris de vin : ils nous entourèrent de manière que nous ne pûmes ni

avancer ni reculer. Les demoiselles Branghton poussèrent des cris, et j'étois excessivement effrayée; mais ces messieurs se moquèrent de notre peur: l'un d'eux s'avisa de me prendre rudement par le bras, en me disant que j'étois une jolie petite créature.

J'eus le bonheur de me dégager d'entre ses mains, et je me sauvai en grande hâte pour rejoindre la compagnie que j'avois eu l'imprudence de quitter; mais avant que je pusse atteindre mon but, je fus arrêtée par une autre troupe d'hommes, dont l'un me coupa le chemin, en s'écriant: « Où courez-vous si vîte, ma belle »? Un autre me retint par la main.

Effrayée et hors d'haleine, j'eus à peine la force d'articuler quelques paroles: « Au nom du ciel, messieurs, m'écriai-je, laissez-moi passer ».

A ces mots, l'un d'eux s'approcha brusquement de moi, en disant d'un ton de surprise: « Ciel! quelle voix ai-je entendue là »?

« Celle d'une de nos plus jolies actrices », répondit un autre.

« Non, repris-je, je ne suis point actrice; de grace! laissez moi ».

« Par tout ce qu'il y a de sacré, continua le précédent, que je reconnus pour sir Clément Willoughby, c'est elle-même ».

« Oui, sir Willoughby, répliquai-je; secourez-moi, je vous en prie, je meurs de frayeur ».

« Messieurs, s'écria-t-il, en écartant ceux qui me retenoient, laissez cette dame, je la réclame ».

« Ah! répondirent-ils, en jetant de grands éclats de rire; Willoughby est un prince fortuné ». L'un d'eux s'emporta beaucoup, en jurant que je lui appartenois par droit de conquête, et qu'il soutiendroit ses titres.

Sir Clément les assura qu'ils se méprenoient grossièrement, et promit de leur expliquer l'énigme une autre fois. Je lui donnai le bras, et nous nous en allâmes au milieu des acclamations de ses compagnons.

Dès que nous les eûmes perdus de vue, sir Clément n'eut rien de plus pressé que de demander de mes nouvelles : « Quel hasard, me dit-il, ma très-chère vie, quelle étrange révolution vous amène dans ces lieux-ci » ?

Honteuse et humiliée de ma situation, je gardai le silence. Ses questions réitérées me mirent cependant dans la nécessité de répondre, et je lui dis en bégayant : « J'ai perdu, je ne sais comment, ma coterie ».

Il me pressa la main, en ajoutant d'un ton

de voix passionné : « Oh ! que ne t'ai-je rencontrée plutôt » !

Choquée d'une licence à laquelle je m'attendois si peu, je m'arrachai de ses mains : « Est-ce là, monsieur, la protection que vous m'accordez » ?

Alors je remarquai ce que mon trouble m'avoit empêchée d'observer plutôt : il m'avoit fait passer dans une autre allée aussi sombre que la première. « Grand Dieu ! m'écriai-je, où suis-je ? quel chemin prenez-vous » ?

« Un chemin, où nous n'avons point de témoins à craindre ».

Indignée de ce propos, je refusai de le suivre davantage.

« Et pourquoi pas, mon ange, reprit-il » ?

Je palpitai de colère, et le repoussai avec effort : « Osez-vous me traiter avec une telle insolence » ?

« Insolence ! répéta-t-il ».

« Oui, monsieur, c'est le mot qui vous convient. Vous me connoissez ; je devois espérer votre appui, et vous osez vous permettre... ».

« Vous me confondez. — Que venez-vous donc faire ici ? — Est-ce la place de miss Anville ? — dans ces allées sombres ! — sans être

accompaguée! J'ai de la peine à en croire mes yeux».

Je lui tournai le dos, et sans daigner lui répondre, je courus en diligence vers l'endroit du jardin où je voyois des lumières et du monde. Il me suivit d'abord sans dire mot; puis il reprit: « Vous ne voulez donc pas m'expliquer ce mystère » ?

« Non, monsieur ».

« Ni souffrir que je l'interprête moi-même » ?

Il me fut impossible de soutenir plus longtemps cette conversation; je pleurai à chaudes larmes.

Dans ce moment il se jeta à mes pieds. « O miss Anville! la plus aimable des femmes, pardonnez-moi, — de grace, pardonnez si je me suis oublié; l'idée de vous avoir offensée me feroit mourir ».

« N'importe, pourvu que je retrouve mes amis; soyez sûr que jamais je ne vous reverrai, que je vous ai parlé pour la dernière fois».

« Qu'ai-je donc dit, qu'ai-je donc fait, ma très-chère dame, pour mériter tant de colère » ?

« A quelle extrémité me croyez-vous donc réduite? vous profitez de l'absence de mes amis pour m'insulter ».

« Ah! pouvez-vous me croire capable d'une pareille bassesse ? Je vous trouve dans une situation qui a lieu de me surprendre; je vous demande un mot d'explication; et vous avez la cruauté de me le refuser ».

« Vous vous y êtes pris d'une façon qui ne devoit vous attirer que du mépris ».

« Du mépris! est-ce là le sentiment que j'inspire à miss Anville » ?

« C'est le seul que vous méritez ».

« Eh! tandis que vous savez, mon aimable amie, que je ne respire que pour vous, que personne ne vous adore aussi passionnément, aussi tendrement que moi, pouvez-vous prendre plaisir à m'embarrasser, à me tourmenter de la sorte ?

« Vous vous trompez, monsieur; vos embarras et vos tourmens sont purement imaginaires; ils peuvent *m'offenser*, mais je suis loin d'y *prendre plaisir* ».

« Hélas! tant de hauteur peut-elle s'allier avec tant de douceur » ?

Je ne répondis plus rien, et je continuai à marcher à grands pas pour sortir de l'allée. Sir Clément, qui me suivoit de près, s'empara de ma main, et me supplia avec les plus vives instances, de lui pardonner ce qui s'étoit passé.

C'est uniquement pour me débarrasser de ses importunités que je me vis forcée de souscrire en quelque façon à sa prière ; mais j'eus soin de le faire de la plus mauvaise grace possible, et je lui promets bien que je n'en ressentirai pas moins sa conduite.

Lorsque je fus de retour dans la salle, et que je n'eus plus rien à craindre pour ma propre sûreté, mes inquiétudes se tournèrent vers les demoiselles Branghton, que j'avois laissées dans un danger manifeste. Cette réflexion l'emporta sur un reste de vanité, et je me déterminai à chercher au plus vîte ma coterie. Ce ne fut pas sans me rappeler les précautions que j'avois prises à l'opéra, pour cacher à sir Willoughby mes liaisons avec cette même société que j'allois rejoindre, et qui étoit si différente de celles dans lesquelles il m'avoit vue précédemment à Londres.

J'apperçus bientôt madame Duval et ses cavaliers ; sir Clément demeura stupéfait de me voir accompagnée de la sorte. On me demanda d'abord des nouvelles des demoiselles Branghton. J'avouai que j'avois eu le malheur de les perdre dans l'une des grandes allées, où nous avions été insultées.

M. Branghton me reprocha, dans les termes

les plus grossiers, l'imprudence que nous avions commise. Je priai son fils de voler au secours de ses sœurs; il n'y consentit que sur les ordres réitérés de son père, qui sortit avec lui : le sieur Brown se mit aussi en devoir d'aller à la découverte de sa belle.

Madame Duval ne s'apperçut qu'alors de la présence de sir Clément; elle lui fit un accueil peu gracieux, et me dit : « Vous voilà donc revenue, mon enfant? je suis surprise que vous ayez choisi un tel conducteur ».

« Je suis fâché, répondit sir Clément, si j'ai eu le malheur de vous déplaire; mais j'espère que vous ne m'envierez pas l'honneur de vous avoir ramené miss Anville, puisque j'ai eu l'avantage de lui être de quelque utilité ».

Madame Duval se préparoit à répliquer, lorsque M. Smith vint l'interrompre; il me frappa familièrement sur l'épaule, et me dit d'un ton de cavalier : « Aha! je vous retrouve enfin, mon petit déserteur; je vous cherche depuis une heure : comment avez-vous pu nous quitter » ?

Je me flattois qu'un regard imposant suffiroit pour réprimer les airs qu'il se donnoit; mais son intelligence ne va pas si loin : il continua sur le même ton : « Allons, mademoiselle,

cette

cette mine chagrine ne vous va pas après le tour que vous nous avez joué ; considérez les peines qu'il m'en a coûté pour vous chercher ».

« Monsieur, c'est votre faute et non la mienne, si vous les avez prises » ; et en même-temps je me tournai vers madame Duval.

Peut-être y avoit-il trop de fierté dans ce procédé, mais je voulois éviter les conjectures malignes de sir Clément, que je devinois assez par l'air de surprise qu'il affectoit. Il renoua sa conversation avec moi : « Vous n'êtes donc pas, mademoiselle, avec les Mirvan » ?

« Non, monsieur ».

« Y a-t-il long-temps que vous les avez quittés » ?

« Non, monsieur ».

« Malheureux que je suis! je comptois me rendre à Howard-Grove, et j'en ai déjà écrit au capitaine ; mais mon séjour n'y sera pas de longue durée. Resterez-vous encore quelque temps en ville » ?

« Je ne le crois pas ».

« M'est-il permis de savoir où vous irez ensuite » ?

« Cela n'est pas décidé jusqu'ici ».

« Pas décidé, dites-vous ! Ne retournez-vous pas chez les Mirvan » ?

« En vérité, je n'en sais rien pour le présent ».

Pour me sauver la suite de cet interrogatoire, je me mis à entretenir madame Duval, et je réussis de cette manière à réduire sir Clément au silence.

Quand même le changement subit que sir Clément croit appercevoir dans ma situation, pourroit excuser en quelque manière sa curiosité excessive, il n'en est pas moins vrai qu'en homme bien élevé, il devoit s'épargner tant de questions indiscrètes. Il semble mesurer ses égards aux sociétés que je fréquente; car, malgré les familiarités qu'il s'est toujours permises à mon égard, il ne s'est jamais oublié jusqu'à ce point. Aujourd'hui il croit que les temps ont changé, et il change avec eux : tel est, sans doute, le principe d'où il part, et cette façon de penser le rabaisse dans mon esprit plus que tous ses autres défauts.

Quel que fût mon embarras, je ne pus m'empêcher de me divertir beaucoup du singulier rôle que jouoit M. Smith depuis l'apparition de sir Clément; son ton suffisant et badin l'avoit quitté tout d'un coup, et il observoit le baronnet d'un air de perplexité et d'inquiétude; la présence d'un homme si supérieur à lui par le rang et les manières, lui imposa une retenue

respectueuse, et le fit *rentrer dans le néant dont il avoit osé sortir.*

Pour échapper à une nouvelle conversation que sir Clément étoit sur le point d'entamer, je m'amusai à examiner un des tableaux de la salle, et j'en demandai l'explication à M. Dubois.

« Vous vous adressez bien mal, me dit madame Duval ; pourquoi ne pas consulter M. Smith, qui connoît mieux le terrain? Venez, monsieur, nous expliquer ces peintures ».

M. Smith, encouragé par cette distinction, reprit d'abord son ton d'importance, et s'avançant fièrement vers nous, il se mit en devoir de satisfaire madame Duval. « Je connois, madame, tous ces tableaux, et je suis d'ailleurs amateur de la peinture, qui, en effet, est une fort belle chose ».

« Eh bien ! monsieur, répliqua madame Duval, expliquez-nous donc ce que signifie cette figure » ? (C'étoit un Neptune.)

« Celui-là ! ah, parbleu ! comment s'appelle-t-il déjà ? Eh ! puis-je donc être assez stupide pour avoir oublié un nom qui m'est aussi familier que le mien propre. — En attendant, je sais bien que c'est *un général d'armée*; toutes ces figures représentent des généraux ».

Sir Clément se mordit les lèvres, et j'eus moi-même toutes les peines du monde pour ne pas éclater.

« Voilà cependant, dit madame Duval, un singulier habillement pour un général ».

« Cette figure, interrompit sir Clément, me paroît si distinguée, que je la prendrois pour celle d'un feld maréchal. Ne le croyez-vous pas, monsieur » ?

« Oh ! oui, monsieur ; c'est précisément cela : mais son nom m'est échappé. Vous vous le rappellerez peut-être ».

« Non, en vérité ; je n'ai pas beaucoup de connoissance parmi les gens de guerre ».

Le ton ironique de sir Clément acheva de déconcerter le pauvre M. Smith ; et mortifié du malheureux succès de sa tentative, il prit le parti de se taire pendant le reste de la soirée.

Bientôt après M. Branghton nous ramena sa fille cadette, qu'il avoit réussi à délivrer d'entre les mains d'une troupe de jeunes insolens : l'aînée, qui revint ensuite, n'avoit pas été mieux traitée : le jeune Branghton et le sieur Brown nous rejoignirent aussi, et nous nous disposâmes tous à partir. Il n'étoit plus question que d'arranger notre retour en ville. Madame Duval refusoit d'aller le soir en barque. Sir Clément lui offroit son carrosse ; mais

cette proposition la mit fort en colère; elle lui répondit qu'elle se garderoit bien de se confier à un homme de sa trempe. Il fut décidé enfin que notre société se partageroit, et que madame Duval, les demoiselles Branghton, M. Dubois et moi, nous partirions en voiture.

Jusqu'ici tout alloit à mon gré; je me flattois que sir Clément seroit obligé de nous quitter, et par conséquent, qu'il ne découvriroit pas ma demeure. Nous étions effectivement déjà montés en fiacre, lorsqu'il cria halte au cocher: « C'est toi-même, misérable, lui dit-il, » que j'ai arrêté pour me ramener » ?

Le cocher biaisa un moment, mais il finit par avouer que sir Clément l'avoit réellement retenu, et qu'il l'avoit oublié. Il est évident qu'une pièce d'argent glissée dans la main de cet homme, opéra cet aveu : quelle petitesse de la part de M. Willoughby!

Celui-ci étoit trop rusé pour ne pas mettre à profit cet évènement; il nous représenta qu'il étoit absolument impossible de se procurer un autre carrosse dans le moment, et qu'ainsi il nous demandoit la permission de prendre une petite place dans le nôtre : il y monta sans attendre notre réponse, et nous nous mîmes en route.

Nous eûmes fort peu de conversation en chemin ; madame Duval seule laissa tomber de temps en temps quelques phrases, dans lesquelles elle mêla les mots d'*impertinence*, d'*impudence*, de *hardiesse*, etc. Heureusement ni sir Clément, ni personne de nous autres, ne releva ses expressions.

Sir Clément témoigna beaucoup de surprise du quartier où l'on nous conduisoit, et il fut bien plus étonné encore, lorsqu'il nous vit mettre pied à terre devant la maison d'un bonnetier. J'observai qu'il étoit attentif à *reconnoître la place*, vraisemblablement pour retrouver notre demeure. Il prit congé de nous, après avoir fait descendre du carrosse les demoiselles Branghton, qui retournèrent chez elles à pied accompagnées de M. Dubois.

Quelle fatale soirée ! tout le monde en a été mécontent, excepté sir Clément, qui parut de la plus belle humeur possible. Madame Duval est furieuse de l'avoir rencontré : M. Branghton gronde ses filles ; celles-ci sont à murmurer de leurs aventures ; leur frère se plaint de ce que la partie n'a pas été assez animée ; M. Brown est fatigué ; M. Smith mortifié, et moi-même, j'ai essuyé toutes sortes de désagrémens, et sur-tout celui d'avoir été trouvée par sir Clément en si mauvaise société.

Je suppose, monsieur, que cette entrevue vous déplaira également ; cependant je crois être à l'abri de ses visites ; madame Duval le hait trop pour l'admettre.

LETTRE XLVII.

Continuation de la Lettre d'ÉVELINA.

Holborn, 9 juin.

MADAME Duval s'est levée fort tard ce matin, et à peine avions-nous déjeûné à une heure, lorsque miss Branghton, M. Smith et M. Dubois vinrent nous souhaiter le bon jour. Cet excès de politesse nous surprit d'abord ; mais je découvris bientôt le véritable sujet de leur visite : miss Branghton et M. Smith étoient curieux de connoître celui qui m'avoit accostée la veille au Vauxhall : ils insistèrent tous deux, avec l'indiscrétion à laquelle ils m'ont déjà accoutumée.

Madame Duval intervint d'un ton d'autorité, et nous défendit à tous de parler de cet homme en sa présence : « C'est, disoit-elle, un des plus mauvais garnemens qui existent, un complice du capitaine Mirvan, qui s'entendoit avec

lui pour m'assassiner, quoique je ne lui aie jamais fait le moindre mal ».

Au moment où madame Duval achevoit cette invective, la porte s'ouvrit, et nous vîmes entrer sir Clément Willoughby lui-même. Son apparition nous mit tous en confusion; on lui présenta une chaise, et on s'assit presque sans le vouloir.

Il adressa la parole à madame Duval, en lui disant qu'il venoit prendre ses ordres pour Howard-Grove, où il comptoit se rendre demain matin. Et sans attendre sa réponse, il se tourna vers moi, et me demanda s'il seroit assez heureux ponr être chargé de quelque commission de ma part pour la famille Mirvan. Je lui répondis que je ne lui donnerois point cette peine, puisque j'avois écrit par la poste d'hier à mes amis de Howard-Grove.

« Vous m'excuserez, reprit-il en revenant à madame Duval, de ce que je ne vous ai pas rendu mes devoirs plutôt; mais j'ai absolument ignoré que vous fussiez en ville ».

Madame Duval n'avoit pas ouvert la bouche jusqu'ici, mais il étoit aisé de voir qu'elle étouffoit de colère: « Il faut l'avouer, s'écria-t-elle tout d'un coup, voilà une audace sans exemple ».

« Comment donc, répliqua l'intrépide sir Clément, quelqu'un vous a-t-il offensée « ?

Madame Duval sauta de sa chaise, et nous nous levâmes tous ; sir Clément fit semblant de vouloir se retirer, et insensiblement il engagea une nouvelle conversation ; le calme fut rétabli, et nous reprîmes nos places.

Il se plaignit de ce qu'il avoit choisi pour sa course à Howard-Grove, le moment où nous en étions absentes.

« Sans doute, interrompit madame Duval, vous seriez charmé d'y retrouver quelqu'un qui puisse vous servir de plastron ; mais vous ne m'y rattraperez pas de si-tôt : on vous connoît, monsieur ; et s'il vous arrivoit encore de me jouer de vos tours, soyez sûr qu'on aura recours à des juges de paix moins éloignés que M. Tyrell ».

Sir Clément fit l'ignorant, et protesta qu'il devoit y avoir de la méprise, puisqu'il ne comprenoit rien à une imputation si contraire au respect qu'il portoit à madame Duval.

« Vous voilà, continua-t-elle, devenu furieusieusement poli ; mais nous devinons, vous voudriez gagner pied ici comme à Howard-Grove : il n'en sera rien, croyez-m'en ».

Les reproches de madame Duval étoient

mêlés de tant de grossièretés, qu'elle réussit à réduire sir Clément au silence. Son embarras influa singulièrement sur le reste de la compagnie, et tous ceux qui, le moment auparavant, sembloient interdits de respect pour sa présence, reprirent un air aisé et triomphant.

Madame Duval, encouragée par un succès aussi complet, poursuivit sa pointe. L'aventure de la mascarade et de l'emprisonnement de monsieur Dubois, fut rapportée fort en détail. Sir Clément assura *sur son honneur*, que toute cette conversation étoit une énigme pour lui. Ah! sir Clément, est-ce à ce prix-là que vous mettez votre honneur ?

Cependant sa situation empiroit de moment en moment; il se défendit mal, et madame Duval finit par l'accuser formellement d'avoir été l'un des hommes masqués qui l'avoient si indignement traitée : elle le menaça de faire appeler sur-le-champ un commissaire. Les Branghton et M. Smith ne gardèrent plus le moindre ménagement : ils partirent tous d'un éclat de rire. Sir Clément, par un geste imposant, les fit rentrer dans le devoir : mais il crut pourtant que le plus sage seroit de se retirer. Il s'approcha de moi, qui, pendant cette scène, étois demeurée spectatrice indifférente ; et après

m'avoir demandé si je lui permettrois du moins d'informer mes amis de Howard-Grove qu'il m'avoit laissée en bonne santé, il ajouta d'un ton de voix plus bas : « De grace, ma chère miss Anville, qui sont ces gens? par quel hasard vous trouvez-vous dans de telles liaisons »?

Je lui répondis haut qu'il ne me restoit qu'à le prier de présenter mes civilités à la famille Mirvan. Il s'en alla de très-mauvaise humeur; je suppose qu'il ne se pressera pas trop à répéter ses visites.

Madame Duval se félicite beaucoup d'avoir tiré de son ennemi une vengeance aussi éclatante, et elle promet un traitement tout aussi humiliant au capitaine Mirvan, à la première occasion. M. Smith est un peu inquiet de s'être moqué d'un baronnet, et il nous déclara qu'il auroit été plus circonspect s'il l'avoit d'abord connu. Le jeune Branghton regrette de ne pas lui avoir demandé sa pratique, et sa sœur nous assure qu'elle l'avoit d'abord pris pour un homme de distinction. Tout cela est très-fort dans le goût de mes personnages, tels que je vous les ai dépeints.

LETTRE XLVIII.

Suite de la Lettre d'ÉVELINA.

DEPUIS trois jours, monsieur, nous menons un genre de vie tranquille et retirée. Le Vauxhall a dégoûté madame Duval des endroits publics ; mais comme il lui est impossible de rester long-temps chez elle, elle a résolu ce matin de dissiper *ses ennuis* par quelque partie de plaisir. Nous sommes sorties pour aller prendre les Branghton, et de-là nous devions nous rendre aux jardins de Maribone.

Une grosse ondée nous a surprises en chemin, et le temps sembloit se mettre à la pluie pour toute la soirée. Rendues à Snow-Hill, j'ai retrouvé dans la boutique monsieur Macartney assis, un livre à la main, dans le même coin où je l'avois vu dernièrement : il me paroissoit plus triste et plus abattu que jamais. Cependant j'ai cru remarquer que sa physionomie s'éclaircissoit un peu à notre arrivée. Je lui ai fait involontairement la première révérence : il s'est levé, et m'a saluée avec une précipitation qui marquoit sa surprise et son trouble.

Quelques

Quelques minutes après, la famille est venue nous joindre : M. Smith étoit engagé en ville.

On délibéroit si nous sortirions malgré le mauvais temps, M. Branghton nous a conseillé de patienter encore, et de monter en attendant dans sa chambre. Son invitation a été acceptée, et je me préparois à le suivre, quand je vis que M. Macartney, qui avoit fermé son livre, me fixoit avec une attention particulière. Je m'apperçus qu'il desiroit me parler; et pour lui en faciliter le moyen, je revins sur mes pas, après que tout le monde se fut retiré de la boutique. J'espérois que cette démarche l'encourageroit à s'expliquer ; mais elle ne fit qu'augmenter son embarras. Il se promenoit à grands pas en soupirant : enfin il se jetta dans un fauteuil.

J'étois trop affectée pour être témoin de son angoisse, et j'allois le quitter, pour lui laisser le temps de se remettre. Il me rappela. « Madame, au nom du ciel » ! me dit-il.

Il s'interrompit, et je fis de mon mieux pour lui cacher le trouble dont j'étois moi-même agitée. Je me flattois qu'il en viendroit à une ouverture : j'étois sur le point de lui offrir ma bourse, si je n'avois craint de l'offenser. Comme

il continuoit de garder le silence, je pris sur moi de lui demander s'il souhaitoit de me parler.

« Oui, je le souhaitois; mais je n'en ai plus la force ».

« Une autre fois peut-être quand vous serez plus calme — ».

« Une autre fois! reprit-il d'un ton lamentable. Hélas! l'avenir ne m'offre que misère et désespoir ».

« Oh! monsieur ne vous abandonnez pas à des idées aussi accablantes. — Si vous désespérez ainsi de vous-même, comment pourrois-je.... ».

Ah! madame, qui êtes-vous? d'où venez-vous? par quel hasard semblez-vous être devenue l'arbitre du sort d'un malheureux comme moi » ?

« Veuille le ciel que je puisse vous être utile » !

« Vous le pouvez » !

« Dites-moi comment ?

« Eh bien! madame, vous le saurez. La mort étoit l'unique ressource qui me restoit; vous me l'avez enlevée, et j'ai acquis le droit de reclamer vos secours ».

Achevez, monsieur; on va descendre, et vous n'avez plus de temps à perdre ».

Oui, madame ; pourriez-vous donc ? — voudriez-vous ? — mais je n'en doute pas. — O Dieu ! je n'ai pas le courage de le lui dire ».

Je pris ma bourse en main, et je m'approchai de lui. « Monsieur, si, en effet, je puis vous servir, pourquoi me refusez-vous cette satisfaction ? Permettriez-vous .... ».

« Ah ! madame, votre voix est celle de la pitié ; depuis long-temps, Dieu le sait, je ne la connois plus ».

Dans le même moment, j'entendis le jeune Branghton qui m'appeloit. Je saisis ce prétexte pour me retirer « Que le ciel soit votre protecteur et votre consolateur» ! Ce furent mes dernières paroles ; je laissai tomber la bourse, et je gagnai au plus vîte l'escalier.

Je vous connois trop, mon cher monsieur, pour craindre que vous désapprouviez cette bonne action : je suis bien aise cependant de vous dire que je puis me passer de nouvelles remises, puisque j'ai peu de dépenses à faire, et que d'ailleurs je compte retourner bientôt à Howard-Grove.

Je dis bientôt! et je ne pense pas qu'à peine quinze jours soient expirés du long mois pendant lequel je suis condamnée à languir ici.

Les Branghton ont beaucoup plaisanté du

tête-à-tête que j'avois eu avec le *sot Ecossais* (c'est ainsi qu'on le nomme ; mais j'étois trop émue pour faire attention à leur sarcasmes. La partie de Marybonne a été heureusement renvoyée à un autre jour, et nous sommes rentrées chez nous de fort bonne heure. J'ai laissé madame Duval avec son fidèle compagnon M. Dubois, et je me suis retirée dans ma chambre pour m'entretenir avec vous, le meilleur de mes amis.

Voilà, monsieur, une journée que je finis avec un cœur bien content ; j'ai contribué à soulager, autant qu'il dépendoit de moi, un infortuné ; que le ciel en soit beni ! J'espère qu'avec ce petit secours, le pauvre M. Macartney pourra acquitter ce qu'il doit à ses hôtes.

LETTRE XLIX.

M. Villars à Évelina.

Berry-Hill.

Moi, vous désapprouver, ma chère Evelina, quand vous remplissez si bien votre devoir ! Non, mon enfant, j'en suis bien éloigné ; le trait d'humanité que vous me rapportez fait l'éloge de votre cœur, et je rougirois de vous reconnoître pour ma fille si vous étiez moins sensible. En attendant, il n'est pas juste que vous souffriez par vos libéralités : acceptez le billet ci-joint comme une marque de mon approbation, et comme une preuve du desir que j'ai d'appuyer vos bonnes intentions.

O ma chère Evelina ! si ma fortune égaloit votre inclination à faire du bien, avec quelle joie je la sacrifierois à soulager, par vos mains, l'honnête homme indigent ! mais ne regrettons pas les bornes que nous prescrivent nos facultés ; il suffit que nos bienfaits soient proportionnés à nos moyens ; la différence du plus au moins

ne sauroit être d'un grand poids dans la balance de la justice.

D'après ce que vous me dites de l'infortuné étranger, auquel vous vous intéressez si généreusement, je croirois presque que sa situation provient plutôt d'un manque de conduite que de quelque malheur réel. Si, en effet, il est aussi pauvre que les Branghton le prétendent, il devroit tâcher de rétablir ses affaires par une activité industrieuse, aulieu de perdre son temps à lire dans la boutique de son créancier.

La scène des pistolets m'a fait frissonner; j'ai été étonné de votre courage, et je l'ai admiré. Soyez toujours aussi intrépide, lorsqu'il s'agit de secourir un malheureux, n'étouffez jamais la voix de la nature par timidité ou par scrupule. La douceur et la modestie sont, à la vérité, l'apanage principal de votre sexe, mais dans les conjonctures pressantes, le courage et la fermeté n'en sont pas moins des vertus qui lui font honneur. Nous avons tous une même règle de conduite à suivre; mais nous n'avons pas toutes des forces égales pour fournir notre carrière : l'essentiel est de faire ce qui est en notre pouvoir, et nous sommes à l'abri des reproches.

Cependant, il y a quelque chose de trop

mystérieux dans tout ce que vous avez vu et entendu de cet homme, pour que je me permette de juger mal de son caractère, qui, d'ailleurs ne m'est pas assez connu. Il faut toujours tâcher d'interprêter en bien les cas douteux; c'est un précepte fondé sur les liens de la société et sur les loix de l'humanité. Vous remarquerez également, ma chère Evelina, que vos recherches, au sujet de cet étranger, doivent avoir des bornes; il y auroit de l'indiscrétion à les pousser trop loin.

Je ne saurois vous exprimer, au reste, toute l'indignation que m'a inspirée la conduite de sir Clément Willoughby : son insolence insupportable, et les soupçons odieux qu'il a osé former contre votre vertu, m'ont irrité à un dégré de violence dont mes passions usées ne me paroissoient plus susceptibles. Il faut absolument rompre toute liaison avec lui; la douceur de votre caractère l'a flatté, jusqu'ici, d'une entière impunité; mais sa conduite autorise, et même exige votre ressentiment; ne balancez pas à lui défendre votre porte.

Les Branghton, M. Smith et le jeune Brown, sont trop au-dessous de vous pour qu'il puissent vous donner un plaisir réel; seulement je suis fâché que mon Evelina passe son temps en aussi mauvaise société.

Le jour même où ce mois fatal expirera, j'enverrai madame Clinton à Londres, pour vous ramener à Howard-Grove ; j'espère que votre séjour chez madame Mirvan, ne sera pas de longue durée, car je suis dans la plus grande impatience de revoir et d'embrasser mon enfant chéri.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE L.

ÉVELINA à M. VILLARS.

Holborn, 27 *juin*.

Je viens de recevoir, monsieur, le présent gracieux que vous m'avez fait, et la lettre plus gracieuse encore dont il étoit accompagné. Jamais orpheline n'a été moins à plaindre que votre Evelina : sans mère, et je dirois presque sans père, ou plus malheureuse que si je n'en n'avois point : privée depuis mon enfance des deux premières consolations de la vie, ai-je jamais eu sujet de pleurer mes pertes ? Cette tendresse, cette indulgence, et ces soins qu'on attend de ses parens, m'ont-ils jamais manqué? Ah! que ne sont-ce là les seules rai-

sons que j'aie eues pour donner des regrets à ceux dont je tiens le jour ! J'accepte, monsieur, avec reconnoissance, la marque généreuse de votre approbation, et je m'appliquerai à l'employer d'une manière qui ne soit pas indigne de la confiance que vous me témoignez.

Vos doutes, à l'égard de M. Macartney, m'embarrassent un peu. Il n'a pas l'air d'un homme devenu malheureux par sa faute; mais avant que de quitter Londres, j'espère connoître mieux sa véritable situation; et lorsque j'aurai des preuves plus certaines du mérite que je lui suppose, je prendrai la liberté de le recommander à vos bontés.

Je suis prête à renoncer, autant qu'il dépendra de moi, à mes relations avec sir Clément Willougby : mais, monsieur, suis-je bien la maîtresse de lui *défendre ma porte ?* Miss Mirvan me marque qu'il est arrivé à Howard-Grove, qu'il a ramené la gaîté dans le château, et qu'il est toujours l'ami du cœur du capitaine. Quant à moi, j'ai passé assez tranquillement mon temps depuis la dernière lettre que je vous ai écrite. Un gros rhume a obligé madame Duval à garder la chambre, et le mauvais temps m'a empêchée de voir les Branghton. Le fils est venu faire deux ou trois visites, pendant les-

quelles il s'est conduit, s'il est possible, encore plus ridiculement que de coutume : il parle peu, sans faire presque la moindre attention à madame Duval, et il me regarde sans cesse en ricannant. Quelquefois il s'approche de moi, avec la mine d'un homme qui a un secret important à me révéler ; puis il s'arrête tout court, et me rit au nez. Oh! quelles gens! Heureux le moment où je verrai arriver notre bonne madame Clinton!

29 *juin.*

Hier matin, M. Smith a passé ici pour nous avertir que le bal de Hampstead auroit lieu le soir. Il offrit un billet à madame Duval et un autre à moi. Je le remerciai de sa politesse ; mais je lui fis remarquer qu'il avoit oublié bien vîte que je n'avois nulle envie d'être de cette fête.

« Bon Dieu ! madame, qui auroit pu s'imaginer que c'étoit sérieusement ? Venez joliment, et ne faites pas la revêche. Votre grand'maman vous veillera de près, et vous n'aurez rien à risquer. Plus de prétexte, je vous prie, quand les billets sont achetés ».

« Monsieur, si votre intention étoit de me les présenter sans me laisser la liberté de vous en remercier, j'avoue que je vous en aurois moins d'obligation ».

« Vous êtes bien mordante, madame, et il n'y a pas moyen de vous parler. Tenez, votre grand'maman vous en fera la proposition, et alors, j'en suis sûr, vous serez moins cruelle ».

Madame Duval fut prompte à se déclarer en faveur de M. Smith : elle me pressa de laisser là mes diffiultés, et d'accepter l'invitation, puisqu'elle étoit résolue de m'accompagner. Je lui fis des représentations, mais qui ne furent point écoutées. M. Smith lui remit les billets, et m'annonça d'un ton triomphant, qu'il reviendroit de bonne heure.—

Je fus très-fâchée d'être forcée à contracter une espèce d'obligation envers un jeune homme aussi présomptueux que M. Smith; mais je pris d'abord la résolution de ne pas danser avec lui, quelque choqué qu'il pût être de mon refus.

Il revint dans l'après-dînée, après avoir épuisé toutes ses ressources pour attirer mon admiration. Sa toilette étoit recherchée, quoique sans goût : mais l'air gêné que lui donnoit une parure à laquelle il n'étoit point accoutumé, et son affectation perpétuelle à jouer l'homme de condition, formoient un contraste ridicule avec ses manières grossières; et malgrè tous

ses efforts, il étoit très-éloigné de faire ce qu'on appelle *bonne figure*.

Le jeune Branghton et sa sœur vinrent prendre le thé avec nous. Cette dernière ne put cacher l'émotion que lui causa la vue de M. Smith. Je m'étois proposé de concerter avec elle les moyens de rompre la partie du bal; mais son humeur intraitable a dérangé ce projet. Elle mesura des yeux M. Smith; et après m'avoir gratifié d'un regard très-mécontent, elle alla bouder dans une croisée, répondant à peine aux questions de madame Duval, et me tournant le dos chaque fois que j'essayai de lui parler.

La vanité de M. Smith jouissoit véritablement du trouble de miss Branghton, et il n'eut pas seulement la discrétion de déguiser le plaisir qu'il y prenoit. Enfin le jeune Branghton entâma la conversation: «Vous voilà tous, nous dit-il, tirés à quatre épingles; où comptez-vous donc aller?

M. Smith. «Au bal de Hampstead».

M. Branghton. «Au bal! Haha! ma tante va au bal»!

Madame Duval. «Oui, au bal. Je ne vois pas ce qui pourroit m'en empêcher».

M. Branghton.

M. Branghton. « Et danserez-vous aussi ma tante ».

Madame. Duval. « Et pourquoi non? mais en tous cas ce ne sont pas vos affaires ».

M. Branghton. « Peste ! je voudrois être aussi de ce bal, ne fût-ce que pour voir danser ma tante. Mais la question sera de trouver un cavalier ».

Madame Duval. Vous êtes le plus insolent drôle que je n'ai jamais vu, et je vous promets que j'ai plaindrai à votre père ».

M. Branghton. « Eh! de quoi vous mettez-vous en colère, ma tante? Vous vous emportez pour un rien, et vous ne faites que gronder précisément comme mes sœurs ».

Miss Branghton. « Parlez pour vous, mon frère et laissez mon nom hors du jeu ».

M. Branghton. « Bon, ne voilà-t-il pas déjà qu'elle se gendarme ? Il n'y a rien de tel pour les femmes que la dispute, c'est leur combat favori ».

M. Smith. « Fi donc! M. Branghton, vous vous oubliez ; m'avez-vous jamais entendu parler aux dames avec si peu d'égards » ?

M. Branghton. « Eh! que m'importe. Vous êtes un petit maître, et moi pas : et puisque vous vantez tant votre politesse, vous trouve-

rez de quoi l'exercer, en vous donnant pour danseur à ma tante. Hé! cela seroit une bonne scène ».

Madame Duval. Bonne ou mauvaise, vous n'en verrez rien; tout ce que je puis vous conseiller, c'est d'épargner vos plaisanteries, que je goûte fort peu. D'ailleurs, que je dansasse avec M. Smith, il n'y auroit pas là de quoi crier au miracle ».

M. Smith. « Je croyois, madame, que vous joueriez au cartes, et que j'aurois l'honneur de danser avec mademoiselle ».

Je saisis volontiers cette occasion pour lui déclarer que je ne danserois pas du tout.

Miss Branghton. « Pas danser du tout? Oui, c'est à-peu-près dans ce dessein qu'on va au bal ordinairement ».

M. Branghton. « Bon, tenez ferme, cousine; M. Smith sera obligé de se contenter de ma tante : comme il sera capot ».

M. Smith. « Oh! je gage que mademoiselle changera d'idée. Elle ne m'échappera pas ».

« Vous vous trompez, monsieur, interrompis-je, et permettez que je vous désabuse : ma résolution est prise, et j'y demeurerai ferme, comptez là-dessus »!

Miss Branghton. « C'est donc une folie

que d'aller au bal. Qu'y prétendez-vous faire » ?

« Je n'y vais que pour complaire à madame Duval.

M. Branghton. « Ma sœur voudroit bien être à votre place ; il y a déjà long-temps qu'elle fait les yeux doux à M. Smith ».

Miss Branghton. « Comment, vous osez !... Votre impudence mériteroit un bon soufflet — ».

M. Smith. « Ha ! ceci va trop loin, M. Tom ; il ne faut jamais trahir les secrets des dames : laissez-le parler, miss Biddy, il ne sait ce qu'il dit ».

M. Branghton. « Cependant je suis sûr que Bid donneroit le bout de son petit doigt pour être de ce bal ; mais M. Smith préfère la cousine, et en cela tout le monde sera de son avis ».

Pendant que miss Branghton ripostoit aux sorties de son frère par une réponse des plus vives, M. Smith me dit à l'oreille : « Comment pouvez-vous, madame, avoir assez de cruauté pour être plus belle que vos cousines ? Peut-on, en effet, les regarder en votre présence » ?

« Ne croyez pas ce qu'il vous conte, s'écria le jeune Branghton : c'est un méchant homme ;

et je vous réponds qu'il ne vous épousera point, car il m'a protesté plus d'une fois qu'il ne se marieroit jamais. D'ailleurs, s'il en avoit eu envie, Bid l'auroit soufflé il y a long-temps, et l'auroit remercié par-dessus le marché ».

« Allons, Tom, reprit M. Smith, point d'indiscrétion; vous me mettrez mal avec ces dames: cependant si jamais je me mariois, ce seroit avec votre cousine ».

Ce seroit! — Et que pensez-vous, monsieur, de ce ton de hardiesse? Un regard d'indignation fut toute ma réponse, et je me retirai à l'autre bout de la chambre.

Bientôt après M. Smith envoya chercher un remise. Je m'approchai de miss Branghton pour lui dire adieu; mais elle ne daigna pas me répondre. Elle s'imagine sans doute que j'ai été au-devant des prétendues politesses de ce fat; que ne sait-elle combien je desirerois d'en être dispensée!

Le bal se donnoit à Hampstead dans un appartement qu'on appelle la *salle longue*. Cette épithète lui convient parfaitement, car sa longueur est la seule chose qui le distingue.

Madame Duval ayant engagé M. Smith pour les deux premières danses, je fus quitte pendant quelque temps de ses importunités. On

voyoit bien qu'il se seroit passé volontiers de cet honneur ; mais madame Duval ne démord pas aisément, et M. Smith fut obligé de lui donner la main.

Je fus fort surprise quand je lui entendis dire qu'elle vouloit danser le menuet. C'étoit s'exposer ouvertement ; elle fut même embarrassée d'en faire la proposition : M. Smith l'adressa au maître des cérémonies.

Elle accepta le premier venu qui se présenta ; et, pendant la danse, je me crus trop heureuse de n'être point connue de ceux qui m'entouroient. Elle s'en acquitta on ne peut pas plus mal ; et son âge, son ajustement brillant, et la quantité de rouge qu'elle avoit mis, lui attirèrent les regards, et je crois bien aussi les railleries de toute l'assemblée. M. Smith eut l'incivilité de se moquer publiquement d'elle, et de la couvrir de ridicules de son mieux. Il se tourna ensuite vers moi, pour me dire combien il enrageoit d'avoir été forcé de danser avec madame Duval. Je fis peu d'attention à ses propos, et je lui dis qu'il me convenoit moins qu'à tout autre d'écouter des plaintes de cette nature.

Lorsqu'elle vint nous retrouver, elle me déconcerta infiniment, en me demandant com-

ment j'avois trouvé son menuet? Je lui répondis en termes polis; mais la froideur de mon compliment parut lui déplaire. Elle appela M. Smith pour danser une contredanse, et ils s'en allèrent joindre les rangs. M. Smith s'avisa de me dire, avant que de partir, qu'il mourroit de honte, si quelqu'un de sa connoissance le voyoit danser avec une vieille femme.

Je jouis de nouveau de quelques momens de tranquillité; mais ce bonheur ne dura pas longtemps. Un jeune écervelé vint me demander la faveur d'*une danse*. Sur mon refus, il devint si importun, que j'eus besoin de tout mon sérieux pour me débarrasser de lui.

La même proposition me fut répétée par plusieurs jeunes gens, dont l'extérieur et le langage me firent mal augurer de leur éducation et de leurs mœurs. Ma situation étoit très-désagréable; j'étois restée seule, et cette circonstance n'étoit guère propre à tenir ces messieurs en respect. Je fis tout ce que je pus pour écarter les soupçons qu'on auroit pu former; et, pour mieux réussir, je pris un air de fierté et de gravité qui en imposoit à tout le monde, et qui vous auroit sûrement amusé, monsieur.

Je n'eus pas trop sujet de me réjouir du re-

tour de ma société. M. Smith recommença ses instances pour m'engager à danser avec lui, et madame Duval m'annonça qu'elle alloit se mettre en jeu, et dès qu'elle eut arrangé sa partie, elle nous quitta.

Je ne vous rapporterai point la suite de notre entretien. M. Smith me tourmentoit au point, que, lasse de lui faire résistance, j'aurois cédé infalliblement à ses prières, si je m'étois rappelé heureusement l'aventure de M. Lovel. Je pris donc le parti d'informer mon persécuteur qu'il ne tenoit plus à moi de le satisfaire, puisque j'avois déjà refusé plusieurs messieurs en son absense. Cet aveu le mit de fort mauvaise humeur, et il jugea à propos de me faire des reproches sur ce que je n'avois pas dit à ceux qui m'avoient demandée, que j'étois déjà engagée.

L'indifférence totale avec laquelle je l'écoutois, lui fit changer de conversation. En effet, je ne pus guère m'empêcher de me laisser aller à des distractions : je n'étois occupée dans ce moment que du souvenir des deux bals auxquels j'avois assisté précédemment. — Ma cotterie, — la conversation, — l'assemblée : oh ! quel contraste prodigieux !

Bientôt il réussit à réveiller mon attention

par son extrême impertinence. Il osa me parler de ce qu'il appeloit l'*admiration* que je lui inspirois, et il en vint à des explications si familières, que je me crus autorisée à lui témoigner mon mécontement dans les termes les moins équivoques.

Mais quelle fut ma surprise, quand je remarquai que cet homme n'attribuoit mon ressentiment qu'aux doutes que je pouvois avoir de la sincérité de ses propositions. « Soyez moins prompte, me dit-il, ma chère dame ; mes vues sont honnêtes, je vous le proteste. Pouvez-vous exiger qu'on se décide tout d'un coup pour une chose aussi sérieuse que le mariage ? Perdre sa liberté, se couvrir de ridicule aux yeux de ses amis, en vérité ce n'est pas une bagatelle. Jamais femme, avant vous, n'a pu me faire envisager l'état du mariage comme supportable; il m'a toujours paru un vrai enfer ».

« Votre opinion, monsieur, sur ce sujet ne m'intéresse guère, je vous l'avoue; et ce seroit perdre le temps très-inutilement, que de discuter cette matière avec vous ».

« Vous êtes un peu trop vive, madame. Qu'une femme aime l'état du mariage, cela est naturel; mais il n'en est pas de même de

nous autres hommes. Mettez-vous, par exemple, à ma place; figurez-vous que j'ai toujours vécu dans un cercle d'amis, qui m'ont connu jusqu'ici des sentimens très-différens de ceux que je dois adopter aujourd'hui : eh bien ! madame, croyez-vous qu'il soit si aisé que je tende après cela les mains aux chaînes du mariage » ?

Un raisonnement aussi sot et aussi arrogant ne méritoit point de réponse.

« Sans parler de miss Biddy, que je n'aurois pas seulement citée sans l'indiscrétion de son frére, vous pouvez être persuadée, madame, qu'on m'a déjà proposé plusieurs partis avantageux. Il n'en est point, dans ce grand nombre, auquel je me sois donné la peine de penser deux fois; vous seule avez réussi à me mettre dans vos fers : cette victoire ne vous chatouille-t-elle pas un peu » ?

« Monsieur, lui répondis-je, vous vous trompez grossièrement, si vous vous imaginez que votre confidence m'inspire le moindre orgueil : loin de-là, vous me permettrez de vous dire que je me croirois infiniment humiliée en vous écoutant davantage ». En même temps je le laissai pour passer le reste de la soirée à côté de madame Duval. Elle plaignit

beaucoup mon ignorance, quand elle apprit que j'avois refusé ceux qui m'avoient demandé à danser.

Le ton orgueilleux que je me suis permis envers M. Smith, est tout-à-fait nouveau pour moi; mais il étoit nécessaire. Pouvois-je souffrir que cet homme me crût entièrement à sa disposition ?

Le parti que j'avois pris me procura du moins quelque repos. M. Smith cessa ses importunités, et même il ne me parla plus de la soirée, sinon qu'en partant il me dit d'un air piqué : « Une autre fois, quand je prendrai des billets pour une demoiselle, je ferai mes conditions d'avance, pour qu'elle ne me cède pas à sa grand'mère ».

C'est ainsi que finit cette partie si longtemps projetée, dont je m'étois promis tout l'ennui qu'elle m'a effectivement donné.

LETTRE LI.

Suite de la Lettre d'ÉVELINA.

Je viens de recevoir, de la part de M. Macartney, une lettre des plus intéressantes, et

je vous l'adresse, mon cher monsieur, persuadée que la lecture vous en fera plaisir. J'ai lieu, plus que jamais, de me réjouir de ce que j'ai fait pour cet étranger.

M. Macarteney à miss Anville.

MADAME,

Permettez que l'étranger infortuné que vous avez retiré avec tant de générosité du bord du précipice, vienne, pénétré du sentiment de la plus parfaite reconnoissance, vous offrir, madame, ses très-humbles actions de graces, et vous demander pardon de l'effroi qu'il vous a causé.

Vous m'ordonnez de vivre! je le puis maintenant, car je ne suis plus pressé de quitter le monde depuis que votre cœur compatissant a daigné soulager ma misère, depuis que j'ai la persuasion de ne plus être confondu dans la foule des malheureux.

La bonté avec laquelle vous vous êtes intéressée à ma situation, me donne lieu de croire que peut-être vous ne seriez point fâchée, madame, d'être informée des motifs qui m'ont conduit au coup désespéré que votre présence

a détourné, je dirai presque par un miracle. Je vous dois le récit de mes malheurs; mais comme les détails dans lesquels je vais entrer pourroient révéler des secrets importans, je vous supplie de les regarder comme sacrés, malgré la précaution que j'ai prise de ne nommer personne.

Je suis né en Ecosse, où j'ai été élevé par les soins d'une mère, anglaise d'origine, et qui n'avoit point de parens dans ma patrie. Je fus l'objet de toute sa tendresse. Elle me disoit souvent que la vie retirée que nous menions, et notre éloignement de sa famille, provenoient d'une mélancolie invincible, dans laquelle l'avoit jetée le décès de mon père, mort subitement peu de temps avant ma naissance.

J'ai fait mes études à Aberdeen, où je me liai d'amitié avec un jeune homme fort riche; liaisons que j'envisageai comme le premier bonheur de ma vie, et qui devinrent pour moi une source de chagrins. Mon ami étant sur le point de quitter l'académie, se disposa à voyager, et il fallut nous séparer. J'étois destiné à l'église, et je n'avois d'autre fortune que celle que je pouvois acquérir par mes talens; je n'osois donc pas même former le projet de l'accompagner.

compagner. Il est vrai qu'il se seroit fait un plaisir de me défrayer; mais un pareil arrangement ne s'accomodoit guère avec mes principes : j'attachois trop de prix à l'amitié, pour en ravaler la dignité par des obligations pécuniaires.

Nous entretînmes pendant deux ans une correspondance suivie, danslaquelle nous nous confiâmes tous nos secrets. Mon ami ayant achevé ses courses, m'écrivit de Lyon qu'il alloit retourner en Angleterre, et me pressa de venir le joindre à Paris, où il se proposoit de faire quelque séjour. Le desir de le revoir après une si longue absence, m'engagea à solliciter le consentement de ma mère: elle eut l'indulgence de souscrire à ma demande; elle parvint à fournir aux frais de mon voyage, et je partis pour la France.

Le moment où j'embrassai cet ami de cœur fut le plus heureux de ma vie. Il m'introduisit dans plusieurs bonnes maisons; et les six semaines que j'avois destinées à mon absence, étoient écoulées sans que je m'en fusse apperçu. Je dois avouer cependant que la société de mon ami n'étoit pas le seul sujet de ma félicité. Je fis la connoissance d'une demoiselle, fille d'un anglais de distinction, et je pris avec

elle des engagemens dont je lui jurai mille fois l'éternelle durée. Elle sortoit justement du couvent, où elle avoit été mise fort jeune; et, quoique née en Angleterre, elle ne parloit pas même la langue de son pays. Sa figure et son caractère étoient également aimables; mais ce qui me la rendit sur-tout infiniment chère, ce fut la générosité avec laquelle elle s'offrit à renoncer en ma faveur aux plus belles espérances.

Le moment de mon départ étant arrivé, l'idée terrible de quitter l'objet de ma tendresse m'affligeoit nuit et jour. Je n'eus pas le courage d'informer son père de nos liaisons. Il pouvoit se flatter raisonnablement de procurer à sa fille un établissement avantageux, et il n'auroit pas manqué de rejeter avec mépris l'offre de ma main. En attendant, je conservois un libre accès dans la maison; ma maîtresse y étoit confiée à la direction d'une vieille gouvernante, que j'avois réussi à mettre dans mes intérêts.

Enfin, un jour que son père étoit sorti, il rentra l'après-dînée au moment où nous y pensions le moins; et c'est l'époque de la misère à laquelle j'ai été depuis en proie. Il avoit vraisemblablement écouté notre conversation;

car il se jeta dans la chambre en furieux. Mais quelle fut la scène qui suivit ! — Honteux de mes complots clandestins, convaincu de mes torts, il me fallut endurer les reproches les plus insultans. A la fin, pourtant, ses emportemens lassèrent ma patience. — Il me donna les épithètes de gueux, de *lâche écossais*. Je pris feu à ces mots, et je tirai l'épée : lui, tout aussi alerte que moi, se mit en défense. Je n'avois point affaire à un vieillard, mais à un homme dans toute la vigueur de l'âge, et capable de me tenir tête. En vain sa fille implora sa clémence, en vain tâchai-je de réprimer ma colère pour le calmer : il continua ses reproches ; ma personne, ma patrie, furent chargées d'opprobres et d'ignominie. Je ne pus plus contenir ma rage : nous nous battîmes, et je le blessai dangereusement.

J'étois au désespoir de ce qui venoit d'arriver. La jeune demoiselle s'évanouit ; la duègne, attirée par le bruit, me pressa de prendre la fuite, et promit de m'informer des suites de cet événement. Le tumulte qui s'éleva dans la maison, m'avertit que je n'avois plus de temps à perdre ; je m'éclipsai, agité d'un trouble inexprimable.

Il étoit impossible que cette aventure de-

meurât cachée; j'en fis la confidence à mon ami. Vers minuit, la duègne vint me rapporter que son maître étoit en vie, et que l'évanouissement de sa jeune maîtresse n'avoit point eu de suite. Mon éloignement devint d'une nécessité absolue; la duègne promit d'informer mon ami de la tournure que cette fâcheuse affaire pourroit prendre, et elle s'engagea de me faire parvenir des lettres par son canal. Dans ces circonstances je quittai Paris; les soins de mon ami favorisèrent mon départ, et j'arrivai en Ecosse. J'aurois préféré de m'arrêter en chemin, pour être plus à portée de recevoir les nouvelles qui m'intéressoient; mais le mauvais état de mes finances me priva de cette satisfaction.

Ma situation déplorable n'échappa point à la pénétration de ma mère. Elle insista pour savoir les motifs de mon chagrin. Je ne pus me refuser à ses instances, et je lui fis un récit fidèle de tout ce qui s'étoit passé. Elle m'écouta avec une émotion visible; je lui nommai les personnes, et son effroi augmenta. Enfin, quand j'arrivai à la catastrophe, quand je lui dis que j'avois renversé mon adversaire, elle s'écria: « Ah! mon fils, vous avez tué votre père »! et dans le même instant elle

tomba sans connoissance à mes pieds. Je n'essaierai point, madame, d'achever ce tableau cruel; un cœur tel que le vôtre me dispensera aisément d'une tâche aussi pénible. Dès que ma mère eut repris l'usage de ses sens, elle me raconta des événemens qu'elle avoit espéré de couvrir à jamais d'un voile impénétrable. Hélas! ce n'étoit point la mort qui lui avoit enlevé mon père. — Lié avec elle par les seuls liens de l'honneur, il l'avoit abandonnée. — Notre établissement en Ecosse n'étoit point l'effet du choix de ma mère: — elle y avoit été reléguée par une famille justement irritée. Pardonnez, madame, si j'abrège cette narration.

Je succombai sous le poids de ma misère, et je passai une semaine entière dans un délire perpétuel. Ma mère étoit encore plus à plaindre que moi: elle ne mit point de frein à sa douleur, se reprochant sans cesse le danger auquel sa trop grande réserve m'avoit exposé. Après bien des efforts, je repris une assiette un peu plus tranquille; mais ce repos fut bientôt troublé par d'autres inquiétudes, je ne recevois point de lettres de Paris, et quoique ce retard pût être causé par les vents contraires, il me paroissoit insupportable; vingt fois je

fus sur le point de retourner en France à tout hasard. Enfin il arriva une malle qui me remit plusieurs lettres à la fois; elles m'apportèrent des nouvelles capables de diminuer du moins mes chagrins les plus accablans: j'appris que je n'avois pas consommé l'horreur du parricide; que mon père étoit en vie; que dès que sa guérison seroit achevée, il se proposoit de faire un voyage en Angleterre pour y conduire ma malheureuse sœur, qui devoit se retirer chez une de ses tantes.

Je résolus aussi-tôt d'aller au-devant d'eux à Londres, de révéler à mon père irrité, le secret de cette terrible avanture, et de le convaincre par-là qu'il n'avoit plus rien à craindre du choix fatal de sa fille. Ma mère goûta ce projet, et me munit d'une lettre qui attestoit la vérité de mes assertions. Comme je n'avois pas le moyen de fournir largement aux frais du voyage, je fis ma route de la manière la moins coûteuse. Je me logeai dans un petit réduit, — que vous avez eu occasion de voir, madame, et je me mis en pension chez mes hôtes.

C'est ici que je languissois dans l'attente de ma *famille*; mes espérances furent trompées, et je compris que j'avois fait une nouvelle im-

prudence en quittant aussi brusquement l'Ecosse. Mon père étoit retombé malade après avoir été guéri de sa blessure, et au bout de six semaines, j'appris par une lettre de mon ami, que le voyage avoit été différé pour quelque temps.

Mes finances étoient presque épuisées, et je me vis obligé, malgré moi, de recourir encore à ma mère pour la prier de m'aider à retourner en Ecosse. Hélas! la réponse que je reçus n'étoit point de sa main ; — une dame qui, pendant plusieurs années, avoit été sa compagne, m'écrivit que son amie avoit été attaquée d'une fièvre maligne, et que nous avions eu le malheur de la perdre.

Vous jugerez aisément, madame, de l'impression que devoient produire sur moi tant de coups redoublés.

La dame dont je vous parle, m'adressoit une lettre que ma mère avoit écrite pendant sa maladie, avec beaucoup de difficulté, à un de nos proches parens; elle y dépeignoit ma situation avec une tendresse vraiment maternelle, et elle supplioit ce parent d'employer ses bons offices pour me procurer une place. Mais j'étois tellement abattu sous le poids de mes malheurs, que je laissai écouler plus de

quinze jours sans penser à remettre la lettre à son adresse. J'y fus contraint par nécessité. Je me pourvus d'un habit de deuil, afin de paroître décemment; je me mis en devoir de chercher mon parent : on me dit qu'il étoit hors de ville.

Dans cet état désespéré, mon orgueil, qui, jusqu'ici s'étoit roidi contre l'adversité, commença à plier, et je me décidai à réclamer les secours de l'ami qui m'avoit offert mille fois ses services. Je les avois toujours rejetés, et même, dans ma triste situation, j'attendis encore une semaine entière, avant que de résoudre à lui envoyer une lettre, que je regardois comme le tombeau de mon indépendance, tant il est difficile de se défaire des principes, ou, si vous voulez, des préjugés qu'on a une fois contractés.

Enfin réduit à mon dernier escalin, harcelé de la manière la plus insolante par mes hôtes, mourant presque de faim, je cachetai ma lettre, et je sortis pour la mettre à la poste. Mais M. Branghton et son fils m'assaillirent dans leur boutique; ils m'insultèrent grossièrement, et me menacèrent de me jeter en prison, si je ne les satisfaisois incessamment. Leur dureté me perça le cœur; je les priai de prendre patience

jusqu'au lendemain, et je les quittai dans un accablement difficile à exprimer.

Je réfléchis alors que ma lettre arriveroit trop tard pour me sauver de l'ignominie dont j'étois menacé ; je la déchirai, et à peine pus-je prendre sur moi de prolonger d'une minute ma malheureuse existence.

Dans le désordre de mon esprit, je conçus l'horrible dessein de faire le métier de voleur de grand-chemin ; je retournai au logis pour travailler à l'exécution de ce projet ; je ramassai celles de mes nippes dont je pouvois me passer le plus aisément, je les vendis, et j'achetai, de l'argent que j'en tirai, une paire de pistolets, de la poudre et des balles. Mon intention n'étoit pas cependant d'employer ces armes contre les passans que je me proposois d'attaquer ; je ne voulois m'en servir que pour les effrayer, ou même pour me délivrer d'une punition infamante, au cas que j'eusse le malheur d'être arrêté. Mon intention étoit de me procurer l'argent nécessaire pour payer M. Branghton, et pour retourner en Ecosse ; après quoi je me flattois de découvrir, par les papiers publics, les personnes que j'aurois dépouillées, et de leur restituer ce que je pourois leur avoir enlevé. Projet également horrible et insensé !

Incapable de commettre une bassesse, je n'envisageois qu'en tremblant l'exécution de mon plan; je me soutenois à peine en rentrant chez moi : les Branghton ne s'apperçurent point de mon trouble.

Je termine ici mon récit; vous savez, madame, mieux que moi, ce qui s'est passé dans la suite. Mais pourrois-je jamais oublier ce moment, où, prêt à commettre le crime, je disposois ces armes qui étoient destinées, où à ravir le bien d'autrui, ou à me donner la mort, vous vous précipitâtes dans ma chambre, pour retenir mon bras! Ce moment étoit auguste! Le doigt de la providence sembloit me séparer encore de l'éternité! Vous me parûtes un ange descendu des cieux! Mon désordre, et, s'il m'est permis de l'ajouter, la beauté éclatante de votre figure, contribuèrent à rendre l'illusion complète.

Maintenant, madame, après m'être acquitté de la tâche qui m'étoit imposée envers vous, il m'en reste une à remplir qui me dédommagera de ce que la première a de pénible; c'est de vous remercier, autant que je le puis, de votre bienfait généreux : soyez sûre que j'en ferai un bon usage. Vous avez dessilé mes yeux, je reconnois le faux orgueil qui m'a guidé jusqu'ici :

à quel excès ne m'a-t-il point conduit? Je méprisois les secours d'un ami, tandis que j'étois résolu de recourir aux moyens les plus déshonorans pour en extorquer d'un inconnu, aux risques de le réduire par-là à une situation aussi misérable que la mienne! et dans le moment même où vous m'offrîtes vos bienfaits, quel combat cruel n'eus-je pas à soutenir, avant que de me résoudre à les accepter? Tels sont les sentimens avec lesquels je reçus vos dons.

J'ai remis entre les mains de M. Branghton une bague que je tiens d'une mère, dont le souvenir m'est infiniment cher : ce bijou garantit le montant de ma dette. Le présent que vous m'avez fait, madame, suffira pour mon entretien, jusqu'à ce que je reçoive des nouvelles de mon ami, auquel je viens d'écrire. Le parent que j'attends ici ne sauroit, d'ailleurs, différer son retour de long-temps

Il y auroit de l'extravagance à vous dire, madame, que j'acquitterai jamais la dette que j'ai contractée envers vous; je n'en suis point capable! Le service que vous m'avez rendu est de nature à rendre toute rétribution impossible; c'est par vous que j'ai repris l'usage de ma raison; vous m'avez appris à vaincre ces passions qui me l'avoient ôtée; et si doréna-

vant je ne puis point éviter les calamités, je saurai du moins les supporter en homme ! Ma gratitude pour vos bontés sera sans bornes ; mais permettez en même remps que j'envisage comme une avance l'argent que vous m'avez remis, et que je m'engage de vous le restituer *quand je le pourrai.*

Je suis, madame, avec le plus profond respect et une entière reconnoissance, etc.

J. MACARTNEY.

LETTRE LII.

Continuation de la Lettre d'EVELINA.

Holborn, 1er *juillet*, *à* 5 *heur. du matin.*

J'AI à vous rendre compte, mon cher monsieur, d'une aventure qui a occupé mon esprit pendant toute la nuit, et je me lève de grand matin pour vous en entretenir.

On étoit convenu hier que nous passerions la soirée dans les jardins de Marybone, où M. Torré, un célèbre étranger, devoit tirer un feu d'artifice : madame Duval, les Branghton, M. Dubois,

M. Dubois, M. Smith, M. Brown et moi composions la partie.

Nous arrivâmes des premiers, monsieur Branghton ayant déclaré qu'il vouloit bien voir pour son argent, et se dédommager de son mieux d'une dépense aussi frivole.

Notre société s'étoit dispersée en chemin; M. Brown et miss Polly ouvrirent la marche; M. Smith avoit donné le bras à miss Branghton, et sembloit s'être proposé de se venger de mes refus du bal, car il se réserva pour sa moitié toutes les attentions qu'il m'avoit témoignées ci-devant; miss Branghton parut jouir de son triomphe, et se tourna souvent en arrière, pour voir si je faisois attention à l'heureuse intelligence qui subsistoit entre elle et M. Smith. M. Dubois accompagna madame Duval. M. Branghton marcha seul; mais son fils s'appliqua avec d'autant plus d'assiduité à me rendre ses soins, et il me pressa beaucoup d'accepter son bras; je le remerciai, et je restai à côté de madame Duval.

Le soi-disant jardin de Marybone ne se distingue ni par sa magnificence, ni par sa beauté; nous y mourions tous d'ennui et j'attendis avec impatience le moment où la musique devoit commencer: on vint nous avertir que l'or-

chestre étoit prêt; un certain M. Barthelemon joua un concert de violon avec autant d'habileté que de goût.

Le feu d'artifice étant sur le point d'être exécuté, nous courûmes en avant pour nous assurer de bonnes places; mais la foule étoit si grande, que M. Smith nous conseilla de demander un banc pour nous y tenir debout. Nous en fûmes effectivement pourvues, et nos messieurs nous quittèrent tous, en promettant de venir nous rejoindre dès que le spectacle seroit fini.

Le feu d'artifice étoit d'une grande beauté: il représentoit l'histoire d'Orphée et d'Eurydice; mais à l'endroit où, par un regard fatal, ces deux amans sont de nouveau séparés, il se fit une si violente explosion, que nous descendimes toutes du banc pour reculer de quelques pas, la quantité d'étincelles qui nous entouroient nous faisant craindre un accident.

Je m'étois malheureusement écartée un peu trop loin, et je ne m'en apperçus que lorsqu'un inconnu me dit: « Venez avec moi, mon enfant, je prendrai bien soin de vous ».

Ne retrouvant personne de ma société, je me sauvai en diligence vers l'endroit que je

venois de quitter ; le banc étoit occupé par des gens que je ne connoissois point : je me vis seule et abandonnée au milieu de la foule, je courus de tout côté sans savoir quel parti prendre. A tout moment j'étois accostée par quelque insolent, qui se croyoit autorisé, par mon embarras, à me lancer ses mauvaises plaisanteries, ou à me tenir des propos doucereux, également choquans.

Un jeune officier entr'autres eut la hardiesse de me prendre par la main, en me disant : « Vous êtes jolie, ma petite, et je vous engage dans ma compagnie ».

Je m'arrachai d'entre ses bras, et me réfugiai vers deux dames qui passoient dans ce moment; je les suppliai de m'accorder leur protection.

Elles me reçurent avec un grand éclat de rire. « Venez parmi nous », me répondirent-elles, et elles prirent mes deux bras.

« D'où peut vous venir une telle frayeur » ? continuèrent-elles d'un ton ironique. Je leur racontai ingénument ce qui venoit de m'arriver, et je les priai de m'aider à chercher mes amis.

« Oh! vous n'en manquerez pas, ma chère, tant que vous serez avec nous ». Je les assurai

que les miens reconnoîtroient obligeamment les services qu'elles voudroient bien me rendre. — Mais, monsieur, je ne tardai pas à me convaincre dans quelles mains j'étois tombée; les éclats perpétuels de ces femmes, leur conversation, leurs manières, tout me prouva que je n'avois à attendre d'elles qu'insultes et déshonneur. Jugez de ma situation!

Je guettois le moment où je pourrois échapper à ces deux méchantes créatures. Elles me firent mille questions : qui j'étois? d'où je venois? etc. Je leur fis des réponses vagues. Mais quelle fut ma consternation, quand je vis arriver mylord Orville qui s'avançoit vers nous? Je ne saurois vous exprimer tout ce que je sentis dans ce moment; quand même j'aurois eu le malheur d'être tombée dans l'état de dégradation que mes compagnes pouvoient faire soupçonner, je n'aurois pu sentir davantage ma honte.

Heureusement le lord passa outre sans faire attention à nous : je crus cependant remarquer qu'il jeta un coup d'œil de notre côté.

L'une de ces femmes me demanda si je connoissois ce *jeune homme*? Je lui dis que non, pour éviter toute explication.

Quelques minutes après, j'entendis, à ma

grande satisfaction, la voix de M. Branghton : « Dieu soit loué ! m'écriai-je, voici quelqu'un de notre partie », et ausssitôt je le joignis pour prendre son bras. Je remerciai les deux femmes de leur politesse, et leur fis entendre que je ne prétendois pas les incommoder davantage.

Dans le même moment, je rencontrai madame Duval et les demoiselles Branghton, qui toutes étoient fort curieuses de savoir ce que j'étois devenue : je leur promis que nous en parlerions une autre fois. Il m'importoit d'écarter ces deux femmes, qui continuèrent toujours à prêter une attention indiscrète à notre conversation : elles eurent même la hardiesse de nous proposer d'être des nôtres ; personne ne les refusa, et je n'osois rien dire moi-même. Il me fallut de nouveau consentir à m'associer avec elles.

Comme si tout avoit conspiré à me couvrir de confusion, le hasard voulut que nous rencontrassions encore le lord Orville. — Cette fois-ci il m'apperçut. — Sa présence fut un coup de foudre pour moi ; je n'avois pas le courage de le regarder en face : il s'approcha vers moi, et nous nous arrêtâmes tous.

Il eut la bonté de me saluer, et il me fixa d'une manière qui exprimoit assez sa surprise :

je crus cependant lire dans ses yeux un certain *intérêt* qu'il sembloit prendre à ma situation, et cette idée est la seule consolation que j'aie eue dans cette horrible soirée.

Je n'ai point retenu ce que mylord Orville me disoit, j'étois trop émue pour l'écouter avec attention; je sais seulement que je gardois le silence, et qu'après une courte pause il me quitta.

Je ne réussirai jamais, monsieur, à vous dépeindre tout ce que je souffrois. Je suppliai madame Duval de me tenir séparée du reste de la société, et de permettre que je demeurasse seule avec elle. Le lord étoit encore trop près de nous pour que cette démarche eût pu lui échapper : il revint sur ses pas. Cette complaisance me dédommagea en grande partie des chagrins que j'avois essuyés; elle me prouva dans un homme du caractère réservé et tranquille d'Orville, que mon embarras lui faisoit quelque peine: c'est ainsi, du moins, que j'interprétai son retour.

Il m'en fit ses excuses avec une politesse à laquelle je ne suis plus habituée dès longtemps: il me demanda des nouvelles de madame Mirvan et de sa famille. La conjecture flatteuse que j'avois formée me rendit le cou-

rage ; je lui répondis avec aisance. Notre conversation fut bientôt interrompue par un éclat de rire indécent de la part des demoiselles Branghton : j'en rougis ; mylord Orville leur lança un regard plein d'indignation, et ne dit plus rien.

Madame Duval, à qui les apparences en imposent si facilement, avoit pris jusqu'ici les deux femmes qui s'étoient mises de notre partie pour des personnes du bon ton ; elle commença cependant à concevoir de la défiance, et elle jugea à propos d'arrêter une loge pour y attendre M. Branghton. Nous y fûmes suivies par ces créatures hardies, et mylord Orville me souhaita le bon soir d'un air de gravité qui me perça le cœur. Je n'eus pas la force de lui répondre ; mais pour peu que ma physionomie ait été d'accord avec mes sentimens, elle devoit porter l'empreinte d'une profonde mélancolie. J'ai lieu de croire qu'il s'en apperçut, car il ajouta avec douceur : « Si miss Anville daignoit me donner son adresse, je lui demanderois la permission de lui rendre mes devoirs avant que de quitter Londres » ?

Cette question inattendue acheva de me décontenancer ; je lui dis en tremblant que je demeurois dans Holborn : il me fit une révérence, et s'en alla.

Que doit-il penser de cette aventure ? Toutes les apparences sont encore contre moi ! Avec un peu de présence d'esprit je lui aurois d'abord expliqué le mystère, je lui aurois avoué par quel étrange hasard je m'étois trouvée dans cette horrible société ; — mais je ne sais jamais ce que je fais.

Je n'ai guère d'autres particularités à vous marquer du reste de la soirée. Cette rencontre fatale absorba toutes mes pensées, et elle sera également le seul objet dont je vous entretiendrai aujourd'hui. Les deux malheureuses qui m'avoient tourmentée toute la soirée, continuèrent à nous être fort à charge, et elles s'amusèrent sur-tout à tourmenter le jeune Brown. Nous ne fûmes débarrassées d'elles qu'à l'arrivée de M. Branghton, qui, par ses manières polies, parvint bientôt à les chasser. Nous nous retirâmes peu après.

Quelles que soient les conjectures de mylord Orville sur cette affaire, elles ne sauroient manquer de tourner à mon désavantage. M'avoir trouvée avec des femmes de cette espèce, quelle honte ! Jusqu'ici j'ai toujours eu la vanité de souhaiter qu'il ne me vît point avec les Branghton et madame Duval, et maintenant je me croirois trop heureuse de n'avoir pas

paru devant lui en bien plus mauvaise société. — Joignez à cela l'adresse de ma demeure : quel concours de circonstances fâcheuses ! Mais je ne veux point vous fatiguer par les réflexions humiliantes qui se présentent en foule à mon esprit. Peut-être viendra-t-il me faire la visite qu'il m'a promise, et alors je saisirai sûrement cette occasion pour lui expliquer tout ce que mon aventure offre de choquant. Cependant, comme je ne lui ai point indiqué au juste la maison que nous habitons, il aura de la peine à me découvrir. Je lui ai dit simplement que je demeurois dans Holborn, et l'embarras de ma réponse l'empêcha de me demander d'autres renseignemens. Que faire ? il faut prendre mon mal en patience.

En attendant, je dois rendre justice à mylord Orville, et je suis confirmée plus que jamais dans la haute idée que j'ai toujours eu de son honnêteté et de sa délicatesse. Quelle différence entre sa conduite et celle d'un sir Clément Willoughby ! il avoit pour le moins autant de sujet que celui-ci de prendre mauvaise opinion de moi : cependant, avec quelle circonspection ne m'a-t-il pas traitée ? et s'il parut surpris de me trouver dans une situation aussi peu conforme à celle où il m'avoit vue précédemment,

du moins il ne s'en est pas prévalu pour m'insulter. Loin de-là, je suis persuadée qu'il ne peut refuser sa pitié à une jeune personne tombée, en apparence, dans cet état avilissant. Mais, quels qu'aient été ses doutes et ses soupçons, il est certain qu'ils n'influèrent en rien sur sa conduite. Il me parla avec les mêmes égards et la même politesse qu'il m'avoit témoignés autrefois quand je fis sa connoissance chez madame Mirvan, dans des conjonctures plus favorables. Quoi qu'il en soit, quittons ce sujet.

Dans tous les revers que je rencontre, il m'est doux, mon cher monsieur, d'être convaincue que votre tendresse et votre protection me restent toujours. Ah! si ma plume pouvoit exprimer la force de mes sentimens, avec quelle chaleur ne vous dirai-je pas combien je suis votre dévouée

EVELINA.

LETTRE LIII.

Suite de la Lettre d'EVELINA.

EXCÉDÉE d'ennui et de mauvaise humeur, incapable de toute application quelconque, je

ne sus rien faire de mieux, après avoir fini ma lettre d'hier, que de regarder par la fenêtre : j'y attendois tranquillement l'instant où il plairoit à madame Duval de m'appeler à son déjeuné, quand tout-à-coup l'apparition d'un équipage brillant me réveilla de mon indolence. Je vis en même temps mylord Orville qui mit la tête à la portière, et je me retirai aussi-tôt ; mais ce ne fut pas, je crois, sans en avoir été remarquée : du moins la voiture tourna vers notre maison.

J'étois très-mal à mon aise, — l'idée de recevoir seule le lord Orville, — la persuasion où j'étois qu'il ne venoit que chez moi, — mon desir de lui expliquer la malheureuse aventure d'hier, — la mortification que me donnoit ma situation actuelle ; — toutes ses réflexions se présentèrent à la fois à mon esprit, et me préparèrent mal à la visite qui m'arrivoit.

Je m'étois attendue que le lord se feroit annoncer ; mais la servante, peu accoutumée au cérémonial, vint me dire qu'il y avoit en bas un grand seigneur dont elle avoit oublié le nom, et qui demandoit à me parler : en même temps je vis entrer mylord Orville lui-même.

Si du temps où je vivois encore dans le cercle du beau monde, j'ai admiré les manières dis-

tinguées et le bon goût de ce gentilhomme, je vous laisse à juger, monsieur, combien il devoit me frapper davantage, aujourd'hui où je me vois reléguée dans une classe de gens qui n'ont aucune idée de ce que c'est que politesse ou bienséance!

Je suis sûre que je reçus le lord assez gauchement, et cela est facile à comprendre : le rôle que j'avois à jouer devant lui, n'étoit ni aisé ni brillant. Après les premiers complimens d'usage, il me dit : « Je m'estime heureux de trouver miss Anville chez elle, et, ce qui m'est bien plus agréable encore, de pouvoir lui parler sans témoins ».

Je lui fis une révérence; il m'entretint alors de madame Mirvan, de mon séjour à Londres, et de quelques autres sujets indifférens, qui me laissèrent heureusement le temps de me remettre; après quoi il entama la conversation.

« Si miss Anville me permet de passer quelques minutes avec elle, je prendrai la liberté de l'informer du principal motif de ma visite».

Nous prîmes des sièges, et il continua ainsi :

«Je ne sais comment justifier la franchise avec laquelle je vais vous parler; — mais, madame, je me repose uniquement sur votre bonté : elle

elle m'excusera mieux que je ne pourrois le faire moi-même ».

Je lui répondis par une inclination de tête.

« Je serois au désespoir de passer pour indiscret, et cependant j'en cours les risques ».

« Vous, indiscret ! non, mylord, la chose est impossible ».

« Votre indulgence, madame, m'inspire du courage, et je vais m'expliquer sans détour ».

Il s'arrêta de nouveau. J'étois trop attentive pour penser à l'interrompre. Enfin il baissa les yeux, et d'une voix timide et entrecoupée, il me dit : « ces dames avec lesquels je vous vis hier, les connoissiez-vous déjà ? et vous êtes-vous jamais trouvée dans leur société » ?

« Non, mylord ; je les ai vues pour la première et la dernière fois ».

Nous nous levâmes tous deux, et il ajouta d'un ton très-affectueux : « Pardonnez, madame, ce que ma question peut avoir de trop brusque ; mais je ne savois pas trop comment amener cette matière : et je n'ai d'autre excuse à alléguer, que mon estime pour madame Mirvan, et l'intérêt sincère que je prends à votre propre bonheur. Malgré cela, peut-être, j'ai été trop loin ».

«Je suis très-sensible, mylord, à l'honneur que vous me faites; mais....».

« Permettez-moi, madame, de vous assurer qu'il n'est pas dans mon caractère de m'ingérer à donner des avis. Je n'aurois point risqué de vous déplaire, si je n'avois été persuadé que vous pensez trop bien pour vous offenser sans raison».

« Non, mylord, je ne me crois point offensée; mais je suis affligée de me voir dans une situation malheureuse, qui m'oblige à recourir à des explications également pénibles et humiliantes ».

«Madame, c'est sur moi que doivent retomber tous vos chagrins, si j'ai pu vous en causer : je n'ai point cherché d'explication, puisque je n'avois point de doute. Miss Anville ne m'a pas compris, et elle s'est fait du tort à elle-même. Souffrez que je vous dise à cœur ouvert dans quelle intention je suis venu ici ».

Nous reprîmes nos places, et je le laissai continuer.

«J'avoue sans peine que j'ai été excessivement surpris de vous rencontrer hier soir avec deux femmes, qui assurément ne méritoient pas l'honneur de se trouver avec vous; il ne me fut pas aisé de deviner par quel étrange accident vous étiez tombée en aussi mauvaise

société : cependant, malgré mon incertitude, je ne me suis pas permis la moindre conjecture à votre désavantage ; j'étois sûr que vous n'aviez aucune idée du caractère de ces femmes, et j'ai partagé les regrets que vous auriez lorsque vous les connoîtriez de plus près. En attendant, je n'aurois point osé vous en parler avec tant de franchise ; je ne vous aurois point entretenue de mon propre chef sur un sujet aussi délicat, si je ne savois combien la crédulité est compagne de l'innocence ; je craignois qu'on ne vous trompât. Un certain sentiment auquel je n'étois pas le maître de résister, m'a pressé de vous avertir d'être sur vos gardes ; mais je ne me pardonnerois point la liberté que j'ai prise, si j'avois eu le malheur de vous faire de la peine ».

L'orgueil que sa première question m'avoit inspiré, fit place actuellement à une plus douce émotion ; et, pénétrée de reconnoissance, je lui racontai ingénument, le mieux que je pus, de quelle manière j'avois joint ces deux malheureuses. Il écouta mon récit avec une attention si obligeante, y sembla prendre tant d'intérêt, et me remercia dans des termes si polis, de ce qu'il appeloit ma condescendance, que je rougis de lever les yeux sur lui.

Peu après la servante vint me dire que le déjeûné m'attendoit dans la chambre de madame Duval.

Le lord se leva aussi-tôt : « Je crains, dit-il, que ma visite n'ait été trop longue ; mais qui, à ma place, auroit pu être moins indiscret » ? Puis, prenant ma main, et la pressant contre ses lèvres, il ajouta : « Miss Anville me permet-elle de sceller ainsi ma paix » ? Et il se retira.

Généreux mylord Orville ! quelle conduite désintéressée ! quelle délicatesse dans ses procédés ! il cherche à me donner de bons conseils, et il craint en même temps de blesser ma sensibilité ! — Dois-je regretter encore l'aventure de Marybone, puisqu'elle m'a valu une visite si agréable ? Eussé-je été mille fois plus humiliée ! eussé-je essuyé des alarmes bien plus vives ! — une telle marque d'estime (car j'ose l'appeler ainsi) de la part de mylord Orville, suffiroit pour compenser toutes mes peines.

En effet, mon cher monsieur, ma situation actuelle exigeoit quelque consolation ; d'autant plus que depuis sa visite il est survenu deux nouveaux incidens, qui, vraisemblablement, me susciteront encore des embarras.

Pendant le déjeûné, madame Duval me de-

manda si j'aimerois à me marier, et elle ajouta que M. Branghton lui avoit proposé une alliance entre son fils et moi. Surprise et choquée d'une pareille ouverture, j'assurai madame Duval que si M. Branghton pensoit sérieusement à moi, il perdoit son temps.

« J'avois moi-même, répliqua-t-elle, d'autres vues pour vous, et c'est dans cette intention que j'espérois de vous conduire à Paris; mais puisque ce projet rencontre tant de difficultés, il me semble que vous ne sauriez mieux faire que d'accepter le parti qui se présente aujourd'hui : vous m'appartenez l'un et l'autre, je vous laisserai mon bien, et de cette façon je vous aurai pourvus tous deux ».

Je la suppliai de ne point suivre un plan incompatible avec mes idées, puisqu'à mes yeux le jeune Branghton étoit un personnage absolument insupportable : mais elle continua ses exhortations et ses réflexions, sans faire, selon sa coutume, la moindre attention à mes objections. Elle me recommanda, du ton le plus impérieux, de tenir le jeune Branghton en suspens; qu'il ne falloit ni accepter, ni rejeter son offre, jusqu'à ce qu'elle pût voir ce qu'il y auroit à faire pour moi : elle observa d'ailleurs que le jeune homme avoit déjà été

tentée souvent de me déclarer lui-même ses intentions ; mais que n'en ayant pas le courage, il l'avoit priée de préparer les voies.

Je ne me fis pas le moindre scrupule de lui avouer mon aversion pour une semblable proposition ; mais mes représentations furent inutiles, et elle finit comme elle avoit commencé, c'est-à-dire, en me disant qu'il faudroit bien résoudre à l'épouser, *si je ne trouvois pas mieux.*

Je suis décidée à ne prendre conseil, dans cette ridicule affaire, que de moi-même ; et au fond elle ne m'inquiète guère.

Un autre sujet de mécontentement me vient de la part de M. Dubois, qui, à ma grande surprise, saisit cette après-dînée le moment où madame Duval étoit absente, pour me glisser un billet.

Cet écrit renferme une déclaration non équivoque de son attachement pour moi. M. Dubois y dit, qu'il n'auroit jamais la présomption de me faire cet aveu, s'il n'avoit appris par madame Duval qu'elle destinoit ma main au jeune Branghton, — alliance dont l'idée lui paroissoit insoutenable. Il me supplie d'excuser sa témérité, me fait mille protestations d'un respect inviolable, et s'en remet, pour la décision de son sort, au temps et à ma compassion.

Cette démarche de M. Dubois me fait une vraie peine : j'avois si bonne opinion de lui! En attendant, il ne me sera pas difficile de le rebuter. Madame Duval ne saura rien du billet; elle n'en seroit pas trop contente, à ce que je crois.

LETTRE LIV.

Continuation de la Lettre d'Evelina.

3 *juillet*.

J'ai payé cher le bonheur passager d'une courte matinée!

Les Branghton proposèrent hier une partie pour les jardins de Kensington, et j'y fus entrainée malgré moi, comme cela m'arrive toujours. On prit une remise jusqu'à Piccadilly, et de-la nous continuâmes notre chemin à pied par Hyde-park : en toute autre société, cette promenade m'eût fait plaisir. Les jardins de Kensington me plaisent beaucoup, et je les préfère à ceux du Vauxhall.

Le jeune Branghton étoit extrêmement importun, il ne me quitta pas plus que mon ombre; ma froideur et l'air réservé que j'affectois,

surent cependant le tenir en respect, et il ne fut plus question du sujet odieux auquel madame Duval m'avoit préparée. Une seule fois, quand je me fus éloignée de quelques pas du reste de la société, il s'avisa de me demander si sa tante ne m'avoit rien dit? Je ne lui répondis rien, et il en resta là. M. Smith et M. Brown n'étoient point de cette partie: le pauvre M. Dubois voyant que je l'évitois, en parut fort attristé.

J'apperçus, à quelque distance, mylord Orville qui se promenoit avec des dames, et je me cachai derrière miss Branghton pour l'éviter: je n'aurois pas voulu qu'il me retrouvât dans un endroit public, avec une société dont je n'avois pas sujet de me vanter.

Mon dessein réussit, et je ne le revis plus; d'ailleurs la pluie survint, et nous quittâmes bientôt le jardin. Nous fûmes obligés de nous retirer dans une taverne pour nous mettre à l'abri du mauvais temps: nous y rencontrâmes deux domestiques, dont je crus reconnoître la livrée; et effectivement, ils appartenoient à l'équipage de mylord Orville.

Je crus bien faire, en priant miss Branghton de ne point m'appeler par mon nom. Cette précaution étoit superflue; car, parmi ces

gens-ci, je n'ai point d'autres noms que ceux de *cousine* ou de *miss*; mais les choses les plus innocentes suffisent souvent pour m'occasionner des embarras.

Ma demande excita la curiosité de miss Branghton, et elle me pressa vivement pour en savoir la raison; je ne pus m'empêcher de lui dire que je connoissois le lord Orville. Cet aveu m'entraîna à d'autres explications, et miss Branghton fit tant par ses importunités, que je lui racontai en détail de quelle manière j'étois entrée en relation avec ce seigneur. Je n'eus pas plutôt satisfait à ces questions indiscrètes, qu'elle appella sa sœur : « Imagine-toi, Polly, miss a dansé avec un lord ».

« Hé! s'écria celle-ci, qui l'auroit cru? Et que vous a-t-il dit, miss »?

Leur caquet attira bientôt l'attention de madame Duval, ainsi que celle de toute la cotterie, et mon histoire passa de bouche en bouche.

Le jeune Branghton dit, qu'à ma place il profiteroit du carrosse du lord pour me faire ramener en ville.

M. Branghton. « Cet avis est bien trouvé; cela s'appelleroit tirer parti de ses connoissances, et nous épargnerions la dépense d'un fiacre ».

Miss Polly. « Ah ! je le voudrois de tout mon cœur ; j'aimerois bien aller dans un équipage ».

Madame Duval. « Je vous promets que cette idée me revient beaucoup, et je n'y vois point de difficultés. Faisons appeler le cocher ».

« Pas pour tout au monde, répondis-je, la chose est impossible ».

« Bon ! on voit bien, mon enfant, reprit madame Duval, que vous n'avez aucune idée de l'usage du monde ; laissez-moi faire ». Puis s'adressant à l'un des domestiques : « Je vous prie, monsieur, de faire avancer le cocher ; j'ai à lui parler ».

Le laquais la regarda, mais sans bouger.

« De grace, madame, lui dis-je, ayez la bonté de renoncer à ce projet ; je ne connois pas assez mylord Orville pour prendre une telle liberté ».

« Taisez-vous, petite ignorante ! et si ce valet ne veut point appeler le cocher, j'irai le chercher moi-même ».

Le domestique lui rit au nez, et madame Duval sortit pour faire signe au cocher d'avancer. Il arriva en effet ; j'employai tous mes soins pour prévenir l'incongruité qu'on alloit commettre, et pour engager madame Duval à pren-

dre un remise : mais à quoi servent les représentations avec cette femme ? Elle poussa sa pointe avec d'autant plus d'opiniâtreté, qu'elle apprît, par les propos des laquais, que mylord Orville se trouvoit au palais de Kensington, et qu'il n'auroit pas besoin si-tôt de son carrosse.

Madame Duval demeura exposée à la risée de ces valets, et le cocher demauda si mylord lui avoit donné la permission de se servir de sa voiture ?

« Peu importe, lui répondit-elle ; un seigneur aussi galant que lui, aimeroit mieux que nous en fissions usage, plutôt que de nous laisser mouiller jusqu'aux os ; mais, attendez, votre maître saura vos impertinences ; cette jeune demoiselle le connoît très-bien ».

« Sans doute, ajouta miss Polly, puisqu'elle a dansé avec lui ».

Les domestiques s'étoient conduits assez grossièrement, et les plaintes qu'on menaçoit de porter au lord les intimidèrent un peu ; l'un d'eux s'offrit d'aller au palais pour prendre les ordres de son maître.

Cette idée fut saisie avec empressement ; j'eus beau protester, madame Duval ne m'écouta plus, et chargea le laquais, en mon nom, d'un message pour mylord Orville. « Vous lui

direz que miss Anville, cette même demoiselle avec laquelle il a dansé dernièrement, lui demande sa voiture pour se faire conduire à Holborn ».

Le domestique fut bientôt de retour, et rapporta que son maître me faisoit ses compliment, et m'assuroit que son carrosse étoit entièrement à ma disposition.

Je fus sensible à cette politesse : mais le souvenir de la conduite inconsidérée qui y avoit donné lieu m'occupa bien davantage. Madame Duval et les demoiselles Branghton n'eurent rien de plus pressé que de monter en voiture ; il fallut me résoudre à les y suivre.

Rendues chez nous, les Branghton demandèrent au cocher qu'il les ramenât à Snow-Hill. Les domestiques, devenus plus polis, obéirent sans répliquer. Je ne m'en mêlai plus, persuadé que mes remontrances seroient parfaitement inutiles, et je me retirai dans ma chambre.

Je n'ai guère passé une nuit plus inquiète. A peine avois-je réussi à me remettre bien dans l'esprit de mylord Orville, voici déjà un nouvel accident qui gâte tout. Que pensera-t-il ? — Faire trophée de sa connoissance, divulguer que j'ai dansé avec lui, — prendre avec lui

lui des libertés que je ne me permettrai pas même avec des amis intimes, payer d'impertinence les égards distingués qu'il m'a témoignés : tels sont les reproches qu'il est en droit de me faire ! et j'en rougis.

Mais ce n'est pas tout : une seconde scène, pire que la précédente, m'étoit encore réservée, et je vais vous en rendre compte.

Je reçus ce matin la visite du jeune Branghton. Il prit en entrant un air important qui ne lui est pas ordinaire ; et en s'avançant fièrement vers moi, il me dit : J'ai à vous faire, miss, les complimens de mylord Orville»

« De mylord Orville » ? repris-je fort étonnée.

Oui, de lui-même. Je viens de faire sa connoissance ; c'est bien le seigneur le plus aimable que j'aie jamais vu ».

Que veut dire ceci ! expliquez-vous ».

« Il faut que vous sachiez, miss, qu'hier en vous quittant il nous est arrivé un petit accident, qui cependant ne m'inquiète plus ; puisqu'il ne tire pas à conséquence. Nous rencontrâmes dans le voisinage du quartier de Snow-Hill une charrette ; et pouf, ne voilà-t-il pas qu'elle se donne contre la voiture, et brise une des roues. Pour comble de malheur,

la glace étoit levée : je n'y avois pas fait attention ; et en voulant ouvrir la portière, j'y tombe à pleine tête, et j'en ai reçu, comme vous voyez, une blessure au front ».

Je m'embarrassai peu dans ce moment-ci de la blessure de M. Branghton, et je ne pensai qu'à écouter la fin de ce récit; il continua en ces termes : « Nous fûmes tous capots, comme vous pouvez croire; et le cocher prétendoit qu'il n'étoit pas en état de reconduire le carrosse à Kensington. Que faire? Les domestiques partirent pour informer leur maître de ce qui s'étoit passé; et mon père, craignant le ressentiment de mylord Orville, m'y a envoyé ce matin pour lui faire nos excuses. Les laquais m'avoient enseigné sa demeure, et je me suis rendu chez lui au quarré de Barkeley. La belle maison! J'étois embarrassé de paroître devant un seigneur, et j'avois préparé d'avance un beau compliment : ses domestiques ne voulurent point m'annoncer; ils me dirent que leur maître étoit occupé. J'allois m'en retourner, quand j'imaginai un expédient qui me réussit à merveille; je leur dis que je venois de votre part ».

« De ma part » ?

« Oui, miss, car vous n'auriez pas voulu

que j'eusse fait tout ce chemin pour rien. Je priai donc le portier de dire à mylord que quelqu'un demandoit à lui parler de la part de miss Anville ».

« Et qui vous en a donné la permission »?

« Eh bon dieu ! ne vous fâchez pas, miss, vous serez contente quand vous apprendrez comme tout a tourné à bien. Dès qu'on m'eut annoncé, je fus introduit sur le champ; il me fallut passer une haie de domestiques et une enfilade de chambres sans fin. Je tirai mauvais présage de toute cette magnificence, et je m'attendois à trouver un maître trop fier pour me parler; mais il ne l'est pas plus que moi, et il m'a traité comme si j'étois son égal. Je le priai donc d'excuser ce qui s'étoit passé, et je l'assurai que la glace n'avoit été cassée que par malheur. Il me répondit que c'étoit une bagatelle à laquelle il ne pensoit plus; qu'il espéroit seulement que vous aviez été heureusement rendue chez vous, et que vous n'aviez point été effrayée de cet accident. Je l'assurai qu'il ne vous étoit arrivé aucun mal, et que vous m'aviez chargé de lui faire vos complimens ».

« Mais, qui vous en a prié » ?

« Ah ! j'ai fait tout cela de ma propre tête,

pour le persuader d'autant plus que c'étoit vous qui m'envoyiez chez lui. Mais j'aurois dû commencer par vous dire que les gens de mylord m'avoient conté qu'il alloit demain hors de ville, et qu'il se proposoit de faire de grandes emplètes pour le mariage de sa sœur : alors le voyant si affable, il me vint dans l'esprit de lui offrir mes services : Nous nous recommandons à vous, mylord, lui dis-je, au cas que vous n'ayez pas encore donné votre parole ; mon père est orfèvre, et il sera fier s'il vous plaisoit de lui accorder votre pratique. Miss Anville, qui est notre cousine, vous en aura obligation ».

« Vous me poussez à bout, m'écriai-je, en sautant de ma chaise ; vous m'avez fait un sanglant affront, et je ne veux plus entendre parler de vous ». Je me retirai aussi-tôt dans ma chambre.

J'étois furieuse et dans une espèce de délire ; je me crus perdue sans ressource dans l'esprit du lord Orville : l'espérance dont je m'étois flattée, de le revoir et de me justifier à ses yeux, s'évanouissoit avec le projet du voyage qu'il alloit entreprendre ; il ne me restoit que la crainte de demeurer pour toujours l'objet de son mépris.

Cette idée étoit un coup de poignard pour

mon cœur ; — je ne pus la supporter : je — Mais je rougis de continuer, monsieur. Vous me blâmerez, et cependant je ne me douterois pas d'avoir mérité des reproches, si je ne sentois une secrète répugnance à vous avouer la démarche que je me suis permise. Cette inquiétude seule me fait appréhender que j'aie manqué à mon devoir. J'ai déjà fait ma confidence à miss Mirvan, avant que de vous en écrire : me pardonnerez-vous ce passe-droit ? me pardonnerez-vous le projet que j'avois formé de ne vous en point parler du tout ? Mais j'ai bientôt reconnu que par une telle conduite je me rendrois coupable d'une noire ingratitude, et j'aime mieux risquer d'encourir votre censure, que de vous tromper. Ces détours vous auront peut-être dejà fait deviner de quoi il est question. Dans un premier moment de vivacité, j'ai adressé une lettre à mylord Orville. Lisez-la, monsieur, je vous la transcris mot à mot :

« MYLORD,

» Je suis on ne peut pas plus confuse d'un message qui vous a été fait hier en mon nom, et je dois me justifier de l'indiscrétion dont

vous êtes en droit de m'accuser. C'est sans mon consentement qu'on vous a demandé votre carrosse, et je ne m'y trouvai pas lorsqu'il a été endommagé : je n'ai pas donné lieu non plus à la visite de l'importun qui s'est présenté ce matin à votre porte ; tout ceci s'est passé à mon insu.

« Je regrette infiniment l'embarras qui vous a été causé ; mais je vous proteste, mylord, que je n'entre pour rien dans cette affaire, si ce n'est en prenant la liberté de vous faire mes excuses par ces lignes.

» Je suis,

MYLORD,

Votre très-humble servante,

ÉVELINA ANVILLE ».

J'avois chargé la servante de faire rendre ce billet au quarré de Barkeley ; mais je me ravisai le moment après, et j'allois descendre pour le reprendre, quand j'entendis la voix de sir Clément Willoughby, qui demandoit à me parler. On me cela, conformément aux ordres de madame Duval : pendant ce temps, la servante avoit déjà remis le billet entre les

mains d'un messager, et celui-ci étoit parti avant que j'eusse eu le loisir de rétracter ma commission.

J'attendis avec impatience le retour du messager : il me rapporta que mylord Orville n'étoit pas chez lui. — Qui sait s'il me répondra ? — Peut-être viendra-t-il me voir ; — peut-être aussi l'affaire en restera-t-elle là : en attendant, cette incertitude me met mal à mon aise.

LETTRE LV.

Suite de la précédente.

4 *juillet.*

MAINTENANT vous pouvez, mon cher monsieur, m'envoyer madame Clinton en toute sûreté ; le plutôt sera le mieux. Rien ne s'oppose plus maintenant à mon départ de Londres : peut-être seroit-il heureux pour moi que je n'y fusse jamais venue !

Madame Duval m'a chargée ce matin d'aller à Snow-Hill, pour inviter les Branghton et M. Smith à passer la soirée chez elle. M. Dubois, qui a déjeûné avec nous, fut prié de

m'accompagner. J'acceptai cette commission malgré moi; car je me souciois peu de me trouver seule avec M. Dubois, et tout aussi peu de rencontrer le jeune Branghton. Un autre motif plus pressant ajoutoit d'ailleurs à ma répugnance ; j'espérois de recevoir une réponse de mylord Orville, je me flattois même de sa visite. Néanmoins il fallut me soumettre aux ordres de madame Duval : le moyen de lui tenir tête !

Le pauvre M. Dubois n'ouvrit pas la bouche en chemin, et je suppose que cette promenade ne nous amusoit guère ni l'un ni l'autre. Nous trouvâmes toute la famille assemblée dans la boutique. M. Smith s'adressa à miss Branghton, dès qu'il me vit, et lui fit toutes sortes de galanteries. Vous voyez, monsieur, que ma conduite du bal de Hampstead a eu un bon effet, et je m'en réjouis. D'un autre côté, j'eus à essuyer les importunités du jeune Branghton. Il ricana sans cesse, et me fixa si impertinemment, que, pour me débarrasser de lui, je me vis obligée de quitter mon air de réserve avec M. Dubois, et de lier conversation avec lui.

M. Branghton le père jugea aussi à propos de prendre la parole. « J'ai appris avec peine,

me dit-il, par mon fils, que vous avez désapprouvé notre conduite à l'égard de mylord Orville; mais je voudrois bien savoir ce que vous y trouvez à redire: il me semble que nous avons arrangé le tout pour le mieux ».

« Bonté! ajouta le fils, il falloit voir miss, dans quelle colère elle étoit, et avec quel emportement elle quitta la chambre ».

« Il est trop tard, leur répondis-je, pour discuter cette matière: seulement je vous prierai de ne plus vous servir dorénavant de mon nom sans que j'en sois avertie. Au reste, que voulez-vous que je dise à madame Duval? lui ferez-vous l'honneur de venir » ?

« Quant à moi, reprit M. Smith, je remercie la vieille dame; je n'ai plus envie d'être sa dupe: elle m'excusera ».

Les autres promirent de venir, et je me retirai. En sortant de la boutique, j'entendis que M. Branghton disoit à son fils: « Courage, Tom! elle fait la prude ». Je fus à peine à dix pas de la maison, que le jeune homme me suivit.

J'affectois de ne point le regarder; et pour l'éviter avec d'autant plus de décence, je m'entretins avec M. Dubois, qui devint plus gai que jamais: malheureusement il interprêta à faux cette légère attention de ma part.

On m'annonça en rentrant qu'il m'étoit venu pendant mon absence deux visites, dont on me rendit les cartes. J'y lus les noms de mylord Orville et de sir Clément Willoughby. Ce dernier m'intéresse peu : mais je regrette infiniment d'avoir manqué le lord; il sera parti vraisemblablement à l'heure qu'il est, et je ne le reverrai plus.

Le jeune Branghton étoit venu me rejoindre à la porte de la maison ; il observa que mylord Orville nous avoit suivis tout le long du chemin. Je n'eus rien de plus pressé que de monter l'escalier, et le sieur Branghton trouva bon de s'en retourner, après avoir dit à M. Dubois que je lui paroissois trop fière aujourdhui, et qu'il croyoit bien faire en me laissant tranquille.

Il auroit été à souhaiter que M. Dubois eût pris le même parti ; mais il jugea à propos de me relancer de nouveau dans la chambre à manger, où il m'avoit vue entrer.

« Vous ne l'aimez donc pas, ce garçon, mademoiselle » ? me dit-il.

« Non, en vérité, et je le déteste; sa présence me donne des maux de cœur ».

« Ah ! vous me rendez la vie », s'écria-t-il avec transport en se jetant à mes pieds.

Dans le même instant madame Duval ouvrit la porte.

Il se releva au plus vîte, honteux et confus de cet accident. Mais comment vous dépeindrai-je la rage de madame Duval? Elle livra un assaut des plus furieux, et sa langue la servit avec une volubilité merveilleuse. Ses reproches sembloient être dictés par la jalousie : M. Dubois fut accusé d'infidélité. Il se défendit foiblement par des subterfuges ; et madame Duval lui ayant ordonné de fuir sa présence, il lui céda prudemment le champ de bataille. J'eus à mon tour un rude choc à soutenir; elle me prodigua les titres de *séductrice*, d'*ingrate*, de *fille rusée*; elle me fit entendre que je n'irois point avec elle à Paris, et qu'elle ne se mêleroit plus de mes affaires, à moins que je ne consentisse incessamment à épouser le jeune Branghton.

Quelque effrayée que je fusse de la colère de madame Duval, cette dernière proposition me rendit tout mon courage : je lui déclarai rondement que, sur cet objet, je ne lui obéirois jamais. Cette réponse ne fit que l'irriter davantage, et elle me montra la porte.

Telle est la situation dans laquelle je me trouve actuellement. Je me dispenserai de voir les

Branghton cette après-dînée, et je souhaite de ne les plus revoir du tout. En attendant, je suis fâchée d'avoir déplu à madame Duval, quoique ce ne soit pas ma faute.

Mais ce qui est très-certain, c'est que je serai fort aise quand je pourrai quitter cette ville; il n'y a plus rien qui m'y attache. Lord Orville est le seul que j'aurois desiré de revoir encore : un moment d'entretien auroit réparé bien des choses; je lui aurois expliqué alors ce que je n'ai fait qu'effleurer dans mon billet. En attendant, c'est toujours une consolation pour moi qu'il ait cherché à me parler avant son départ : cette attention prouve du moins qu'il n'a pas été entièrement mécontent de moi.

Adieu, mon cher monsieur : bientôt je pourrai vous demander votre bénédiction; bientôt le temps reviendra où je pourrai rapporter à votre affection toute ma joie et tout mon bonheur.

LETTRE

LETTRE LVI.

M. VILLARS à EVELINA.

Berry-Hill, 7 juillet.

Soyez la bien-venue, mille fois la bien-venue, ma très-chère Evelina! le meilleur et le plus tendre de vos amis vous recevra à bras ouverts. Madame Clinton part en diligence pour vous remettre ces lignes, et pour vous ramener directement chez moi; car je ne saurois me résoudre à rester plus long-temps séparé de vous, l'enfant chéri de mon cœur. C'est vous, mon Evelina, qui devez faire la consolation de mes vieux jours; c'est de vous que j'attends l'adoucissement de tous mes maux: votre présence est nécessaire à ma tendresse paternelle. Ainsi j'espère que vos dignes amis de Howard-Grove voudront bien m'excuser, si je les prive de la visite que vous leur destiniez avant votre retour à Berry-Hill.

J'ai bien des choses à vous dire, plusieurs réflexions à faire sur vos dernières lettres, dont diverses passages m'ont donné de l'inquiétude; mais ces remarques feront l'objet de nos con-

versations. Hâtez-vous, mon enfant, de venir retrouver l'endroit qui vous a vu naître, où vous avez passé votre heureuse jeunesse, où vous n'avez connu ni peines ni regrets. — Oh! puissent-ils n'approcher jamais de cette paisible habitation!

Adieu, ma très-chère Evelina. Je souhaite que votre empressement à me revoir égale le plaisir avec lequel je vous attends.

ARTHUR VILLARS.

LETTRE LVII.

ÉVELINA à miss MIRVAN.

Berry-Hill, 14 *juillet*.

VOUS serez surprise, ma chère Marie, et j'ose même croire un peu affligée, quand, à la place de votre amie, vous ne recevrez qu'une lettre qui n'exprimera que bien foiblement les sentimens du cœur qui l'a dictée.

En vous écrivant vendredi, j'attendois à chaque instant madame Clinton, avec laquelle je me proposois de partir pour Howard-Grove. Elle arriva; mais il fallut changer mon plan;

car elle m'apporta, de la part du meilleur ami que jamais orpheline ait trouvé, une lettre pleine de tendresse qui m'enjoignoit de retourner incessamment à Berry-Hill.

J'ai obéi, et vous me pardonnerez si je vous avoue que ce fut de bon cœur ; le pouvois-je autrement après une si longue séparation, sans être la plus ingrate des filles ? Et cependant, ma chère Marie, quoique j'eusse *souhaité* de quitter Londres, l'accomplissement même de ce désir n'a point contribué à mon bonheur ; j'avois senti une impatience inexprimable pour revenir ici, et cependant une profonde tristesse m'a suivie sur la route. Vous auriez de la peine à me reconnoître ; — Hélas ! je ne me reconnois plus moi-même. Peut-être en vous voyant aurois-je essayé de verser dans votre sein tous les secrets de mon cœur, et alors. — Mais reprenons le récit de mon voyage.

Madame Clinton remit à madame Duval une lettre de M. Villars, par laquelle il la prioit de consentir à mon départ. J'en obtins d'abord la permission : mais lorsqu'elle vit que je quittois Londres avec tant de facilité, et qu'elle se persuada que M. Dubois m'étoit réellement indifférent, elle commença à s'adoucir un peu, et elle me déclara que si elle m'avoit connu de-

pareils sentimens, elle n'auroit point souffert que je m'enterrasse de nouveau à la campagne; qu'elle n'avoit pensé à me renvoyer que pour punir M. Dubois.

Les Branghton sont venus prendre congé de moi; mais n'en parlons plus: la patience m'échappe quand je pense à ces gens, qui sont la cause de tout le trouble qui m'a accompagné ici.

Mon abattement fut tel pendant tout le voyage, que j'eus toutes les peines du monde à faire revenir la digne madame Clinton de l'idée que j'étois malade. Hélas! je me trouvois dans une assiette d'esprit plus accablante qu'aucune souffrance du corps.

Lorsque je fus arrivée à Berry-Hill, — lorsque la voiture s'arrêta devant la maison, oh! ma chère, comme le cœur me battoit de joie! Et lorsque le plus respectable des hommes parut à la fenêtre, quand je le vis lever ses mains vers le ciel, sans doute pour le remercier de mon heureuse arrivée, ô quelle fut mon émotion! — J'ouvris moi-même la portière pour voler dans ses bras. Il s'étoit disposé à venir à ma rencontre; mais à l'instant où je mis les pieds dans la chambre, il retomba dans son fauteuil, poussant un profond soupir; et

prononçant d'un air *rayonnant* de plaisir ces seules paroles: *Je te rends graces, ô mon Dieu!*

Dans l'effusion de ma tendresse, je n'eus rien de plus pressé que de m'élancer à ses genoux : je les embrassai, je baisai ses mains, je les arrosai de mes larmes; mais je n'eus pas la force de parler. Il me reçut dans ses bras paternels, me pressa sur son cœur, et, la tête appuyée sur mes joues, il eut de la peine à articuler les bénédictions que son ame bienfaisante répandoit sur moi.

O miss Mirvan! chérie de la sorte du meilleur des hommes, ne devrois-je pas être heureuse? — Devrois-je connoître d'autre desir que celui de mériter ses bonté? — N'allez pas croire cependant que je sois ingrate; non, je ne le suis point; quoique l'état actuel de mon esprit me rende incapable, pour le moment, d'apprécier, comme je le voudrois, les bienfaits de la providence.

Je cherche en vain à mettre de l'ordre dans ce que j'écris: mes idées sont trop confuses aujourd'hui.

Le local influe bien peu sur notre bonheur! Je m'étois flattée, qu'une fois rendue à Berry-Hill, je retrouverois la tranquillité; mais je

me suis trompée, et jusqu'ici le repos n'a rien de commun avec votre Evelina.

Je rougis de cet aveu. Excuserez-vous, Marie, le sérieux de cette lettre? Mais je m'impose une contrainte si violente vis-à-vis de M. Villars, que j'ai cru devoir la quitter en m'entretenant avec vous. Adieu, ma chère miss Mirvan.

J'ajoute encore un mot : ne vous laissez point abuser par le ton de cette lettre : n'imputez à personne la mélancolie dont je m'accuse ; ne vous imaginez point que mon cœur est trop facile à recevoir des impressions : c'est à moi seule, et non à des causes étrangères, qu'il faut attribuer la situation où je me trouve. Rien n'est plus vrai; croyez-en votre affectionnée,

ÉVELINA.

P. S. Je vous supplie de faire agréer mes excuses à lady Howard et à madame votre mère.

LETTRE LVIII.

Continuation de la précédente.

Berry-Hill, 21 juillet.

Vous m'accusez d'être mystérieuse ; et, puisque vous le dites, je dois croire que j'ai mérité ce reproche : — en attendant, vous ne savez pas, ma chère, combien il m'en coûte de me justifier. — Mais je ne connois point le moyen de résister à vos instances obligeantes, et je vais confier tous mes secrets : ma réserve seroit d'autant plus déplacée, que j'y perdrois la première ; car j'espère bien que votre amitié et votre affection contribueront à me soulager. Soyez sûre que si mes chagrins partoient d'une autre source, je n'aurois pas balancé un instant à vous ouvrir mon cœur ; mais la situation dans laquelle je me trouve est telle, que je voudrois la cacher non-seulement au monde entier, mais à moi-même, si cela se pouvoit. Venons au fait, puisqu'il faut parler.

En vérité je ne sais comment m'y prendre pour vous l'expliquer ; j'essaie vingt tours de phrase, et aucune ne veut se prêter à mes idées ; je fais un effort pour entrer en matière.

Ah! miss Mirvan, eussiez-vous jamais cru qu'un homme qui sembloit être formé pour servir de modèle, — qui approchoit de la perfection, — qu'un homme d'une politesse achevée, — d'une douceur de mœurs au-dessus de toute comparaison, — l'eussiez-vous cru, miss Mirvan, qu'un *mylord Orville* auroit pu me traiter avec indignité ?

C'en est fait! jamais je ne m'en fierai aux apparences, — jamais je n'en croirai mon foible jugement, — jamais je ne me persuaderai que, pour être homme de bien, il suffit d'être aimable. Quelles maximes cruelles la connoissance du monde n'inspire-t-elle pas ! — Mais, tandis que je m'abandonne à mes réflexions, j'oublie que je vous ai laissée en suspens.

J'avois précisément achevé la dernière lettre que je vous ai écrite de Londres, quand la servante du logis m'apporta un billet. Le laquais qui le lui avoit remis, avoit dit qu'il repasseroit le lendemain pour prendre la réponse.

Ce billet, — mais jugez-en vous-même, ma chère amie, le voici :

A miss Anville.

« J'ai lu avec transport la lettre dont vous m'avez fait le cadeau hier matin, ô la plus

aimable des femmes! je suis fâché que l'accident survenu à mon carrosse ait pu vous inquiéter un moment; mais j'ai été très-flatté en même temps de la manière obligeante dont vous exprimez votre embarras. Croyez-moi, ma chère enfant, je suis très-sensible à la bonne opinion que vous avez prise de moi; elle m'honore et me pénètre de tendresse et de gratitude. Je serai fier de continuer la correspondance que vous avez commencée avec tant de complaisance, et j'espère que vous sentez trop le prix de cette faveur, pour que vous pensiez à me la retirer. Je desire passionnément de mettre à vos pieds les expressions de ma reconnoissance, et de vous payer le tribut qui est dû à vos charmes et à vos perfections. Marquez-moi, je vous supplie, jusqu'à quand vous comptez rester en ville. Le domestique, par lequel j'enverrai prendre votre réponse, est chargé de me l'apporter en poste. Je l'attendrai avec une impatience que rien ne peut égaler, si ce n'est de vous assurer de vive voix combien je suis, ma belle enfant,

Votre sincère admirateur,

ORVILLE.

Quelle lettre ! chaque ligne est un outrage. Vous savez, ma chère amie, en quels termes je lui ai écrit ; méritois-je une telle réponse ? Ce qui m'humilie le plus, c'est de m'être attiré volontairement cet affront. Mon intention n'étoit que de lui faire une simple excuse : je croyois la lui devoir, je croyois la devoir à moi-même ; et à en juger par sa lettre, ne diroit-on pas que la mienne contenoit l'aveu de sentimens propres à exciter son mépris ?

Je me retirai dans ma chambre, au moment où la lettre me fut rendue ; je la parcourus rapidement, et, je vous l'avoue, elle me fit plaisir. Incapable de soupçonner une incongruité de la part de mylord Orville, je n'observai pas d'abord ce que sa réponse renferme de choquant ; je ne m'arrêtai qu'à ce qu'il m'y disoit d'obligeant, et je fus si peu maîtresse de mes mouvemens, qu'il me fallut du temps pour me remettre. Je me promenai à grands pas dans ma chambre, et je me demandai à diverses reprises : « Seroit-il possible que mylord Orville t'aimât » ?

Mais ce songe fut bientôt dissipé, et je me réveillai pour éprouver des sensations très-différentes. Une seconde lecture du billet me dessilla les yeux ; je ne le reconnus plus, cha-

que parole me parut changée, chaque phrase choisie pour me faire rougir : mon étonnement fut extrême, et je n'en revins que pour m'abandonner à une juste indignation.

Je ne me fais point de peine d'avouer que j'ai commis une faute en écrivant à mylord Orville ; mais étoit-ce à lui de m'en punir ? Si je l'ai offensé, ne pouvoit-il pas prendre le parti de garder le silence ? Si la démarche que je me suis permise lui sembloit déplacée, ne devoit-il pas l'excuser par mon âge et par mon défaut d'expérience ?

Oh ! Marie, comme je me suis trompée sur le compte de cet homme ! ma plume essaieroit en vain de vous exprimer la haute idée que j'avois de lui. Si je l'avois moins estimé, je ne me serois point tant précipitée de lui écrire : malheureuse précipitation, combien elle me cause de regrets !

Quoi qu'il en soit, je devrois peut-être me réjouir plutôt que de me chagriner, puisque cette affaire me découvre à fond le caractère de mylord Orville, et écarte une trop grande partialité qui m'aveugloit sur ses défauts, et ne laissoit voir que ses vertus et ses bonnes qualités. Si j'avois été plus long-temps dans l'erreur, si j'avois eu le loisir de me fortifier

dans les préjugés favorables que j'avois adoptés, qui sait à quelles extrêmités mes fausses idées m'auroient conduite ! — Je crains que mon danger n'ait déjà été plus grand que je ne le croyois, et je n'y saurois penser sans trembler. Mon cœur n'étoit que trop enclin à recevoir des impressions, qui, si elles avoient pris racine, ruinoient pour toujours mon repos et mon bonheur.

Quelque disposée que je sois à chasser de mon esprit la mélancolie qui l'assiége, et à vous présenter, mon amie, des images plus riantes, je ne saurois réussir ; car, indépendamment de l'humiliation que je souffre, j'ai encore un autre sujet de chagrin : hélas ! ma chère Marie, j'ai troublé la tranquillité du meilleur des hommes.

Je n'ai pas eu le courage de lui montrer cette cruelle lettre ; je ne pouvois me résoudre d'avilir à ses yeux celui que peu auparavant j'avois élevé jusqu'aux nues. Mon premier plan fut de garder par-devers moi le secret que vos instances amicales viennent de m'arracher : aujourd'hui je voudrois que je n'en eusse jamais fait un mystère à M. Villars. Que doit-il penser du sérieux qui, malgré moi, et contre ma coutume, m'accompagne par-tout ?

Ce

Ce que je crains le plus, c'est qu'il ne s'imagine que mon séjour à Londres ne m'ait dégoûtée de la campagne. Tout le monde s'apperçoit que je ne suis plus la même ; mon visage est pâle et défait, ma santé dérangée. On me le dit, on glose : mais ces critiques ne me toucheroient pas, si elles n'attiroient en même-temps l'attention de M. Villars ; chacun de ses regards me parle du tendre intérêt qu'il prend à ma situation.

Dans un entretien que j'ai eu aujourd'hui avec lui sur mon voyage de Londres, il a fait mention de mylord Orville. J'en ai été tellement décontenancée, que j'ai cherché à détourner immédiatement la conversation ; il l'a continuée malgré cette défaite, et, à ma grande surprise, il a fait le panégyrique du lord dans les termes les plus forts, prônant sur-tout sa conduite décente et honnête à Marybone. J'avois les joues en feu, et bien de la peine à contenir mon dépit. Pouvois-je, en effet, entendre louer tranquillement par le meilleur des hommes, celui dont je m'étois fait autrefois l'idée la plus flatteuse, et qui, par sa conduite, m'a détrompée si cruellement !

Je crains d'apprendre ce que M. Villars aura pensé de mon silence et de mon embarras ; mais

j'espère qu'il ne touchera plus cette matière. En attendant, j'aurois des reproches à me faire, si je me livrois à une mélancolie qui devient *contagieuse* pour le respectable vieillard, dont le consentement me tient à cœur par devoir. Je suis reconnoissante de ce qu'il n'a point persisté à sonder ma plaie, et je tâcherai de la guérir par la conviction que j'ai de n'avoir pas mérité l'affront qu'on m'a fait essuyer. Mais n'est-il pas triste, ma chère, de vivre dans un monde trompeur, où il faut se défier de ce qu'on voit, de ce qu'on entend, et même de ce qu'on sent !

LETTRE LIX.

Continuation de la précédente.

Berry-Hill, 29 juillet.

Vous m'embarrassez, ma chère Marie, avec vos badinages, et je ne sais pas trop comment y répondre ; il n'en est pas moins vrai cependant que vos soupçons, loin d'être fondés sur des faits, ne sont que l'ouvrage de votre imagination. Je ne mérite point le reproche de foiblesse que vous me faites ; et, pour lever

vos doutes, il ne me reste qu'à tâcher de me mettre au-dessus de mes chagrins; j'y vais travailler sérieusement.

Vous me témoignez votre surprise de ce que cette affaire peut troubler mon bonheur, tandis que le cœur n'y est pas intéressé. Et croyez-vous réellement, vous qui connoissez la haute idée que j'avois prise de mylord Orville, qu'une révolution aussi étonnante dans son caractère puisse m'être indifférente? Une lettre telle que la sienne m'eût choquée même de la part d'un étranger; donc je devois à bien plus forte raison y être sensible, lorsqu'elle me vient de l'homme dont je l'attendois le moins.

Vous êtes bien-aise, dites-vous, de ce que j'ai laissé la lettre sans autre réponse: m'eût-il écrit dans les termes les plus respectueux, je me serois bien gardée de pousser cette correspondance plus loin; l'air mystérieux avec lequel ce billet fut remis, et le projet de renvoyer son domestique le lendemain, suffisoient pour m'inspirer de la défiance. Je suis naturellement ennemie des menées sourdes, et de tout ce qui craint le grand jour, quoique dans la démarche dont il s'agit, j'ai eu le malheur de m'écarter du droit chemin, que j'ai été accoutumée de suivre depuis ma plus tendre enfance.

Il prétend que j'ai engagé un commerce de lettres avec lui ! Et comment peut-il me supposer un tel dessein ? me croire aussi hardie, aussi effrontée, aussi sotte ? J'ignore si son valet est repassé le lendemain ; mais je me réjouis d'avoir quitté Londres avant l'heure marquée, et sans avoir laissé de message. Qu'avois-je à dire d'ailleurs ! c'eût été faire trop d'honneur à une telle lettre, que d'en tenir le moindre compte à l'auteur.

Mais je n'en reviens pas ; comment a-t-il pu l'écrire ? Oh ! ma chère Marie, qu'est-ce qui l'a engagé à offenser une fille qui auroit mieux aimé mourir que de lui faire de la peine ? Quelle licence dans son style ! Observez avec quel peu de ménagement il a entrecoupé ses prétendus remercîmens et ses expressions de reconnoissance ! Qui auroit soupçonné un homme aussi modeste en apparence, d'être capable d'une telle vanité !

Je regrette de plus en plus la retenue que je me suis imposée envers M. Villars ; je ne comprends rien à mon opiniâtreté : dans les premiers temps, je sentois une répugnance insurmontable de publier cette affaire ; — aujourd'hui, je suis honteuse de convenir que j'ai un secret à révéler ! Mais je mérite punition ; c'est

par une fausse délicatesse que j'ai gardé le silence ; car, puisque mylord Orville lui-même n'étoit pas jaloux de soutenir son caractère, étoit-ce à moi de le sauver aux dépens du mien ?

Dans le moment présent, où le premier choc est passé, et où je commence à envisager l'affaire sous son vrai point de vue, je crois que je serois tranquille, si j'étois moins tourmentée par mes amis du voisinage ; tout le monde crie contre moi, on dit que mon humeur a changé, que je suis d'un sérieux à glacer, que ma santé tombe à vue d'œil. Ces remarques n'échappent point à M. Villars, et il en gémit. Un nuage épais couvre son front respectable aussi souvent qu'on parle de moi, et ses regards expriment en même-temps sa tendresse et son inquiétude : j'en souffre d'autant plus, que je suis la seule cause de ses chagrins.

Madame Selwyn, qui possède une très-belle terre à trois milles de Berry-Hill, et qui a toujours eu pour moi beaucoup d'amitié, fera dans peu un tour à Bristol. Elle a proposé à M. Villars de m'y conduire pour rétablir ma santé. Il étoit embarrassé s'il devoit m'y laisser aller ou non ; mais j'ai décliné cette offre sans balancer, en protestant que l'air pur de notre habitation contribueroit plus que tout autre au

retour de mes forces. Il m'a remercié de ce que je voulois bien consentir à ne pas le quitter. Que de bonté ! Puissé-je, comme il me l'écrivoit dans l'effusion de son cœur, devenir réellement la consolation de ses vieux jours !

Je ne demande plus d'être séparée de lui. Sérieuse à Berry-Hill, je serois malheureuse partout ailleurs. La présence de M. Villars m'aidera à retrouver la gaîté de mon caractère ; et avec un léger effort, je suis presque sûre d'y réussir. La bienveillance d'un ami tel que lui me rend du courage : j'oublierai mes soucis dans la douceur de son commerce, et sa piété me servira d'exemple. Je sais que je lui dois tout ; et ses bienfaits ne pèsent point à ma reconnoissance : loin de-là, je fais consister ma gloire et ma satisfaction à me rappeler la somme des obligations qui me sont imposées envers lui.

Il étoit un temps où je pensois qu'il existoit un homme qui, lorsque l'âge auroit mûri son esprit, brilleroit parmi ses semblables avec ce même éclat de vertu qui distingue à mes yeux le digne M. Villars ; éclat infiniment supérieur aux bluettes passagères du bel-esprit et de l'imagination, puisqu'il a pour but le bien-être du genre humain, sans se borner à briguer

une vaine et stérile admiration! Mais quelle étoit mon erreur! que j'ai mal jugé! que j'ai été cruellement trompée!

Je n'irai point à Bristol, malgré les sollicitations pressantes de madame Selwyn. Je ne veux plus voir le monde : le peu de mois que j'ai passés dans ses tourbillons, ont suffi pour m'en dégoûter; j'en déteste jusqu'au nom même.

J'espère aussi de ne plus revoir mylord Orville. Accoutumée à le considérer depuis notre première connoissance, comme un *être supérieur à son espèce*, sa présence pourroit me faire oublier mon ressentiment et ses torts; car comment pourrois-je, ma bonne amie, voir le lord Orville et être mécontente de lui!

Je l'aimois en sœur; — je lui aurois confié chaque pensée de mon cœur, s'il m'avoit demandé ma confiance : telle étoit l'idée que j'avois de son honneur, de sa délicatesse et de son caractère. Mille fois je me suis dit que cet homme n'avoit d'autre vue, d'autre étude que la prospérité et la félicité de son prochain; mais je n'y penserai plus, — je n'en parlerai plus, — je n'en écrirai plus.

Adieu, ma chère amie.

LETTRE LX.

Continuation de la précédente.

Berry-Hill, le 10 *août.*

Vous vous plaignez de mon silence, ma chère miss Mirvan; mais que voulez-vous que j'écrive? Je n'ai point d'évènemens à vous marquer, et mon imagination n'est pas assez vive pour suppléer au défaut des matières. Aujourd'hui, cependant, j'ai de quoi étoffer une lettre, puisque j'ai à vous rendre compte d'une conversation que j'eus hier avec M. Villars.

Nous avions déjeûné ensemble, et, depuis mon retour, je ne me rappelle pas d'avoir passé une heure aussi gaie. Après le repas, il ne se retira pas dans son cabinet, selon sa coutume; il continua à discourir avec moi pendant que je travaillois, et vraisemblablement il ne m'auroit pas quittée de toute la matinée, si nous n'avions été interrompus par la visite d'un fermier, qui venoit lui demander conseil au sujet de quelques affaires domestiques : ils sortirent l'un et l'autre.

Dès que je fus seule, ma pauvre tête s'ap-

perçut de l'effort qu'elle avoit fait pour soutenir la conversation, et je me sentis fatiguée. Je laissai-là mon ouvrage, et, les bras appuyés sur la table, je m'abandonnai de nouveau à mes réflexions, que j'avois réussi à endormir pendant un moment : à ce calme succéda une tristesse involontaire, qui s'empara de toute mon ame.

J'étois dans cette attitude quand M. Villars rentra dans la chambre. Je ne lui avois point entèndu ouvrir la porte, et je le vis tout d'un coup devant moi, me fixant d'un air attentif. Je me recueillis au plus vite; en me levant avec précipitation, je m'écriai : « Le fermier Smith est-il parti, monsieur » ?

« Ne vous dérangez-pas, me répondit-il gravement; je retourne tout de suite dans mon cabinet ».

« Vous ne resterez donc pas avec moi, comme je l'espérois » ?

« Comme vous l'espériez! et étoit-ce effectivement ce que vous attendiez » ?

Cette question étoit trop inattendue pour que je pusse y répondre d'abord. Mais, lorsque je vis qu'il se disposoit à s'en aller, je le suivis, et je le suppliai de demeurer. « Non, me dit-il avec un sourire forcé; non, ma

chère, je ne veux point troubler vos méditations ».

Je fus bien plus décontenancée; et, pendant que je cherchois à lui répondre, il sortit. Mon cœur l'accompagna; mais je n'eus point le courage de le suivre. L'idée d'une explication, amenée d'une manière si sérieuse, m'épouvanta. Je me souvins des soupçons que vous aviez conçus au sujet de mon inquiétude présente, et je craignois que M. Villars ne l'interprétât de même.

Seule et pensive, je passai le reste de la matinée dans ma chambre. J'essayai de paroître gaie au dîné; mais M. Villars lui-même étoit sérieux, et je ne pus suffire seule à la conversation. Dès qu'on eut desservi, il se mit à lire, et je m'assis dans une croisée. Je crois y être restée près d'une heure. Toutes mes idées rouloient sur le moyen de dissiper les doutes de M. Villars, sans l'informer des circonstances qu'il me coûtoit tant de lui avoir cachées. Mais, tandis que je formois ainsi mon plan pour l'avenir, j'oubliois le moment présent, et j'étois tellement absorbée dans l'objet de mes spéculations, que je ne fis nulle attention au mauvais effet que devoit produire mon air rêveur et distrait. Enfin, après un moment de

réflexion, je regardai autour de moi, et je m'apperçus que M. Villars avoit mis son livre de côté, pour m'observer à son aise. Aussi-tôt je revins de ma léthargie : et sans savoir ce que je disois, je lui demandai s'il avoit lu.

« Oui, me répondit-il après une petite pause ; oui, mon enfant, je viens d'étudier un livre qui m'afflige et m'embarrasse ».

Je compris de quel livre il prétendoit parler, et vous sentez bien que je ne fus pas prompte à répliquer.

« Qu'en pensez-vous? continua-t-il; si nous lisions ensemble? Voulez-vous m'aider à débrouiller ce que le sujet a d'obscur » ?

Je poussai un profond soupir; et s'approchant de moi, il me dit d'un ton ému : « Mon enfant, je ne saurois être plus long-temps témoin indifférent de vos chagrins ; — vos soucis ne sont-ils pas les miens? est-il juste d'ailleurs que vous m'en laissiez ignorer la cause, puisque j'en partage l'effet » ?

« La cause, monsieur! et quelle cause, je vous prie? — Je ne sais pas, j'ignore moi-même.... ».

« Ne craignez pas, ma très-chère Evelina, de vous ouvrir à moi ; parlez-moi à cœur ouvert : — je vous promets une pleine indul-

gence pour tout ce que vous me confierez. Avouez-moi donc quel est le sujet qui nous afflige réciproquement : qui sait si je n'aurai pas à vous donner des conseils qui puissent adoucir vos maux » ?

« Vous êtes trop bon, monsieur ; mais en vérité, je ne vous comprends pas ».

» Je sens, ma chère, qu'il vous en coûte de vous expliquer ; je vais voir si je puis attraper votre secret en devinant ».

« Monsieur, la chose est impossible. Personne ne devineroit, ne s'imagineroit jamais... » Je m'interrompis brusquement ; car je remarquai que, par ce qui m'étoit échappé, j'étois convenue qu'il existoit un *secret à deviner* ; heureusement que M. Villars ne prit pas garde à ma bévue.

« Mais que j'essaie du moins ; peut-être suis-je un meilleur devin que vous ne pensez ; et si j'en crois les probabilités, je vous assure, ma chère, que je ne suis pas fort éloigné du but. — Ah çà, sois de bonne foi, mon enfant, et parle-moi sans réserve. — N'est-il pas vrai qu'après la vie tumultueuse et dissipée que tu as menée à Londres, la campagne te paroît aujourd'hui un séjour ennuyant, insipide » ?

« Non, assurément ; je l'aime plus que jamais,

mais, et plus que jamais je désirerois ne l'avoir point quittée » !

« Oh ! mon enfant, pourquoi ai-je consenti à ce voyage ? Ma raison s'y est toujours opposée ; mais je manquois de courage pour tenir contre les instances qu'on me faisoit de toutes parts ».

« Oui, monsieur, j'ai à me reprocher l'indiscrétion avec laquelle je vous ai arraché votre consentement ; mais j'en suis assez punie » !

« Ces réflexions viennent trop tard ; tâchons seulement de nous épargner du repentir pour l'avenir, et de tirer quelque utilité de nos fautes passées ». Il prit alors un siège, et m'invita de m'asseoir à côté de lui ; puis il continua en ces mots : « Que je poursuive mes conjectures : regrettez-vous peut-être la perte des amis que vous avez laissés en ville ? — La privation de leur société vous fait-elle de la peine ? — L'idée de ne pas les revoir de sitôt vous chagrine-t-elle ? — Par exemple, mylord Orville. ».

Je ne pus plus rester sur ma chaise, et je me levai pleine de confusion. « Non, mon cher monsieur, ne m'en demandez pas davantage. — Je n'ai rien à vous avouer, rien à vous dire ; et si j'ai été pendant quelque temps plus

sérieuse qu'à l'ordinaire, c'est uniquement par hasard : je ne saurois en alléguer la raison. Vous faut-il un autre livre, monsieur ! — ou bien souhaitez-vous de reprendre-celui-ci » ?

Il garda un silence absolu, pendant que je faisois semblant de m'occuper à chercher un livre, ensuite il continua en poussant un soupir : « Hélas ! je ne le vois que trop, mon Evelina m'a été rendue; mais je n'ai point retrouvé mon enfant ».

Ce mot me toucha vivement. « Oui, monsieur, m'écriai-je, elle vous appartient plus que jamais. Sans vous, le monde seroit pour elle un désert, et la vie un fardeau : — pardonnez-lui, — et daignez-être encore une fois le dépositaire de toutes ses pensées ».

« Il n'y a qu'elle qui puisse savoir combien je desire sa confiance, et quel est le prix que j'y attache; mais de la lui extorquer, de la lui arracher, c'est à quoi ma droiture et mon amitié ne consentiront point. Je suis fâché d'avoir tant insisté : laissez-moi, mon enfant, et tâchez de vous remettre; nous nous reverrons vers l'heure du thé ».

« Voulez-vous donc refuser de m'écouter » ?

« Non; mais je ne voudrois point vous contraindre. Depuis long-temps j'ai observé que

vous aviez des chagrins ; je les ai partagés, et je me suis défendu de vous en parler ; car j'espérois que le temps et l'éloignement de ce qui peut troubler votre repos amèneroient un changement : mais, hélas ! votre affliction augmente, — votre santé se dérange ; — en un mot, vous n'êtes plus la même. Oh ! ma chère Evelina, une telle altération fait saigner mon cœur. Faut-il que je voie mon enfant chéri, celle que j'avois élevée pour être l'appui de ma vieillesse ! faut-il que je la voie succomber elle-même sous le poids d'une douleur secrète ! — faut-il qu'elle me cache ses soucis, à moi qui devrois les partager ! — Mais retirez-vous, ma chère, allez dans votre chambre ; nous avons besoin tous deux de nous remettre : une autre fois nous reprendrons cette conversation ».

« Ah ! monsieur, m'écriai-je d'un cœur pénétré, souffrez que je reste avec vous. Ne me croyez pas dépourvue jusqu'à ce point de reconnoissance ».

« Qu'il n'en soit pas question, interrompit M. Villars : ce ne sont pas des reproches que je prétends vous faire, et je serois fâché que vous doutassiez un instant du droit naturel et légitime que vous avez à tout ce que je possède.

Mon intention n'étoit pas de vous toucher; je ne cherchois qu'à vous soulager : mais l'inquiétude que je ressens moi-même m'a conduit trop loin, et j'ai eu tort d'insister avec tant de force. Consolez-vous, mon enfant; le temps adoucira vos chagrins, et tout ira bien ».

Il me fut impossible de retenir plus longtemps mes larmes; j'en versai un torrent. Mon cœur brûloit de tendresse et de reconnoissance : mais j'étois accablée de l'idée que je m'étois rendue indigne de ces sentimens généreux. « Monsieur, lui dis-je d'une voix étouffée, vous êtes la bonté même; je ne mérite pas tant de faveurs; je suis incapable de m'acquitter envers vous de ce que je vous dois : — mais du moins mon cœur sent le prix de vos bienfaits, et il vous en rend ses actions de grace ».

« Ma très-chère enfant, je ne puis vous voir pleurer; séchez vos larmes, si c'est *pour moi* qu'elles coulent : ce spectacle m'afflige; pensez-y, mon Evelina, et rassurez-vous : je l'exige ».

« Eh bien! monsieur, ajoutai-je en me jetant à ses genoux, dites donc que vous me pardonnez, que vous pardonnez ma retenue, que vous me permettrez de vous ouvrir les pensées les plus secrètes de mon cœur; accep-

tez la promesse solemnelle que je vous fais de ne jamais vous manquer de confiance! Mon père, mon protecteur, mon unique et mon meilleur ami, que je chéris et que je respecte, dites que vous pardonnez à votre Evelina, et elle s'appliquera à mieux mériter vos bontés».

Il me releva, et m'embrassa tendrement; il m'appela sa seule joie, son unique espérance sur la terre, l'enfant de son cœur; il me serra dans ses bras, et, tandis que je fondois en larmes, il tâcha de me consoler dans les termes les plus affectueux. Le moment où j'écartai cette réserve déplacée, que je m'étois follement imposée envers le meilleur des hommes, fut aussi celui où il me rendit toute son amitié; le souvenir de cette réconciliation me sera cher à jamais.

Revenus à nous-mêmes, nous reprîmes tranquillement nos places, et M. Villars sembloit attendre l'explication que je lui avois fait espérer. J'étois extrêmement embarrassée pour entamer ce récit; il vit ma confusion, et pour me l'épargner il me demanda, avec le ton d'une aimable plaisanterie, si je voulois le laisser *deviner* encore. J'y consentis par mon silence.

«Je vous parlois tantôt, si je ne me trompe,

du regret que vous devez avoir eu à quitter ceux qui vous ont fait à Londres un accueil si distingué ; il me sembloit naturel que vous fussiez affligée de ne pas les revoir, et de ne pas pouvoir répondre, suivant vos desirs, à leur amitié. De telles réflexions sont propres à faire impression sur un cœur aussi sensible que celui de mon Evelina. — Vous ne me dites rien, ma chère : — voulez-vous que je vous nomme ceux que je crois mériter le plus vos regrets » ?

Je gardai toujours le silence, et il continua.

« Parmi les personnes dont parle votre journal de Londres, il n'en est point qui paroisse dans un jour plus avantageux que mylord Orville ; peut-être....... ».

« Je sais, monsieur, où vous en voulez venir, et j'ai craint long-temps que ce ne fût là l'objet de vos soupçons ; mais je vous proteste que vous êtes dans l'erreur : je hais ce lord Orville ; il est le dernier pour qui je serois prévenue ».

Je m'arrêtai ; M. Villars me fixa avec un air de surprise qui me fit rougir. « Vous haïssez mylord Orville » ! répéta-t-il.

Et sans chercher d'autre réponse, je tirai de mon porte-feuille la lettre que je lui remis.

« Tenez, monsieur, voyez combien les écrits de cet homme diffèrent de son langage ».

Il la lut et relut plus d'une fois avant que de parler ; puis il ajouta : « Je suis tellement étonné, que je ne sais pas ce que je lis. Quand avez vous reçu cette lettre » ?

Je le lui dis, et il la parcourut encore une fois. « Il n'y a qu'une seule excuse à alléguer en faveur du lord ; il faut qu'il ait été pris de vin, lorsqu'il a écrit cette singulière lettre ».

« Mylord Orville pris de vin ! lui, capable d'un excès ! — Mais oui, monsieur, il n'y a rien que je ne croie de lui ».

« Je ne puis concevoir qu'un homme dont la conduite a été marquée au coin de la plus grande délicatesse ; qu'un homme qui, dans toutes les occasions, a montré les sentimens les plus estimables, ait pu se résoudre à insulter aussi ouvertement et aussi insolemment une jeune fille pleine de modestie. Mais, ma chère, vous eussiez dû mettre cette lettre sous enveloppe, et la lui renvoyer sur le champ. Un tel ressentiment auroit été digne de votre caractère, et l'auroit mis dans le cas de justifier le sien. Je suis sûr qu'en relisant son billet le lendemain, il en auroit été honteux, et auroit reconnu sa faute ».

En effet, ma chère Marie, pourquoi cette idée ne m'est-elle pas venue? Une pareille démarche auroit pu me valoir les excuses de mylord Orville, et m'épargner des humiliations, qui toutes retomboient à sa charge. Il est vrai qu'en adoptant la conjecture de M. Villars, le lord auroit eu de la peine à se rétablir dans la haute opinion que j'avois eu la foiblesse de prendre de lui, puisque l'aveu de son intempérence l'auroit mit à mes yeux au niveau du commun des hommes; mais du moins mon orgueil auroit été satisfait.

Supposé que mylord Orville m'ait écrit effectivement dans un instant où il n'étoit pas le maître de toute sa raison, dois-je être encore sensible à son offense, tandis que j'ai pour moi l'approbation d'un vieillard respectable, qui ne connoît le vice et ses excès que par ouï-dire? Sa bonté et les éloges qu'il a bien voulu me donner, me rendent le courage et me consolent infiniment. « Votre indignation, me dit-il, est une preuve de votre vertu; vous vous êtes représenté Orville comme un homme sans défaut : tout sembloit annoncer son mérite, et vous avez cru que son caractère répondoit à ce que les apparences en promettoient. Innocente et sans fraude, pouviez-vous prévoir ses

artifices? Vos espérances ont été trompées, et vous en avez été d'autant plus affligée, que vous vous attendiez peu à une pareille révolution ».

Ces paroles resteront gravées dans mon esprit, elles me serviront de consolation et d'encouragement. La conversation que je viens d'avoir avec M. Villars, m'a sans doute beaucoup affectée ; mais elle contribuera à dissiper mes chagrins. La réserve est l'ennemie du repos ; et dans quelque faute que je puisse tomber à l'avenir, je ne me permettrai plus de dissimuler. Je voue à ma chère Marie et au digne M. Villars une confiance sans bornes.

Quoique je me sente actuellement soulagée, il s'en faut pourtant que je sois telle que je devrois être. J'ai mis bien du temps à écrire cette lettre; dans peu vous en recevrez, j'espère, de plus gaies.

Adieu, ma douce amie; je vous prie surtout de laisser ignorer nos secrets à madame votre mère. Elle veut du bien à mylord Orville, et ce n'est point par moi qu'elle doit apprendre combien peu il mérite l'honneur qu'elle lui fait.

LETTRE LXI.

Continuation de la précédente.

Bristol, le 28 août.

Vous serez surprise, ma chère Marie, de me trouver à l'endroit d'où je date ma lettre : mais j'ai été bien malade ; et M. Villars, qui croyoit entrevoir du danger, a insisté pour que j'accompagnasse madame Selwyn à Bristol ; il a même prié cette dame d'accélérer son voyage.

Nous avons fait la route à petites journées, et j'ai été moins fatiguée que je ne le craignois. Nous sommes dans un pays délicieux ; les plus beaux environs, un air pur et un temps favorable, contribueront à me rendre la santé : je me sens beaucoup mieux, relativement aux indispositions du corps, s'entend.

Je ne puis vous exprimer avec quel regret je me suis séparée du respectable M. Villars. Ce n'étoit plus le voyage de Howard-Grove : alors j'étois tout entière à mes espérances ; je pleurois, et j'étois contente ; je m'inquiétois de le quitter, et je pressois en même temps

mon départ. Les circonstances ne sont plus les mêmes aujourd'hui ; nulle sensation agréable ne se mêloit à mes soucis ; plus d'espérances, plus d'attentes. Je quittois ce que j'avois de plus cher au monde, et cela pour un motif qui, j'ose le dire, m'intéresse peu pour le rétablissement de ma santé. Encore si c'eût été pour aller voir ma douce Marie et sa mère, j'aurois eu moins de peine à me séparer de lui.

Madame Selwyn a pour moi mille attentions obligeantes ; c'est une femme adroite : mais on seroit tenté d'accuser son intelligence d'être un peu trop *mâle*. Il est fâcheux que ses manières méritent la même épithète : en tâchant d'acquérir la solidité de l'autre sexe, elle a perdu toute la douceur du nôtre. Cependant, comme je n'ai ni le talent ni le courage d'argumenter avec elle, je n'ai pas à me plaindre d'elle personnellement : son exemple me prouve de plus en plus combien la douceur est une qualité indispensable pour les femmes ; celles qui en manquent m'embarrassent presque plus que la société des hommes. M. Villars n'aime pas trop madame Selwyn, et il a désapprouvé plus d'une fois son penchant à la satyre ; je crois même qu'il ne m'a

laissé partir avec elle qu'à contre-cœur, et qu'il y a été déterminé par la seule idée que l'usage des eaux de Bristol me feroit du bien. Madame Clinton est aussi avec moi ; de sorte que je suis on ne peut pas mieux soignée.

Je continuerai à vous écrire avec autant d'exactitude que si vous étiez ma seule correspondante. Je donnerai peut-être moins d'étendue à mes lettres ; mais vous savez que je dois partager mon temps entre vous et M. Villars. Il s'attend à recevoir de mes nouvelles dans le plus grand détail, et rien n'est plus juste que de le contenter ; mon devoir m'y oblige, et ma chère miss Mirvan m'excusera volontiers, si je suis un peu moins exacte avec elle, pour l'être d'autant plus avec un ami respectable auquel j'appartiens en entier.

FIN DU TOME SECOND.

